This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

WIDENER
HN W86D D

Fr 1295.64

Harvard College Library

FROM THE FUND OF

CHARLES MINOT

Class of 1828

MADAME
DE
MAINTENON.

DE L'IMPRIMERIE DE HOCQUET ET Ce.
RUE DU FAUBOURG MONTMARTRE, N. 4.

Françoise d'Aubigné,

MARQUISE DE MAINTENON.

Née le 28. Novembre 1635. Décédée le 15. Avril 1719.

C

MADAME DE MAINTENON,

PAR

M. REGNAULT-WARIN.

TOME PREMIER.

PARIS,
FRECHET, Libraire-Commissionnaire, rue du Petit-Bourbon-S.-Sulpice, n°. 1.

1806.

Fr 1295.64

HARVARD COLLEGE
MAY 28 1920
LIBRARY

Minot fund
(4 vol in 2)

A

MES CRITIQUES.

On répète tous les jours que le génie est éteint, que le goût est corrompu, que les arts tombent en décadence, et que la littérature, atteinte de plusieurs maladies mortelles, descend par degrés dans le tombeau. En réduisant à une mesure exacte ce que ces plaintes ont d'exagéré, il en reste assez encore pour justifier les craintes des bons esprits. Pourrait-on se dissimuler en effet, que l'empire de l'imagination soit, d'une part, livré à l'anarchie, et de l'autre frappé de stérilité ? La révolution, qu'on fuit par-tout, et que par-tout on rencontre, ayant renversé, dans le cours des études scolastiques, l'ordre qui liait leurs parties et la progression qui assurait leurs forces, il est résulté de ce dérangement une altération sensible

dans les facultés des élèves. C'est sur le développement graduel et successif de ces facultés, qu'avait été calculé le système d'enseignement des Jésuites et de l'Université: système admirable, qui joignait à la possibilité d'imposer un frein au génie trop fougueux, l'avantage de presser d'un continuel aiguillon, les naturels tardifs et lents; système qui s'accommodait merveilleusement à la marche de l'intelligence humaine, dont il soutenait la faiblesse, dont il éclairait l'inexpérience, et qu'il conduisait, comme par la main, des premiers sentiers de la science, toujours pénibles, jusques dans son sanctuaire le plus secret. Là, se trouvait, comme dans un réservoir ample et profond, le riche amas de toutes les connaissances; là, on puisait à pleine coupe, si j'ose le dire, à la source des lumières: le génie s'y pénétrait d'une sainte et docte ivresse; et, lorsque montant sur le trépied sacré, il y prononçait ses oracles, le ciel semblait attentif à ses nobles accens, l'univers paraissait éclairé de ses

rayons. Alors, sous les yeux de Louis-le-Grand, le grand Corneille traçait Cinna ; le grand Bossuet, l'Histoire universelle ; Poussin, le Déluge ; et d'un bloc, que son ciseau anima, Girardon créait le chef-d'œuvre de notre sculpture. Ce qui distingue ces productions immortelles, ce qui caractérise éminemment celles du grand siècle, c'est, après le coup-d'œil d'aigle et la vaste conception du génie, une plénitude de connaissances, une rectitude de sens, une maturité de jugement, et, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, une conscience de talent qui ne peuvent être que les fruits des plus sérieuses études. Et comme on a donné à celles de la fin du dix-huitième siècle une direction tout-à-fait inverse, il en a dû suivre et il en a suivi un résultat totalement opposé. Par le système de l'enseignement simultané, on a contraint les regards de l'intelligence à embrasser de front la chaîne encyclopédique de l'entendement ; délire inconcevable ; que, dans les accès de leur fièvre phi-

losophique, avaient exhalé les rêveurs de la perfectibilité; manie trop criminelle pour n'être que ridicule, puisque divisant sur cent objets l'attention des élèves, elle l'égare sur des superficies, trompe leur jugement, rend inutiles leurs méditations, et, par un travail forcé et des efforts impuissans, dessèche la sève de l'esprit et change en monstres ou en avortons les nobles œuvres du génie. De-là les genres méconnus ou confondus; l'étude du cœur de l'homme oubliée et la contemplation de la nature dédaignée. Des bancs de son école centrale, où, dans un cerveau de seize années, il alliait le cours d'astronomie à la traduction de Virgile, et les analyses chimiques aux narrations de l'histoire, l'imberbe s'élance sur les trétaux de Melpomène ou de Thalie. Sans avoir envisagé un seul original, il veut peindre des portraits; sans avoir pu réfléchir à ces terribles passions qui troublent les cœurs et les empires, il en veut décrire le jeu effrayant: tentative présomptueuse et superflue! il

n'a évoqué que des spectres hideux ; ou crayonné que d'insipides caricatures. La nature peut-être avait fait jaillir sur le front de ce jeune audacieux une étincelle du feu céleste ; des enseignemens faux, une éducation paradoxale l'ont amorti, au lieu de le développer. Prenant pour du talent une vaine démangeaison de la renommée, il se hâtera de produire, bien que la raison lui crie de mûrir ; elle le punira de sa témérité, en imprimant sur ses écrits un sceau de mort, et il descendra tout entier dans le cercueil.

Eclaircissons cependant un peu ce qu'a cette perspective de trop rembrunie, et convenons que, malgré l'état de dépérissement où languissent les lettres, il nous reste des espérances. S'il fallait même en tracer ici le tableau, peut-être, au lieu d'avoir à déplorer notre indigence, se croirait-on obligé de s'émerveiller de nos richesses. Sans partager ce sentiment qui tient de l'enthousiasme, nous avouerons que, dans presque toutes les portions du domaine littéraire, il

existe, sinon de ces génies supérieurs, dont un seul siècle, depuis la renaissance de la civilisation, a présenté l'étonnant assemblage; mais des talens assez heureux pour nous consoler quelquefois de leurs pertes, presque toujours assez sages pour imiter leur exemple, et capables, par l'excellence des traditions, d'arrêter le goût sur le penchant de sa ruine. C'est ainsi que la scène tragique, veuve de son dernier maître, semble avoir réparti entre les disciples de son école, les différens dons qui composaient sa fortune (1). C'est ainsi, qu'au défaut

(1) M. de Voltaire, quoiqu'il ait fait la grande scène de *Mahomet*, ne s'est jamais élevé à la hauteur de Corneille; quoiqu'il ait écrit *Zaïre*, il n'a jamais égalé la pureté de Racine; quoiqu'il ait présenté le tableau d'un vieillard immolé par ses enfans, jamais il ne pourra disputer de fierté sombre et de profondeur tragique à l'auteur de *Rhadamiste* et d'*Atrée*: mais avec des plans faiblement conçus, des caractères hors de vraisemblance, des situations forcées et un style quelquefois inconvenant, M. de Vol-

de Molière, nous applaudissons au rival de Dancourt; et c'est encore ainsi, sans parler des autres genres, que la plume de Lesage et de La Fayette passe tour-à-tour, et presque toujours avec succès, dans les mains de leur nombreux imitateurs.

Tout bien considéré, les athlètes ne manquent donc point encore: mais osons dire que, malgré leur nombre et leurs prétentions, les juges man-

---

taire a subjugué les esprits et entraîné les cœurs. La magnificence de ses compositions, leur variété, leur nouveauté, l'appareil philosophique dont il a entouré ses personnages, son coloris trop brillant, ses défauts enfin ont dû lui faire, dans un siècle qui s'éloignait du naturel et de la vérité, des partisans zélés et de nombreux imitateurs. Le théâtre est aujourd'hui partagé entre ceux-ci, qu'on pourrait appeler *la monnaie de Voltaire.* L'un trace des plans romanesques, l'autre amène des situations violentes, celui-ci place ses héros sous des latitudes lointaines, celui-là substitue les accens épiques au langage simple et noble de Melpomène, et glace le sentiment par des maximes, etc.

quent et sur-tout les appréciateurs. Jamais cependant la phalange des journalistes ne fut plus copieusement fournie ; mais on dirait que la qualité de la critique est en raison inverse de la quantité de ses auteurs. Ignorance ou prévention ; tels sont, quelquefois séparés, plus souvent réunis, les caractères de ceux-ci. C'est sur ces caractères odieux qu'ils appuyent une mission qui pourrait être glorieuse et utile, mais qu'ils transforment en commerce méprisable et en vil métier. Le cabinet d'un journaliste est, à son opinion, un tribunal sur lequel il monte gravement tous les matins, non pour examiner, mais pour condamner les productions de la veille. Pénétré pour soi de la plus haute estime, et pour ses lecteurs du plus souverain mépris, il se contente de rendre ses sentences en style d'oracle, qu'il daigne pourtant égayer quelquefois par le sarcasme, mais qu'il se garde bien de motiver. La facile méthode du *soulignement* est devenue entre ses mains une ressource

inépuisable : c'est l'arme à deux tranchans avec laquelle il attaque et pare d'avance. Si vous y ajoutez la perfide équivoque, les allusions fades et le gros sel de quelques quolibets, vous aurez, en peu de lignes, la théorie actuelle de cet art qui illustra Bayle, Basnage et Trévoux.

Mais il s'en fallait bien que ces hommes à jamais recommandables écrivissent d'un tel ton. Ce que la nature leur avait libéralement donné de pénétration et de sagacité, une éducation excellente l'avait amplement développé; des études profondes et presqu'universelles n'avaient cessé de l'alimenter. Chez eux, un goût épuré par l'appréciation d'une belle nature et par la pratique continuelle des modèles, servait de guide au génie. La Critique, portant d'une main aussi bienveillante que sûre, le flambeau de l'analyse, versait sur les différentes routes de la Science, des flots de lumière. On avait abandonné aux satyriques de profession les torches et le fouet des Euménides qui brûlent ou

déchirent sans corriger; et de crainte que le trait de la censure ne fît à l'orgueil ou à la sensibilité, des blessures dont les lettres auraient souffert, on en émoussait la pointe avec politesse, et l'on tempérait la défense de l'art par les égards dûs à l'artiste.

Qu'arrivait-il de ces ménagemens? Que les gens de lettres recevant à-la-fois des leçons de civilité et de goût, ne se livraient point à l'humeur qui suit ordinairement l'humiliation; mettaient autant de docilité dans la correction de leurs erreurs, que le journaliste avait mis de bonne foi dans sa critique; et voyant que, pour prix de travaux longs et pénibles, ils n'étaient point abreuvés de dégoûts, reprenaient courage, malgré les obstacles, ou même les échecs, et terminaient avec gloire une carrière, où parmi les ronces dont elle est hérissée, ils n'en avaient pas du moins trouvé semées par l'envie, la sottise ou la malignité.

Qu'arrivait-il encore? Du côté des écrivains, que celui qu'un examen

consciencieux n'avait pas absous, se regardait comme légalement condamné, n'en appelait pas au public, recevait son arrêt en toute humilité; et corrigé d'un travers qui ne lui promettait que le ridicule, d'un méchant auteur, devenait un citoyen recommandable. De la part du public, que plein de confiance en des décisions lumineuses et motivées, il se gardait bien de les flétrir, de les décréditer par ses railleries. L'autorité d'un Basnage, celle des pères de Trévoux, devenait des guides en quelque sorte infaillibles et toujours respectés. Les académies adoptaient leurs jugemens; les dictionnaires qui les recueillaient en consacraient les motifs; et les jeunes littérateurs y puisaient les préceptes d'une poétique usuelle, étayée des immuables principes de la nature et des arts.

Une doctrine contraire a produit un résultat opposé. Les journalistes ayant perdu la gravité, les auteurs ont oublié la déférence, et le public s'est joué des décisions. Quand un

ouvrage promet d'éclorre, il est plus attendu par la malignité, qu'accueilli par l'intérêt. Le satyrique, riant d'un rire de démon, acère le stilet des diatribes, et, s'il est besoin, celui de la calomnie; car ce n'est plus assez de faire la guerre aux écarts de l'esprit, on s'attaque à la personne, on scrute la moralité, on débat les opinions. Les oisifs et les sots aiguillonnent la méchanceté en applaudissant à ses brocards; l'amour-propre offensé, les prétentions humiliées grondent, murmurent et insultent. Un examen littéraire dégénère souvent en discussion politique qui aboutit elle-même à une querelle déplorable, dont l'homme honnête gémit, qui retarde les progrès des talens, sous prétexte de les venger, et que le public, juge suprême et sans appel, condamne aujourd'hui au ridicule et demain au néant.

Ce n'est pas sans motif que j'ai été conduit à ces réflexions. Les unes, qui me concernent plus particulièrement, m'ont été inspirées par ma situation

personnelle; car enfin, je ne me dissimule point qu'eu égard à mon âge, autant qu'à la médiocrité de mes moyens, l'on peut, sans commettre une erreur capitale, me considérer encore comme un écolier. Les autres ont été provoquées par ceux qui, sans ménagement pour ce titre qu'ils prodiguent, et qui pourtant sollicite l'indulgence, affectent de ne montrer leur supériorité que par des injustices, et de ne prouver leur talent que par des injures.

Dût-on m'accuser de présomption, je l'avouerai ici avec une certaine fierté de conscience : ce n'est point à tout le public indistinctement que j'ai consacré mes faibles écrits. Jouet des circonstances les plus déplorables, je me suis de bonne heure accoutumé à tourner vers d'importantes méditations les sujets auxquels je me livre; j'oserai même dire qu'ils intéressent mon ame bien davantage qu'ils n'occupent mon esprit. Le tems, l'étude, l'expérience formeront par la suite mon naturel mal cultivé : jusqu'alors

je me suis abandonné à une sorte d'instinct que je crois honnête ; et l'accord que j'ai rencontré de mes sentimens avec les cœurs droits, m'a permis de soupçonner que le premier mérite d'un écrivain n'était pas l'élocution.

Puisque je ne prétends point à la palme que se disputent ceux pour qui elle est tant et peut-être tout, il ne me sera pas défendu de parler de mes succès. Pour accommoder même la délicatesse de ceux qui craindraient que je ne m'énorgueillisse, je les nommerai des bonnes fortunes. Graces aux principes que j'ai eu le bonheur d'adopter, elles ont de beaucoup surpassé mes espérances. En faveur de mes intentions, toujours irréprochables, on a prodigué une continuelle indulgence à mes essais ; ce qui, excitant ma gratitude et mon émulation, les dirigera bientôt vers des objets plus sérieux et plus importans.

Des divers ouvrages que j'ai publiés, depuis quatre ans que je soumets à l'opinion les tentatives de ma

plume, les deux dernières, honorées par elle d'une bonté spéciale, ont été punies de ce bonheur par un assez grand nombre d'écrivains périodiques. Une moindre partie les a traitées avec plus d'indulgence : les uns, en relevant mes fautes avec aigreur; les autres, en m'indiquant des corrections avec complaisance, ont, par divers motifs, excité ma gratitude : la verge d'un adversaire haîneux corrige même quelquefois mieux que les caresses d'un ami.

A la lecture des uns et des autres, j'avais d'abord résolu de répondre à tous : aux premiers, pour débattre leur censure; aux seconds, pour n'accepter de leurs éloges que ce que j'en crois mériter. J'ai depuis réflechi qu'une semblable polémique n'ayant, pour la majorité des lecteurs qu'un très-médiocre intérêt, il était du mien de la resserrer le plus possible. J'ai dû alors me borner à entrer en lice avec ceux de mes adversaires auxquels leurs talens et leur consistance littéraire donnent une existence

moins précaire, une certaine autorité, et dont les controverses survivent au lendemain. A ces traits, il est facile de reconnaître le *Mercure de France* et la *Décade Philosophique*: l'un, qui justifie par le rare mérite de ses auteurs et les excellens principes qu'ils professent, le titre de plus ancien des journaux français; l'autre, qui, sous le rapport des talens, eut mérité de lui être comparé, et lui serait quelquefois supérieur par l'étendue de ses connaissances, si les erreurs de sa doctrine ne l'avait, du moins, à cet égard, fait descendre au dernier rang de la considération publique. C'est à la diatribe de cette dernière, c'est à la critique de l'autre, que je vais essayer de répondre. Tous deux ayant soumis à leur examen le dernier de mes ouvrages publié, il y a quelques mois, sous le titre de *Loisirs Littéraires*; je demanderai à mes lecteurs si l'analyse qu'ils en ont faite a été fidèle, si les citations qu'ils en ont extraites sont exactes, et si le jugement qui en a résulté est impartial?

Commençons cependant par adresser des actions de graces à quelques journalistes qui, dans l'examen qu'ils ont fait de cet ouvrage, aussi bien que de l'*Homme au Masque de Fer*, qui l'a précédé, ont daigné mêler les conseils aux éloges, et prouver leur censure par des raisons. De ce nombre sont *le Courrier des Spectacles*, qui, après avoir présenté dans un précis le canevas sur lequel j'ai brodé l'histoire de l'Homme au Masque, a consacré trois de ses feuilles à la discussion du problême historique auquel ce personnage célèbre a donné lieu; *la Bibliothèque Française*, dont le rédacteur, digne successeur des critiques les plus recommandés, se fait pardonner de grands talens et des connaissances universelles par une modestie et une bienveillance plus rares encore.

Disons aussi un mot de ceux qui, pour remplir leurs colonnes quotidiennes, ont cru devoir exercer sur ces dernières productions leur plume inconséquente et légère.

Le Bulletin de Littérature, par une contradiction palpable à tous les yeux, hormis aux siens, a réuni, dans le même paragraphe, des louanges qui paraissent consciencieuses, et des injures qui ne le semblent pas moins. *La Semaine*, après m'avoir loué dans plusieurs de ses cahiers, a chanté la palinodie; et, opposant au système que j'établissais sur l'Homme au Masque de Fer, celui de M. Roux-Fazillac, elle a, à mon préjudice, augmenté le nombre des probabilités qui environnent l'existence et la détention de l'illustre aventurier. *La Clef du Cabinet* m'a reproché avec une sagacité toute particulière, de m'être montré mauvais citoyen, en écrivant selon les principes et quelquefois avec le style de Hobbes. De toutes les inculpations qu'aurait pu me faire encourir la haine ou la stupidité, celle-ci, je crois, eût dû être la dernière. Il ne faut pas avoir lu quatre pages des écrits de Hobbes et des miens, pour être convaincu qu'il n'y eut et n'y aura jamais

d'analogie entre cet ennemi de Dieu et des hommes, et celui qui met toute sa gloire à propager l'humanité, et à la consoler par l'idée toujours présente d'un Dieu conservateur et rénumérateur.

Après avoir essuyé dans le *Journal des Débats* du 26 thermidor dernier, une sortie inspirée par la mauvaise foi la plus insigne, je devrais peut-être, à la réputation dont jouit cette feuille, de repousser les injures d'un M. S., qui, je ne sais pourquoi, l'a salie de véritables ordures, et, je le sais moins encore, m'a choisi pour me les adresser. Mais l'estime que je professe pour les écrivains courageux qui, au milieu de la dégradation publique, se sont élevés comme les vengeurs de la morale et du goût, me défend de penser que ce M. S. soit leur collaborateur. C'est certainement à leur insu que s'est glissé un article, dont le fond mensonger n'est pas même racheté par les graces du style. Non, ce n'est point avec cette indécence qu'écrit le trop sévère, mais

spirituel auteur du *Feuilleton*. Sur une demi-phrase de la préface, il ne jugerait pas un livre en quatre volumes ; il ne persiflerait pas l'écrivain qui, sans doute, a besoin de lumières et de conseils ; mais dont les principes méritent peut-être de trouver une tutelle parmi ceux qui les partagent : enfin, il n'aurait pas la hardiesse de lui reprocher, comme un plagiat, l'inscription au rang de ses ouvrages, de ceux de Berquin, puisqu'en effet j'en suis l'éditeur (1).

Il n'est pas inutile de rappeler que les *Loisirs Littéraires* forment un recueil de plusieurs morceaux de littérature et de philosophie, lesquels ayant chacun un objet et un but particulier, doivent avoir aussi un caractère, si l'on ose dire, individuel. Trois de ces morceaux, plus remarquables que les cinq autres, sont bien

---

(1) *Œuvres complettes de Berquin, arrangées et publiées par J. J. Regnault-Warin ;* 28 vol. in-18, avec figures. Paris, André, rue de la Harpe. 1803.

moins recommandés par le style, que par l'importance des matières auxquelles les a consacrés l'auteur. Dans le premier, en imitant avec liberté, plutôt qu'en traduisant avec exactitude le poëme de *la Peinture*, de l'abbé de Marsy, on a eu le dessein de rappeler aux principes de cet art la foule des jeunes élèves pour qui le méchanisme du crayon est tout, et qui négligent le développement des grandes conceptions qui seules forment le peintre. La seconde pièce intitulée : *Fontenelle et son École*, a voulu montrer, pour ainsi dire, en germe et comme dans son gland, l'arbre de la fausse philosophie, dont les rameaux ont couvert d'une ombre mortelle la moitié du dix-huitième siècle, et s'étendent encore sur le commencement de celui-ci. *La Démonstration philosophique des bases fondamentales de la foi*, est en même tems destinée aux incrédules par raisonnement, aux hérétiques par indépendance et aux irréligieux par apathie. Plusieurs articles, dont

il va être question, sont entrelacés parmi ceux-là; et, quoique le moindre tende à un but moral, dont l'auteur ne s'écarte jamais, ils semblent n'avoir trouvé leur place dans cette collection, que pour y jeter de la variété.

C'est sur cet ouvrage ou plutôt sur ces opuscules, que les auteurs de la *Décade* ont promené leur scalpel. Dans l'avertissement qui précède le recueil, mon éditeur, pressé par une franchise hors de saison, avait accollé à leur nom l'épithète de *libellistes*; c'était un tort et une grossièreté. Ils en ont été piqués au vif; et loin de dédaigner une injure, qui n'a d'importance que quand on la mérite, ils ont employé à la justifier le long paragraphe qui va m'occuper quelques instans. Il y a même une remarque précieuse à ce sujet : c'est qu'ils avouent, en commençant, que, pour satisfaire au vœu de l'éditeur, ils vont *bafouer* M. Regnault-Warin; on ne saurait mettre plus de naïveté dans une impertinence et plus de loyauté dans son ressentiment.

Ceux qui font commerce de livres et ceux qui en lisent, n'ignorent pas que trois à quatre fripiers littéraires et typographes se sont avisés d'inscrire mon nom au frontispice de leurs brochures. Croirait-on que MM. de la *Décade* attribuassent à la vanité le désaveu que j'en ai consigné dans une simple note (1)? Soupçonnerait-on encore qu'afin de pouvoir m'imputer une fécondité dont je suis incapable, ils feignissent que j'ai porté au rang

(1) Note qu'il faut bien que je répète, puisque les journaux qui se chargent de propager ces éditions frauduleuses, refusent d'insérer les justes réclamations auxquelles ces vols effrontés donnent lieu, et que, d'un autre côté, la loi se tait sur ces sortes de délits. Je dénonce donc, pour la troisième fois, comme ayant paru sous mon nom, ou avec des indices qui m'ont fait soupçonner, les ouvrages suivans :

Le Cimetière de Mousseaux, 2 v. in-18.

Le (faux) *Cimetière de la Madeleine*, 1 et 2 vol. in-18.

Le Presbytère, 2 vol. in-12.

Clémence, 3 vol. in-12.

Le troisième volume des *Prisonniers du Temple*.

de mes ouvrages ceux d'un auteur assez volumineux, dont en effet, comme je viens de le dire, je suis l'éditeur? Et pourquoi ces petites perfidies? Pour amener une bordée de sarcasmes, qu'avec un peu plus de sobriété, ils auraient pu réserver contre mes torts réels. Mais la vengeance est si bonne, qu'on ne peut trop tôt goûter ses douceurs.

La pièce intitulée: *Le Monastère abandonné* leur en a renouvelé l'occasion. Elle leur a aussi fourni celle de lâcher, en passant, un nouveau trait contre l'écrivain sublime auquel le christianisme doit le beau monument élevé à son génie. J'accepte comme un titre honorable le reproche que me fait la Décade, de me montrer le disciple de M. de Châteaubriand; si, du côté des talens, il me serait difficile de le justifier, du moins je le mérite par mon admiration pour les siens, et par l'identité des principes que je professe.

Quant à ce vers sur Francklin:

Eripuit cœlo fulmen, sceptrumque tirannis;

vers que j'ai signalé comme *régicide* et comme *impie*, il serait superflu de relever la double injure à laquelle il a servi de prétexte. Certes la Décade ne me croit pas assez stupide pour calomnier la découverte que fit Benjamin des aiguilles électriques. En feignant de le penser, elle n'a montré que sa mauvaise foi et ses préventions ; mais la Décade a trouvé plus commode de m'imputer un ridicule, que de combattre une inculpation. Et c'est ce qui m'engage à reproduire celle que j'ai élevée à-la-fois contre la physique moderne et contre la politique du dix-huitième siècle ; l'une et l'autre représentée dans cette occasion par Francklin, l'une et l'autre préconisée par Turgot. La première, en remontant par l'analyse, à la source des êtres, en a perdu de vue la cause primitive, l'a attribuée à la matière, et ses modifications au mouvement : *eripuit cœlo fulmen.* L'astronome, dont l'œil fixé au télescope, parcourt l'immensité des cieux, n'a trouvé, dans leurs

éclatantes solitudes, que des sphères circonscrites aux révolutions nécessaires de l'espace et du tems. L'anatomiste, dans la décomposition de la machine humaine, n'a démêlé que des canaux pour filtrer les fluides, des ligamens pour unir la charpente, des fibres pour recevoir les sensations. Le physicien de son coté, le naturaliste et le chimiste du leur, comme aussi pour sa part le géomètre, se sont montrés entourrés d'un appareil scientifique et d'instrumens formés par l'art. On a rendu raison de tous les phénomènes de la nature, en expliquant les effets ultérieurs par des effets antécédens. Nollet et Fanklin ont fait étinceller la foudre autour du plateau électrique; et l'on a conclu qu'ils étaient les maîtres d'en diriger la cause: *eripuit cœlo fulmen.* M. de Buffon a expliqué, par des lois mécaniques, la formation du globe; et par des lois mécaniques encore, il a osé en limiter la durée et en calculer la ruine successive. De ce système audacieux, que peut-être l'illustre

peintre de la nature a essayé en se jouant, on a tiré l'induction que la géologie de Moyse était erronnée, et par une de ces extensions familières au philosophisme, et si bien accueillies par les passions, que la théologie de l'écriture sainte était une fable, quoique rien ne s'accorde mieux avec la saine physique que les récits de la Genèse. La chimie, qui dans toutes les substances qui concourent à l'harmonie matérielle de notre planette, n'a trouvé que des huiles et des sels; la botanique qui, sur la brillante palette dont la Providence l'a colorée, ne distingue que des étamines et des pistils; les mathématiques enfin, dont le compas borné ne mesure que des formes et n'ose s'élever jusqu'à l'éternel géomètre: toutes ces sciences, en éblouissant l'intelligence humaine au lieu de l'éclairer, l'ont forcée de descendre de la sphère céleste où conduit une philosophie religieuse, et de s'enfoncer dans les ténébreuses horreurs du matérialisme: *eripuit cœlo fulmen.*

La politique a donné dans des excès aussi criminels, et qui l'ont paru davantage par son intime connexion avec l'existence sociale. Egarée par une métaphysique subtile, sous le vain prétexte de replacer les institutions publiques sur la bâse des principes, la politique de Jean-Jacques et même de Mably (quoiqu'en général cet écrivain se soit moins écarté des sentiers de la sagesse), a remué jusque dans leurs fondemens, a bouleversé les colonnes où s'appuyaient les nations et les gouvernemens. Le tableau de cette dévastation épouvantable est ici peu nécessaire; si le mobile en paraît arrêté, grace à la main puissante d'un héros, les cruels résultats s'en feront sentir long-tems. Et lorsque vous entendez des adolescens, dont le menton s'ombrage à peine d'un léger duvet, discuter avec toute l'intempérance de l'ignorance et de leur âge, et soumettre à leurs décisions les problêmes les plus importans de l'ordre social : si ces jeunes insensés appellent les agrégations

humaines des *peuplades fortuites d'esclaves*, et leurs chefs des *tyrans*, douterez-vous encore que la devise de la physique et de la politique moderne, qui est aussi celle du siècle des lumières, et que Turgot *scanda* pour le portrait du révolutionnaire de Philadelphie ; douterez-vous, dis-je, qu'elle soit également *impie* et *régicide ?*

Je parlais tout-à-l'heure de préventions philosophiques; voici, ce me semble, du fanatisme bien conditionné. Sur ce que j'ai l'air de ne pas croire fermement à la sagesse du *vertueux* Turgot (auquel je ne dispute pas les bonnes intentions, mais qui certainement ne manifesta point sa perspicacité en propageant la secte absurde des économistes), la Décade me traite bénignement d'*impudent* et d'*atroce*. Mais comprimant aussitôt cette bouffée de colère philosophique, elle ajoute avec un dédain superbe et tout aussi délicat : *M. Regnault-Warin ne mérite pas l'indignation, il a droit à un autre sen-*

iment. Voyons donc comment va s'exercer *la pitié* de la Décade.

Elle affirme que, dans le poëme de *la Peinture*, j'ai gâté celui de Lemierre ; que j'ai profité de la traduction de 1753 ; que c'est une *production bâtarde*....

Sur la première inculpation, il me semble que, pour être juste, il était besoin de comparer les deux ouvrages. Or, ceux qui voudront prendre cette peine, trouveront à leur grand étonnement, qu'ils n'ont d'analogie que par le sujet. Les plans, la disposition, les épisodes diffèrent essentiellement ; et quant au style, le seul changement de mode suffit pour ne plus permettre de comparaison.

J'ai profité de la traduction de 1753 : je suis loin d'en disconvenir ; mais j'ose croire qu'en la retouchant, je ne l'ai point défigurée ; et l'estimable M. de Querlon lui-même ne blâmerait pas les nouvelles teintes dont j'ai rajeuni ses tableaux. Qu'il me soit permis de comparer à celui dont l'abbé de Marsy lui a fourni

l'original, l'imitation que j'en ai tentée. Je choisis pour établir un parallèle qui peut éclairer le lecteur, cette brillante tirade par laquelle le poète termine la théorie du coloris :

Aspice sidereâ sparsos regione colores: etc.

Voici d'abord la version de M. de Querlon :

« Considérez les couleurs dont se » peint quelquefois le ciel, soit au » matin, lorsque le soleil tout en feu » va se replonger dans la mer. Regardez comme Flore et Pomone » égayent à l'envi nos jardins par la » variété de leurs couleurs. Par-tout » où passe leur pinceau, aussitôt » un tendre duvet colore agréablement les fruits ; les lys éblouissent » par leur blancheur ; un beau vermillon anime les roses ; les violettes étalent leurs douces teintes, » la pourpre éclate sur le raisin. Je » croirais que les dieux même, épris » de l'art de la peinture, nous en ont » voulu tracer des modèles. D'un

» côté, nous voyons l'Iris former
» avec ses couleurs changeantes un
» arc qu'elle attache à la voûte des
» cieux; d'un autre côté, les ruis-
» seaux roulent à nos yeux des flots
» d'argent; les campagnes nous mon-
» trent l'or de leurs moissons; les
» bois, les prés, leurs différens
» verds; les vignes, leur rouge foncé.
» Diane teint dans les forêts la peau
» tavelée des tigres; Flore, dans les
» champs, peint la plume des oiseaux;
» Neptune émaille au fonds des eaux
» la riche écaille des poissons; et les
» Néréïdes jonchent nos rivages de
» coquillages précieux, où leurs
» mains appliquent les plus vives
» couleurs. »

Cette traduction est claire, exacte, et même élégante. Mais s'il m'est permis d'avoir une opinion sur un émule contre lequel j'ai lutté, combien elle doit paraître froide auprès de l'original animé de tous les feux de la poésie!

Pingit nativa rubentes

Flamma rosas; violæ pretioso vellere pollent;
Læta coloratas convertit purpura vites :

a dit l'abbé de Marsy, dont le vers jeté dans le moule antique, et les expressions heureuses, rappellent si souvent le chantre des Géorgiques. Et comment le traducteur a-t-il rendu ce petit tableau, digne de Van-Huysum et de Van-Spandonck? *Un beau vermillon anime les roses ; les violettes* étalent *leurs douces teintes ; la pourpre éclate sur le raisin.* Quel tour prosaïque! quel choix de termes communs! Le mot *étalent*, en parlant des violettes qui *pâlissent* en se cachant sous la verdure, est un véritable contresens. C'est ce qu'on pourrait dire d'un lys superbe, d'une large pivoine, ou d'une orgueilleuse impériale. J'ose assurer qu'à quelques morceaux près, toute la version de M. de Querlon porte ces caractères. Les contresens y sont rares; mais il a décoloré une poésie pleine de verve et de chaleur, et des tableaux que l'auteur traçait sous la

double inspiration de Raphaël et de Virgile.

Je répète que n'osant pas traduire des vers d'un goût si parfait, je n'en ai hazardé qu'une imitation. Voici le même fragment, qui perdrait trop si on lui opposait l'abbé de Marsy:

« Jetâtes-vous quelquefois les yeux » sur les couleurs dont se peint un » beau ciel, soit au matin, quand » l'aurore s'élançant d'une nue obs- » cure, sème l'horizon de ses roses, » soit lorsque le soleil tout en feu se » plonge dans l'océan? Voyez comme » Flore et Pomone rajeunissent à » l'envi nos jardins, par la diversité » de leurs couleurs. Leur doux pin- » ceau colore les fruits d'un duvet dé- » licat; les lys élèvent sur un trône » de verdure leurs beaux calices d'i- » voire; les roses balancent sur une » tige épineuse leurs coupes de car- » min; les violettes laissent entrevoir » sous le feuillage leurs teintes mo- » destes, et la treille empourpre ses » raisins. On dirait que les dieux, » charmés de l'art de peindre, ont

» voulu nous en tracer des modèles.
» L'inconstante Iris suspend aux
» voûtes célestes son écharpe brillante
» de mille couleurs; la Naïade du
» ruisseau épanche de sa conque des
» flots argentés ; les sillons de Cérès
» roulent avec leurs épis des ondes
» d'or ; les prairies étalent, avec l'é-
» meraude de leurs gazons, le chan-
» geant émail de leurs fleurs; et près de
» la forêt rembrunie, éclate, comme
» les feux d'un incendie, l'ardent ver-
» millon de la vigne. Diane au fond
» des bois, peint d'une riche bigarure
» la peau tavelée des tigres; Flore,
» dans les champs, nuance la plume
» des oiseaux; Neptune, sous les eaux,
» se plait à diaprer l'écaille des pois-
» sons ; et les Néréides, en se jouant
» sur les rivages, les jonchent de co-
» quillages précieux, où, comme sur
» une palette, elles ont mêlé les plus
» vives couleurs. »

Le rédacteur du *Mercure*, qui a traité les *Loisirs* avec une sévérité dont je le remercie, puisqu'il y a joint des témoignages d'estime, s'est relâché en faveur de ce poëme de *la*

Peinture. A la vérité, il lui a reproché *de ne pas être écrit en vers*; mais d'une part, existe-t-il une obligation indispensable de traduire les poëtes en vers; et de l'autre, est-il bien décidé qu'on doive refuser le titre de poëme à un ouvrage dont tout est poétique, au mètre près? *D'avoir pris presque tout à l'abbé de Marsy*..... Cette inculpation serait fondée, si je m'étais annoncé comme l'auteur original; elle tombe, ce me semble, dès que je n'ai prétendu qu'au titre d'imitateur. *De ne rien apprendre que ce que les artistes et les amateurs savent... et de ne contenir que des principes généraux.* Un poëme didactique doit-il renfermer autre chose? Ce n'est point en consultant les Géorgiques, qu'un habitant de la campagne fera valoir sa ferme: Olivier de Serres et la Maison Rustique, avec leur style plat et rampant, mais riches en excellens préceptes, lui apprendront avec détail tout ce que les beaux vers de Virgile ne font que rappeller. Ils

discutent et prouvent pour le jugement ; le poëte parle, ou plutôt peint à l'imagination. C'est dans Roger de Piles, les Félibiens, d'Argenville, que les peintres s'instruiront du méchanisme de leur art ; Marsy, digne imitateur du plus parfait des poëtes latins, se contente d'en évoquer le génie. On peut objecter que Dufresnoy, qui mania avec succès la plume et le pinceau, s'est attaché, dans son *arte graphicâ*, à présenter, non des lois à l'intelligence, mais des règles au métier. Cela est vrai, et l'objection tourne en faveur de ma doctrine. L'ouvrage de Dufresnoy est instructif, mais anti-poétique. Ses vers hérissés d'expressions techniques, de termes de l'école, sont secs et durs. Il a tracé un recueil de préceptes sains, qu'il a circonscrits au mètre latin ; il a formé la scolastique de son art, et n'en a pas chanté la magie ; c'est pour des disciples qu'il écrivait, et non pour les gens de goût ; et l'aride théorie des opérations matérielles ne fut jamais un poëme.

A la suite de ces leçons, le Mercure ajoute : « M. Regnault-Warin » peut devenir un grand coloriste, » en apportant plus d'économie dans » l'ordonnance de ses figures, et » moins d'abondance dans ses expressions ». Et quelques lignes après : « *Ces défauts* (je crois que ce sont » des excès), *ne se font pas sentir* » *dans le poëme de* la Peinture : *on* » *y trouve ordre et sagesse dans* » *le plan, mesure et modération* » *dans les paroles... Mais il est* » *vraisemblable que c'est à l'abbé* » *de Marsy que M. Regnault-Wa-* » *rin en est en partie redevable* ». Une critique aussi judicieuse et présentée d'une manière si décente, a droit de convaincre et de toucher. Le sage rédacteur qui en honore mes productions, s'appercevra avec satisfaction que j'en ai fait mon profit ; et quoiqu'en commençant son examen, il ait assuré : « qu'avec une » imagination forte et brillante, M. » Regnault-Warin ne ferait jamais » un bon ouvrage, et s'exposerait à

» en faire de mauvais », je mettrai tous mes efforts à détruire cette opinion funeste et à lui faire infirmer cette condamnation.

Le ton leste, persifleur, ironique de la Décade contraste étrangement avec cette modération pleine d'égards. Après avoir décidé d'un trait de plume, et toujours sans preuves, que le conte de *l'Illusion* (1) *n'avait rien de neuf*, que *cela avait été dit et beaucoup mieux*, elle déclare avoir réservé ses principales observations pour le morceau d'*apparat* qui a pour titre : *Fontenelle et son École*.

(1) *Le Courrier des Spectacles* a remarqué que, non seulement le fonds, mais les détails de ce conte étaient connus, et qu'il les avait lus quelque part ; ce qui semblerait inculper l'auteur de plagiat. Ce reproche cessera, lorsqu'on saura que le conte de *l'Illusion*, inséré dans les *Loisirs littéraires de J.-J. Regnault-Warin*, n'est qu'une nouvelle édition du conte intitulé : *les Lunettes et le Cornet*, inséré dans *Spinalba*, roman de M. Regnault-Warin, publié il y a deux ans.

Qui ne croirait que ces observations vont rouler sur le système même que l'auteur cherche à établir, sur la manière dont il développe, sur la chaîne de raisonnemens qu'il employe, sur les preuves par lesquelles il le fortifie, enfin sur les formes littéraires et grammaticales dont il l'a revêtu ? C'eut été la marche d'un critique impartial, d'un homme qui cherche sincèrement la vérité. Quelle est en effet celle que j'ai essayée de démontrer ? Que Fontenelle a été, sans le savoir, ou en le sachant, le fondateur, ou du moins, le patriarche d'une école de faux philosophes qui, par la double corruption de la morale et du goût, a dirigé le génie du dix-huitième siècle, d'abord vers les examens hardis, les discussions audacieuses, les abstractions insensées, les exagérations criminelles, les innovations dangereuses, les projets désorganisateurs, et, en dernier résultat, vers l'indépendance, le matérialisme et l'anarchie. Par quoi ai-je appuié cette grande accusation ? Par l'exposé fidèle de l'esprit qui n'a

cessé d'animer Fontenelle durant un siècle, et par celui de la doctrine qu'ont professée ses successeurs; doctrine, qui, pour des yeux superficiels, a paru varier et même s'altérer quelquefois, mais qu'un examen approfondi prouve avoir été identique dans les principes, immuable dans l'objet, constante dans la marche, quoique prodigieusement inconstante dans les moyens. C'était donc elle, c'était cette doctrine qu'il fallait combattre, ou plutôt dont il fallait nier l'existence : travail difficile, ou pour mieux dire impossible, puisque c'est sur des faits et éclairé par l'évidence que repose le travail contraire. A la place d'une controverse, qui pouvait devenir attachante, et de laquelle, en passant, il y avait à recueillir plus d'une verité, la Décade a substitué des injures, quelques traits de satyre et un nombre plus grand encore de perfidie et de mauvaise foi. Je ne parle pas de plusieurs expressions vicieuses ou hazardées, qu'elle a très-bien fait de relever ; mais n'est-il pas

odieux de juger un morceau de cette importance, (au moins quant à son objet) sur *quatre* phrases, non seulement isolées, mais falsifiées? Est-il juste de réduire à quelques lignes, méchamment rapprochées, le portrait de M. de Voltaire, dont les détails couvrent plusieurs pages? C'est pourtant sur des énoncés aussi fautifs, qu'un journaliste prononce, que le public condamne et que l'écrivain devient la victime de la fourberie de l'un et de l'ignorante crédulité de l'autre.

Veut-on apprécier à sa juste valeur la conduite de la Décade dans cette occasion? Qu'on se rappelle que de tous tems, elle a propagé les erreurs que je combats, et combattu les principes que je défends. Aurait-on demandé que, pour être équitable, elle prit des armes contre soi? C'est un effort dont se targue souvent le philosophisme, mais dont nul philosophe, que je sache, n'a donné l'exemple. Oh! qu'il vaut bien mieux, abandonné aux penchans de *la nature*, se livrer sans réserve et sans remords

aux appétits qu'elle inspire! Les philosophes-pratique, les sages du 2 septembre et de la forêt de Bondi peuvent alors exercer leur Minerve active; tandis que les philosophes spéculatifs se contentent d'assassiner avec le stylet de la calomnie, dont la blessure se ferme peut-être à la longue, mais dont *la cicatrice reste*. Cependant, dira la Décade, dont *la grande colère* va se gonfler par cette comparaison hyperbolique; suis-je le seul journal qui vous ait déclaré la guerre, et le Mercure lui-même, dont vous partagez la doctrine, partage-t-il toutes vos opinions? Je suis convenu que ce censeur blâmait dans mon style une *trop haute enluminure*, dont il me conseille de me *dépouiller*; mais en critiquant l'écrivain, il ménage le moraliste; et par respect pour la véritable philosophie, il approuve dans mes écrits, ce qui constate mon attachement pour elle. C'est ainsi qu'après avoir remis en problème, quelques-unes des questions que je me suis efforcé de résoudre, il assure que *les*

portraits des philosophes modernes sont bien signalés ; que *les jugemens que j'en porte sont justes*, et qu'*ils sont rendus en style énergique.* Cette approbation doit me suffire : car si le sentiment d'un critique tel que le Mercure est de quelque poids en matière littéraire et philosophique, il s'en suit qu'il n'a pu trouver ressemblans les portraits que j'ai tracés, et justes les jugemens que j'ai portés, qu'autant qu'ils sont d'accord avec ceux que l'opinion générale s'est formé de leurs personnes et de leurs écrits; d'où il résulte encore qu'une partie des couleurs auxquelles les uns doivent leur ressemblance, comme aussi une partie des motifs auxquels les autres doivent leur autorité, étant puisée dans l'analogie de leur doctrine avec celle de l'école que j'ai voulu démasquer et que je combats, ils en font suite nécessaire, ou pour mieux dire partie intégrante; et le principal but de l'article dont s'agit, a été d'en administrer la preuve.

Je passe condamnation sur les

écarts de composition, les erreurs et les fautes de style que la Décade et le Mercure, ou réunis ou séparés, se sont donné la peine de relever dans quelques-uns des opuscules dont se composent les *Loisirs Littéraires*. La plupart de ces remarques sont judicieuses, et la censure qui les assaisonne est méritée, quoiqu'il semble qu'elle eût eu plus de valeur à être présentée avec aménité. Toutefois, je ne saurais souscrire à la contradiction de ce dernier critique, qui, dans le compte qu'il rend de *l'Illusion*, analogue, selon lui, à la fable orientale *du Blanc et du Noir*, de M. de Voltaire, prétend d'une part *qu'il n'y a point de moralité*, quoiqu'en demandant de l'autre, pourquoi Yézid, le meilleur des hommes et qui a toujours fait du bien, est universellement haï, il établisse cette même moralité d'une manière palpable et triomphante. Quant à cette *raison ingénieuse* et au *style léger* que je ne partage pas avec M. de Voltaire, je crois avoir découvert le moyen de

me consoler d'une telle privation : c'est de ne choisir pour sujets de mes méditations que ceux où la raison est assez forte pour se passer de bel esprit, et où la gravité de la matière commande celle de l'élocution. C'est supposer que, malgré l'attrait des contes, j'en écrirai rarement pour faire suite aux *Mille et une Nuits*.

Ces *Loisirs Littéraires* sont terminés par une *Démonstration philosophique des bases fondamentales de la Foi*, ouvrage assez court dans son énoncé, mais d'une telle importance dans son but, que, sous le rapport théologique, politique et moral, il n'existe rien de plus sérieux. En effet, on a voulu, par un enchaînement de propositions nécessairement dépendantes, amener les esprits à la conviction irréplicable,

1°. De l'existence de Dieu ;

2°. De l'obligation d'un Culte ;

3°. De la nécessité d'une Révélation;

4°. De celle de la Religion que nous professons.

Les deux journalistes se sont mis à

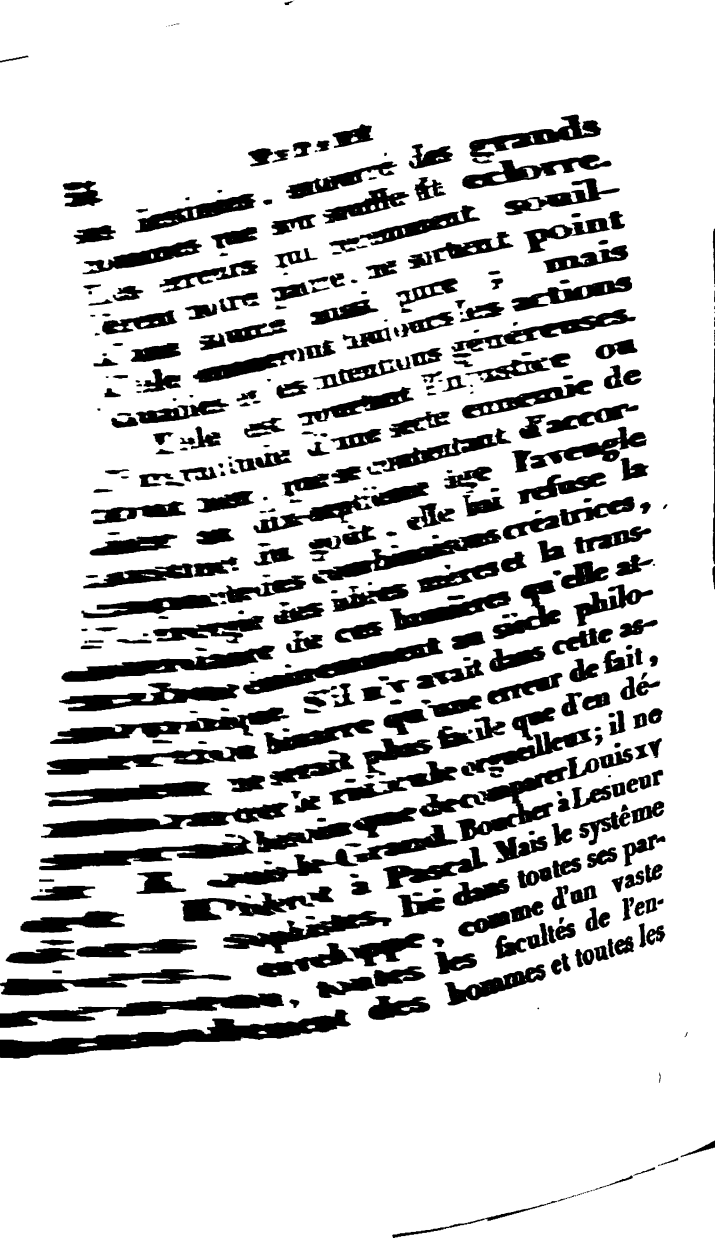
l'aise dans cette circonstance. La Décade a gravement prononcé que, *par respect pour le fonds* (et l'on sait ce que peut être le *respect* de la Décade pour ces matières), *elle s'abstenait de rien dire de la forme.* Le Mercure, de son côté, après avoir assuré que cette *Démonstration annonçait un bon esprit*, a ajouté qu'*une entreprise de cette importance demandait une plus grande profondeur d'idées, une logique plus exacte et plus vigoureuse, que ne peuvent l'avoir des hommes à imagination.* C'est ainsi que l'un a dissimulé son dédain sous le semblant de la déférence, et que l'autre a échappé aux obligations de son état par une hypothèse. On croit pouvoir se permettre de ne voir dans ce refus de discussion et de jugement, que le dépit ou l'embarras. Si, au lieu de montrer au frontispice de cet écrit le nom d'un homme de lettres obscur et isolé, ces messieurs y avaient lu celui d'un prélat, plus recommandable encore par de grands talens et de hautes ver-

tus, que par l'éclat de ses dignités; s'ils avaient pu pressentir que cette *Démonstration* aurait été, par les soins de ce digne successeur des Apôtres, propagée jusques sous les chaumes de ses vastes diocèses, certes alors ils auraient changé de langage. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les yeux de la critique deviennent clémens ou rigides, selon les divers objets sur lesquels ils s'attachent; et il y a déjà quelques lustres que l'auteur de *la Métromanie* enfermait cette vérité de réflexion dans ces vers, devenus proverbes :

Voilà de vos arrêts, messieurs les gens de goût;
L'ouvrage est peu de chose, et le nom seul fait tout.

MADAME
DE
MAINTENON.

Des quatre grandes époques qui, depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours, ont honoré le genre humain, la plus remarquable est celle dont le patrimoine formé des richesses des trois autres, a montré tout ce que pouvaient le génie et la sagesse. L'un et l'autre réunis par le concours des plus heureuses circonstances et fortifiés mutuellement, ont répandu sur le siècle de Louis XIV un éclat que l'éloignement des tems ou des lieux ne fait qu'augmenter. On peut se représenter cet âge immortel sous l'auguste image du monarque qui lui donna son nom : régnant encore, par son esprit, sur la France qu'il illustra, il préside à



branches de l'organisation sociale. C'est d'abord par le centre qu'il faudrait attaquer cette théorie perverse; et la poursuivant jusques dans les recoins où le paradoxe se retranche, assurer par son entière défaite le triomphe des principes.

Voilà une idée sur laquelle, depuis que j'écris, j'insiste fortement, que j'ai fait reparaître sous plus d'une forme, et au développement de laquelle j'ai appellé les talens de ceux qui se consacrent à la reproduction des vertus. Je vais, dans ce nouvel ouvrage, essayer d'offrir à l'admiration publique et à l'imitation des femmes, l'exemple de celle qui fut à-la-fois leur honneur et leur modèle. La sagesse moderne sourit ironiquement à son nom; mais la religion le traça dans ses registres immortels. Fort de la vérité, je chasserai la calomnie qui veille sur sa tombe. Mon projet n'est cependant point de la suivre dans les diverses périodes de sa vie; si quelquefois je les rappelle, ce sera pour mieux en faire connaître

l'acte principal. Cet acte, dont l'histoire n'a point encore dechiré tous les voiles; s'il n'est pas du grand siècle et du grand Roi le plus imposant, en est peut-être le plus extraordinaire et le plus singulier. Quoi de plus merveilleux en effet, que de voir assise sur le premier trône de l'univers, la femme dont la misère remua le berceau dans l'obscurité d'une prison? Et si l'on ajoûte, d'une part, qu'elle devint Reine à l'âge où les Reines même cessent de plaire, et de l'autre, que la modestie étendit sur son diadême un nuage presqu'impénétrable, ne trouvera-t-on pas que tant de réserve unie à tant de gloire, présente le spectacle le plus sublime et le plus touchant?

Mais le hazard seul fraya-t-il à madame de Maintenon le chemin de la grandeur, ou en atteignit-t-elle le faîte par la profondeur de ses calculs, la sagesse de sa conduite et la force de son caractère? Trouva-t-elle cette route couverte de fleurs ou hérissée de difficultés; et dans ce cas,

par quels moyens sût-elle les vaincre ou les éluder ? L'assemblage de ces questions forme le problême historique et moral que je me propose de résoudre. Je veux, dans une même vie, ou plutôt dans un seul événement, montrer le combat de toutes les passions et le jeu de tous les contrastes : un Roi, maître de l'Europe et esclave d'un sentiment coupable, qui pour le mieux asservir, l'enchaîne par trois défaites successives ; parmi la foule des rivales qui se le disputent, ces trois vainqueurs, dont l'un fait gémir la tendresse, dont l'autre badine avec le caprice, dont le troisième veut régner par l'orgueil ; mais près de ce dernier, cette femme à jamais mémorable, qui ne cesse d'opposer au délire des sens la sainteté de l'amitié, aux écarts de l'imagination, une raison inaltérable, et toute la pudeur des bienséances aux exagérations de la vanité. Je ferai remarquer aussi comment un mérite réel et des qualités constamment supérieures, peuvent triompher des plus funestes pré-

ventions. Enfin, tandis que le succès des vices est dû à l'énergie des passions, j'aurai soin de faire observer qu'il n'appartient qu'à la religion de décider et de garantir celui de la vertu.

Pourrais-je cependant entrer dans une telle narration, sans rappeller à mes lecteurs, que puisqu'elle appartient au siècle des prodiges, il ne leur peut être indifférent d'en réveiller le souvenir dans leurs ames? Je ne saurais penser qu'ils trouvent déplacé le coup-d'œil rapide que je vais jetter sur ce magnifique tableau. Quand ils l'auront parcouru, ils se formeront du royal personnage qui en occupe le premier rang, une plus noble et plus juste idée. S'il faut dire tout mon sentiment, j'aurais une médiocre estime pour qui dédaignerait de traverser l'espèce de pérystile dont je fais précéder ce monument; mais je ne réputerais pas mon travail superflu, si après en avoir lu les premières pages, il arrivait qu'on le quittât pour courir à l'un de ces chefs

d'œuvres, en faveur desquels il provoque la reconnaissance et l'admiration.

Les révolutions qui, dans leurs chocs capricieux et terribles, ébranlent et renversent en quelques instans, le laborieux produit des âges, offrent pourtant ce résultat avantageux : c'est qu'outre la grande leçon expérimentale qu'elles donnent aux peuples sur le danger des innovations, elles déposent dans le sol même qu'elles ont ravagé, de nouveaux principes de vie, des germes imprégnés de chaleur et de fécondité que la moindre faveur des circonstances fera éclore. Tel, à la suite d'un orage dévastateur, des torrents ont roulé, parmi leurs flots tumultueux, un limon onctueux et fertile dont ils couvrent les sillons mêmes qu'ils ont ruinés, et qui n'attend pour produire que les plus faibles soins du cultivateur.

Depuis un peu moins de deux siècles, l'Europe agitée par la double sédition des hérésiarques et des in-

dépendans, avait subi un schisme dans sa foi et tenté plusieurs réformes dans sa politique. D'Allemagne où à la voix fougueuse de Luther, les troubles avaient éclaté, ils pénétrèrent en France ; et la combustion qu'ils allumèrent dans les esprits, fut proportionnée au penchant de ce peuple vers les nouveautés. D'une part, le gouvernement irrésolu des fils de Médicis, de l'autre l'altière ambition des Guises contribuèrent singulièrement à favoriser ce penchant. D'une part aussi, l'on vit se former et grossir le parti que rendaient recommandable les noms de Condé, de Bourbon, de Coligny ; tandis que l'autre faction montrait avec un orgueil satisfait, la noble mais entreprenante famille des princes Lorrains.

L'impolitique attentat de la St. Barthelemy fut commis. Le faible Charles remit aux mains du plus faible Valois un sceptre brisé et taché de sang ; il se raffermit un peu dans celles du brave, mais trop indulgent

Henri. La conquête que ce monarque avait faite de son trône étouffa la ligue; sa mort permit à la régence déprédatrice qui la suivit de préparer de loin les intempérances de la Fronde. Celles-ci n'eussent pas manqué d'éclater sous le règne équivoque de Louis XIII ; mais la seule présence d'un homme tel que Richelieu, devait, en les comprimant, reculer leur essor. Il se manifesta sous son adroit, mais timide successeur. Alors ce ne furent pas les Protestans qui demandèrent la tolérance; ce furent des républicains déguisés qui voulurent partager l'autorité.

Ces deux factions, qu'un siècle après, la régence du duc d'Orléans réchauffa de toute sa corruption et qui de nos jours ont ensanglanté la terre ; ces deux factions, durant un long espace, firent naître de nouvelles idées et des hommes nouveaux. Une immense controverse s'ouvrit, durant laquelle on discuta les plus importantes questions de l'ordre social. Toutes les têtes fermentaient ; on

s'était abandonné à tous les écarts ; mais de la fange des erreurs avaient jailli quelques-unes de ces vérités primordiales dont l'influence suffit pour conserver un empire. Peu-à-peu l'effervescence diminua ; soit lassitude ou raison, on revint à la modération dans la pensée, au calme dans la conduite. La turbulence de l'administration d'Anne d'Autriche prépara les jours sereins de son fils : voici, en moins de cinquante années, tous les miracles de la monarchie. Depuis, ce soleil ne pouvait plus que baisser et pâlir. Enfin, après l'avoir vu s'éteindre dans une mer de sang, nous le voyons renaître resplendissant et glorieux à la voix du légataire de Charlemagne.

Le ciel se plût à rassembler dans le règne de Louis XIV tous les avantages et tous les biens : lui-même en fut tellement comblé, que le moraliste, aussi bien que le politique seraient embarrassés d'indiquer ce qui lui manqua pour être un parfait monarque. Quand il faillit, et ce fut rarement, ce fut par excès ; ses prédé-

cesseurs et ses successeurs manquèrent par défaut. Si, dans lui, le prince était grand, l'homme était indulgent et bon ; jamais la majesté ne fut tempérée par plus de graces; jamais actions plus utiles ne justifièrent la puissance. La main qui lançait la foudre sur les armées et sur les flottes, découvrait le mérite modeste et récompensait le talent ignoré. Toutes les parties de l'organisation publique, toutes les facultés de l'humaine intelligence s'avancèrent sous sa tutelle, au plus haut degré de perfectionnement. Ici resserrons nos idées, et retenons l'enthousiasme de reconnaissance, que fait naître la seule indication de tant de prodiges.

Les profusions de Fouquet avaient épuisé le trésor public ; Colbert y fait couler de nouvelles richesses, sans autres moyens que l'ordre et l'économie. Ce grand administrateur enlève aux vaisseaux de l'Angleterre et de la Hollande le commerce maritime et le naturalise chez les Français. Ce commerce s'accroît, s'étend et se fortifie

par l'affranchissement des ports et par la formation des deux compagnies des Indes. L'agriculture est encouragée par la réduction de l'impôt; la population est excitée par l'exemption des tailles. De toutes parts, sous les auspices de cet immortel ministre, s'élèvent des manufactures, dont le Roi fait les premières avances. L'Angleterre, la Flandre et l'Italie voyent avec un étonnement jaloux les draperies d'Abbeville, les soyeries de Lyon, les glaces de Paris, les brocards de Tours, les tapis de Beauvais et les riches teintures des Gobelins. Tous les métiers dotent la France de leurs productions jusqu'alors inconnues pour elle. L'industrie nationale prend un essor qui jusqu'ici n'a fait qu'augmenter.

La machine immense et compliquée de la police s'organise et se meut. Paris nétoyé, s'aggrandit et s'embellit. Sa tranquillité est protégée par la double tutèle de la loi et des armes. De nombreux hôpitaux sont formés dans ses murs. Deux

villes entières sont ajoutées à l'ancienne Lutèce et se décorent des plus magnifiques édifices. Le chef-d'œuvre de l'architecture française et peut-être de tous les monumens, la colonnade du Louvre est exécutée sur les dessins de Perrault. Versailles et ses jardins, Trianon et ses bosquets, Marly et sa machine, sortent, comme par enchantement, des mains de Le Nôtre et de Mansard. L'immense canal du Languedoc se creuse sous les yeux de Riquetti. Saint Cyr et les Invalides ouvrent à l'adolescente noblesse et aux infirmités d'une vieillesse guerrière des asiles dignes de leur touchant objet.

En passant de ces interêts presque locaux à des rapports plus universels, nous découvrons dans les bâses de la société une consolidation égale à leur aggrandissement. L'instruction publique a pris un caractère national et des développemens uniformes. Toutes les parties de la législation, réformées par des hommes auxquels le cœur humain n'est point étranger,

composent ce code fameux de 1667 ; que les législateurs modernes ont aimé de consulter, lorsqu'à la suite des grandes mutations politiques, il a de nouveau fallu garantir nos destinées. La postérité la plus reculée se rappellera que la même main qui, en reculant les limites de la France, recommençait l'entreprise de Charlemagne, ne quittait son épée victorieuse que pour tracer les célèbres ordonnances qui assurèrent à la marine sa stabilité, au commerce des succès, aux transactions civiles leur sûreté, aux colonies leur postérité et aux délits leurs châtimens.

Louis XIV étendit aux armées le bienfait de ses législations. Des emplois, dont l'ambition pouvait s'armer contre l'autorité, furent supprimés ; on créa de nouveaux corps, on les revêtit de costumes uniformes et brillans, on leur donna des armes plus commodes, on les désigna sous des dénominations plus honorables. Des écoles d'Artillerie, sortit une foule d'officiers qu'illustrèrent des sièges fameux. On

retrouve dans l'institution des cadets l'origine de notre école polytechnique; et l'heureuse conception de la légion d'honneur repose sur la noble idée qui animait l'ordre de S. Louis.

N'oublions pas de remarquer que le tableau statistique de l'empire, dont s'occupe aujourd'hui le ministère, avait été commencé pour l'instruction du Dauphin, duc de Bourgogne.

Tant d'améliorations dans les lois en déterminèrent dans les mœurs. La sévérité dont s'arma constamment Louis XIV contre le duel, en diminua beaucoup l'usage, ou au moins l'abus. L'esprit de faction se calma ; et, comme l'ont observé plusieurs moralistes, on réunit pour l'intérêt du prince et de l'état, les rivalités que les troubles avaient jettées dans tous les rangs. La véritable aisance prit la place d'un luxe bizarre et d'une ostentation puérile ; la politesse et le goût succédèrent aux pratiques licencieuses, comme aux habitudes gothiques. Le règne des lettres arriva; le triomphe du goût fut décidé.

C'est ici, qu'après avoir esquissé des choses un faible crayon, il ne peut être indifférent de nommer quelques hommes. Leur nombre étonne l'admiration; le choix auquel il astreint embarrasse la connaissance. Ils abondèrent dans toutes les parties; quelques-uns brillèrent éminemment dans chacune.

Le grand art du gouvernement semblait avoir été porté à sa perfection par cet illustre cardinal qui, nonobstant les calomnies de ses détracteurs, sut fondre par un accord rare et merveilleux, la morale dans la politique. Mazarin, qui lui succéda, moins grand homme que lui, sans doute, mais plus adroit, gouverna par les tempérammens une nation que Richelieu avait souvent maintenue par la violence. Tous deux régnant, selon une doctrine opposée et gagnant le même but, par des chemins contraires, ont fourni aux méditations des législateurs un paralèle singulier, des contrastes frappans et des leçons utiles. Louvois et Colbert en rap-

pellent de non moins salutaires aux administrateurs ; et c'est encore dans les écrits de d'Avaux et dans les travaux de Polignac, que les diplomates s'instruiront des savantes ruses des négociations.

Ouvrons ce champ de Mars que la victoire a composé de tant de palmes et de trophées. Sous leur ombrage immortel se promènent le fier vainqueur de Rocroy ; Turenne, son modeste rival ; l'intrépide Luxembourg, le sage Catinat, et le conquérant de Denain, l'impétueux Villars. La Bellonne maritime, parmi le nombre des favoris qu'elle a couronnés, se plaît à nommer aussi Duquesne, Dugai-Trouïn, Jean-Bart et Tourville.

La Jurisprudence offre à la vénération les noms à jamais célèbres des Molé, des Lamoignon, des le Tellier ; celui non moins recommandable de Domat ; et celui que les vertus décorèrent d'un lustre égal, mais qui les rehausse par des talens supérieurs, je veux dire le nom du chancelier d'Aguesseau.

Tandis que la docte antiquité cite avec complaisance les Renaudot, les Tillemont, les Mabillon, les Sirmond, les Huet, les Dacier, les Hardouïn; la philosophie la plus transcendante proclame les Pascal, les Descartes, les Gassendi, les Rohault, les Arnauld, les Nicole, les Mallebranche. On ne fera pas, je crois, difficulté d'accorder aussi que le grand Newton soit l'enfant du grand siècle.

Mais c'est sur-tout dans la double carrière des lettres et des arts que se développe l'immense galerie de ces génies étonnans, qui semblent empruntés aux âges réunis de Périclès, d'Auguste et de Léon x, pour mettre celui de Louis xiv hors de toute comparaison. La langue, dont Malherbe avait épuré les premiers accens, est à jamais consacrée par la plume à-la-fois élégante et énergique du cardinal de Retz, de Pascal et de Pélisson. Bossuet, comme l'aigle qui porte la foudre au haut des nues, fait retentir les tribunes sacrées de toutes les voix de l'éloquence chrétienne;

Bourdaloue, tel qu'un juge, n'en fait parler que la plus sévère; tandis que compatissant aux faiblesses des hommes, dont il dévoile si naïvement le cœur, Massillon fait gémir sur nos erreurs la religion tendrement allarmée.

Cependant l'art dramatique signale par d'immortels chefs-d'œuvres son introduction en France. Il est vraisemblable que l'esprit humain ne s'élevera pas à une conception plus sublime que *Cinna*; comme il faut croire que la pureté de l'idiôme poëtique ne sera jamais portée plus loin qu'elle brille dans *Athalie*. La prodigieuse gaîté de Molière fait oublier Plaute; son inimitable vérité dans la peinture des caractères le place au dessus de Térence, auquel d'ailleurs il ressemble, quand il daigne unir au tableau des mœurs la convenance des locutions. Quinault, par une magie, dont il a emporté le secret, imprime à la langue une souplesse, et lui communique une harmonie qui l'eussent rendue digne

de la lyre de Paësiello, mais qu'il ne put marier qu'à la monotone psalmodie de Lully.

Despréaux, qui ressucite à-la-fois Horace et Juvénal, ainsi que le dernier, frappe d'un fouët sanglant les fauteurs du mauvais goût, et mieux que l'auteur de l'*Art poëtique*, il enferme dans des vers sentencieux les lois irrévocables de l'empire d'Apollon. Lafontaine écrit sous la dictée de la nature ses faciles apologues; pendant que Rousseau, saisissant la harpe du prophète-roi, élève jusqu'au trône de l'éternel ses accords majestueux.

A la même époque, le grand et simple Lesueur animait la toile des touchans miracles de Bruno; le Poussin y transportait toutes les richesses de la grèce; Lebrun, évoquait, aux plaines d'Arbelles le spectre victorieux d'Alexandre. A la même époque le compas de le Nôtre circonscrivait au sol le plus ingrat, le magnifique jardin des Tuileries; Coyzevox en peuplait les bocages naissans

de divinités crées par son cizeau ; celui de Girardon, fondant sa gloire sur la merveille de la sculpture française, confiait à la renommée le nom de cet artiste uni au grand nom de Richelieu; Pujet, par son chef-d'œuvre du Crotoniate, devenait l'égal de Girardon.

Ce fut aussi durant cette période de gloire, que fut tracé, sous l'inspiration de la sagesse, ce livre, dont le titre seul rappèle tous les mérites et tous les bienfaits : ce divin *Télémaque* où les peuples trouvent tant de leçons, les citoyens tant d'exemples, les monarques tant de modèles. Alors aussi, décomposant avec une sagacité peu commune, les vices, les travers, les ridicules de l'humanité, la Bruyère burinait ses *Caractères* pour la postérité ; la Rochefoucauld lui léguait ses *Maximes* ; madame de la Fayette ses ingénieuses fictions. Sévigné, moins présomptueuse, n'écrivait que pour sa fille ; mais sa plume a gravé pour l'immortalité.

Nous voilà revenus à la femme

illustre dont nous allons nous occuper exclusivement. N'eut-elle d'autres titres, pour figurer parmi les personnages du grand siècle, que le recueil de ses lettres, il serait injuste de l'oublier. Moins simple, moins naturelle, moins ingénue que Mad. de Sévigné, elle montre une réflexion plus profonde, un sens plus scrupuleux et sur-tout une élocution plus soignée. L'aimable mère de Mad. de Grignan exprime plutôt des sentimens rapides et instantanés, qu'elle n'arrange des mots assortis à la combinaison de ses pensées; on croit voir au contraire, qu'avant de prendre la plume, Mad. de Maintenon a médité son sujet; et, quoiqu'elle oublie rarement la légèreté du style épistolaire, peut-être lui a-t-elle communiqué une certaine contrainte qui captive trop le lecteur. C'est que tel était le caractère de cette dame: il était loin de ne pas être naturel, mais il était exact.

Rappellons, en quelques lignes, la situation de la cour de Louis XIV, alors qu'elle y parut.

Il y avait long-tems que la tendre la Vallière ne régnait plus sur le cœur de ce monarque, même par l'habitude: soit qu'une trop longue possession eut énervé son attachement en affadissant des plaisirs, qui pour paraître délicieux demandent à être ménagés; soit que des scrupules trop tardifs, pour ne pas sembler singuliers, quoiqu'ils fussent sincères, eussent étonné et rebuté un vainqueur peu accoutumé aux refus. Une femme d'un tout autre caractère avait éclipsé la duchesse; et sous tous les rapports, elle la fesait oublier. C'était Athénaïs de Mortemart, marquise de Montespan. L'éclat et la régularité de ses charmes qui en fesaient une beauté accomplie, la rendaient peut-être moins remarquable, qu'une certaine grâce négligée, mélange de décence et de volupté, qui éveillait à-la-fois le désir et l'admiration. Le tour de son génie s'accordait avec ses dehors attrayans. C'était de la finesse déguisée par de la naïveté; une grande facilité d'exprimer, avec des mots de choix, les

choses communes et presque trivialement les objets relevés : l'aisance d'une plaisanterie vive, légère et quelquefois caustique, assaisonnait merveilleusement tous ces dons.

En en usant avec sobriété, mais avec intelligence, elle s'était insinuée dans l'ame de Louis. Cette ame que les froideurs calculées de Mad. la Vallière avaient laissée comme vide et déserte, demandait à se remplir de nouveaux sentimens. Mad. de Montespan fortifia leur influence peut-être un peu trop métaphysique par la nouveauté des sensations. Le roi était ravi, autant que surpris, de démêler en lui des ressources inconnues ; il lui semblait n'avoir jamais goûté le plaisir, et qu'il aimât pour la première fois.

Tout ce qui entourait la nouvelle favorite, comme tout ce qui était en elle, concourait à fonder son empire. Elle avait deux sœurs qu'on eut trouvées charmantes, si elles ne lui avaient appartenu d'aussi près. C'étaient la marquise de Thiange, son

ainée, qui rehaussait tous les attraits par tous les talens ; c'était l'abbesse de Fontevrault, pour qui les langues et l'érudition n'étaient qu'un délassement, et qu'on jugeait digne de fonder un ordre, puisqu'elle avait été la réformatrice du sien. Mad. de Montespan avait souvent le soin de paraître accompagnée de ces dames, dont la première, par sa beauté régulière et méthodique, donnait à ses graces ingénues un charme plus piquant ; et dont l'autre fesait mieux sentir le prix d'un esprit naturel, en lui opposant un peu de ce ton scolastique que l'on contracte dans le commerce des savans.

Par le même motif, c'est-à-dire pour montrer ses avantages, la marquise ne manquait pas de présenter en toutes occasions le brillant et spirituel duc de Vivonne, son frère, créé pour la gloire de son sexe, comme elle était l'ornement du sien. Ce couple aimable, assorti par des idées semblables et par les mêmes goûts, se servait et se fesait valoir mutuelle-

ment. Tous deux aspiraient aux grandeurs qu'ils trouvaient convenables à la noblesse de leurs ames et peut-être nécessaires à leur félicité; mais la route de l'ambition était pour eux le chemin des plaisirs.

Telle n'avait point été la double combinaison de l'infortunée la Vallière. Contente d'être aimée de celui qu'elle aimait, si elle avait éprouvé quelques regrets en cédant à sa tendresse, c'est qu'elle eût un roi pour objet. Elle chérissait Louis pour lui-même, et haïssait sans doute ce qui, le distinguant du commun des hommes, fesait rejaillir sur elle un éclat embarrassant. Les grandeurs l'importunaient, l'étiquette et la pompe de la cour convenaient mal à sa simplicité; elle fuyait dans l'ombre, elle se cachait *sous l'herbe*, comme le dit si bien Mad. de Sévigné; et après le sacrifice de sa réputation, duquel tant d'orgueilleuses pécheresses eussent été vaines, rien ne l'en pouvait dédommager que son amour.

Mais il vint une époque où ce dédom-

magement n'eut plus de pouvoir, où les consolations cessèrent, où les illusions s'évanouïrent. Le remords avait saisi cette ame délicate, l'amertume des regrets en abreuvait douloureusement toutes les blessures. La religion gémissait au fond de ce cœur que la passion fesait palpiter encore. Pour le rendre à Dieu moins digne de lui, on refusait à l'amant ce que la seule bienséance eut peut-être accordé au monarque. Louis s'étonnait, s'indignait, s'irritait. Il ne pouvait comprendre des scrupules si tardifs; il y soupçonnait peut-être des motifs secrets. Quoi qu'il en soit, il se dégoûta, ou du moins se refroidit. L'amant empressé ne reparut pas; il n'y eut plus que l'homme poli, même attentif et galant. Mais quel retour insultant que la galanterie pour payer l'amour! Et quel amour! La duchesse fit de nouveau parler le sien; elle montra le regret d'avoir songé à la vertu; elle voulut redevenir coupable: il n'était plus tems, le charme était rompu. Le roi con-

tinua d'être honnête envers elle; il était impossible qu'il ne le fut pas; mais ce n'était plus de simples politesses qu'il adressait à Mad. de Montespan.

Mad. de Montespan, arrivée précisément à l'instant de cette rupture, feignit d'en plaindre la victime. Il y avait bon nombre de femmes qui essayaient de la remplacer; la marquise, en contrefesant leurs tentatives, en montra le ridicule, et les éconduisit. Elle s'insinuait assez habilement ainsi auprès de celle qu'elle croyait encore redoutable. Dès qu'elle l'eut vue, elle la pressentit, la jugea et la condamna. Elle pleurait avec elle, et donnait l'éveil à tous ses remords. Elle voyait le Roi et le plaisantait sur sa constance pour une inhumaine. Quelques-uns de ses regards, tels qu'elle savait en lancer, fesait pénétrer dans le cœur du prince le double trait d'un ancien dépit et d'un nouvel amour. Les choses enfin furent conduites à ce point que la duchesse, devenue l'amie de Mad. de Montespan, en parla au Roi avec

enthousiasme. Louis rougit; mais il ne put s'empêcher de sourire. Peut-être l'indulgente simplicité de sa maîtresse l'attendrit-il; mais peut-être aussi un cœur que des jouissances faciles ont blâsé, a-t-il besoin d'être ranimé par un peu de malignité.

Confidente de Mad. de la Vallière, la marquise apprit d'elle les moyens qui pouvaient captiver le Roi. Elle le traitait publiquement, tantôt avec une hauteur qui l'offensait, tantôt avec une légèreté qui le mettait au désespoir. Louis XIV était sérieux, et dans ses amours même il voulait une sorte de dignité. Les inconséquences de la femme sur laquelle il commençait à concevoir des projets, le contrariaient et l'humiliaient. Il y avait des momens où, lui comparant la simple la Vallière, belle sans le savoir, bonne par nature, par habitude et par besoin, douce et timide par caractère, mais tendre et passionnée par l'amour le plus vrai, il se sentait honteux de son abandon et de sa nouvelle faiblesse. Si la marquise le

surprenait, comme par hasard, dans ces rêveries, elle rougissait; elle détournait les yeux, ou les promenait sur le roi avec tant de langueur, que le combat n'était bientôt plus incertain.

On lui avait ouï dire, en parlant des chûtes de Mad. de la Vallière : si pareil malheur m'arrivait, je ne me montrerais de ma vie, je mourrais de honte. Peu de tems après, l'amour du roi triompha de ce scrupule. Il est vrai qu'elle n'étala pas d'abord tout ce qui révèle une favorite déclarée. Mais sans parler des discours des courtisans, n'eut-elle pas pour gage de son élévation des emportemens de son mari et la douleur de sa rivale ?

Celle-ci, pour ne pas se priver entièrement de la présence du roi, se condamna à vivre sous les yeux de celle qui le lui avait ravi, achevant ainsi de sacrifier plus que son existence, et immolant son amour. On la vit plus d'une fois parer de ses propres mains, des attraits qu'elle avait peut-

être l'héroïsme de chérir, puisqu'ils plaisaient à son amant. Plus d'une fois aussi surprenant les regards de Louis avidement attachés sur eux, elle se détournait pour essuyer une larme involontaire et reparaissait en souriant. Tant de résignation touchait le roi, qui avait assez de délicatesse pour condamner ses torts, mais qui n'avait pas assez de courage pour les réparer.

Quant au marquis de Montespan, après avoir publié sa honte avec un éclat qu'il n'eut probablement pas fait, s'il l'eut ressentie plus sincèrement, il courut l'ensevelir dans les Pyrennées, où les bienfaits de la Cour le suivirent et la lui firent oublier. Cent mille écus, disent les historiens, furent le prix de sa femme, de son silence et de sa lâcheté.

Il y avait alors dans Paris une femme qui réunissait tous les dons de la nature à toutes les défaveurs de la fortune. C'était Mlle. d'Aubigné, née dans les horreurs de l'indigence et d'une prison, prête à périr en bas

âge dans un voyage d'Amérique ; élevée dans les bienfaits humilians de la protection, par une parente hautaine qui l'avait fait catholique pour lui assurer du pain. Jeune, noble, pauvre et belle, Mlle. d'Aubigné avait été trop heureuse d'assurer son existence et son honneur, en les confiant à l'abbé Scaron, qui avait renoncé pour elle à un canonicat d'où dépendait presque tout son revenu. C'était près du burlesque auteur de *Virgile travesti*, que cette intéressante personne venait de passer, dans un veuvage anticipé, les premiers jours de son printems. Mais les leçons du malheur n'avaient point été perdues pour elle ; elles avaient formé son cœur, mûri sa raison et dirigé toute son intelligence vers la réflexion et l'étude. Quoique peu riche et disgracié par des infirmités cruelles, Scaron, qu'un esprit aimable et qu'un caractère heureux dédommageaient, réunissait chez lui l'élite de la bonne compagnie. Sa jeune et charmante épouse y parut pour en faire l'orne-

ment. Elle y puisa bientôt cette fleur de politesse, cette urbanité dans les manières, cette délicatesse imperceptible et habituelle qui a de tous tems, et singulièrement à cette époque, distingué la Cour de France. Mad. Scaron jamais ne s'y était montrée; mais la finesse de son sens et le goût le plus exquis lui avaient permis de deviner ces convenances que développa bientôt plus amplement sous ses yeux la société des Vivonne, des Matha, des Grammont, des ducs de Chevreuse, des marquis de Villarceaux, des chevaliers de Méré. Cependant Scaron, dont elle était le sécrétaire, enrichissait de fruits encore plus précieux ce beau naturel. Elle avait obtenu de lui qu'il purgeât sa conversation et ses écrits de ces fades plaisanteries, de ces sales équivoques auxquelles l'entraînait la turpitude du genre qu'il avait embrassé; par représailles, il lui fit connaître les meilleurs productions des littératures anciennes, étrangères et nationales. Quand il mourut, sans doute Mad. Scaron ne put regreter

un époux ; mais elle pleura son instituteur et son ami.

Se trouvant sans ressources, dans la fleur de l'âge et dans l'éclat de la beauté, elle avait fatigué la Cour de ses demandes; mais quelle recommandation que le nom et les écrits du *malade de la Reine*! Fatiguée elle-même de n'essuyer que des refus, elle se condamna à l'existence la plus étroite, et n'en continua pas moins à faire, par ses graces et son esprit, les délices d'une société choisie qui s'assemblait à l'hôtel de Richelieu. Parmi les femmes remarquables qui concouraient à l'embellir par l'attrait de leurs charmes ou les agrémens de leur entretien, nous nous contenterons de citer Mesd. de la Fayette, de Sévigné et de Montespan.

Quelques historiens ont cru entrevoir dans les lettres qui nous restent de Mad. de Maintenon, la trace de l'inclination qu'elle prit alors, selon leurs conjectures, pour le marquis de Villarceaux. Ils citent entr'autres, avec complaisance, plusieurs étés pas-

sés avec lui dans une campagne de M. de Montchevreuil, et appuyent cette circonstance de quelques probabilités. Nous ne prononcerons pas sur leur vraisemblance ; rien ne répugne à croire qu'une femme jeune, sensible et belle ait éprouvé de tendres sentimens pour un homme aimable encore, et qu'elle avait distingué dans sa première jeunesse. Mais quoique la réputation de Villarceaux n'ait pas toujours été respectée par les chroniques, nous pouvons garantir que celle de Mad. de Maintenon n'a nullement souffert de ce voisinage.

Après avoir épuisé le peu de ressources que sa délicatesse lui permettait de trouver dans la bourse de ses amis, elle s'était déterminée, pour cesser de leur être à charge, à accepter une place auprès de Mlle. de Nemours, qui allait épouser le roi de Portugal : c'était, à la lettre, s'exiler pour ne pas mourir. Avant de consommer le sacrifice, elle se fit présenter par Mad. de Thiange à la mar-

quise de Montespan, sous le titre d'une jeune veuve qui, avant de quitter la France, voulait en voir encore la merveille. Ce furent ses expressions. Elles ne déplurent pas. On se rappela l'hôtel de Richelieu, on parla avec intérêt des soirées qu'on y avait si joyeusement passées parmi les agrémens de la bonne chère et de l'esprit. On trouva fort étrange que la nouvelle Reine s'emparât ainsi d'un trésor fait pour enrichir la Cour et Paris ; et l'on se chargea d'une dernière requête, dont le résultat favorable devait empêcher cet enlèvement. Tous les recueils d'anecdotes ont rapporté la manière dont la favorite présenta à son auguste amant la supplique toujours rejetée de son amie. Encore la veuve Scaron, s'écria le Roi impatienté ! Sire, répondit Mad. de Montespan, il y a long-tems que vous ne devriez plus en entendre parler ; et il est étonnant que Votre Majesté n'ait pas encore écouté une femme dont les ancêtres se sont ruinés au service des vôtres. Louis frappé de

cette observation, accorda la demande; il voulu même ajouter à cette faveur celle de l'annoncer à madame Scaron. Elle lui fut présentée par madame de Montespan, qui, malgré toute sa pénétration, n'eut jamais imaginé qu'elle se donnât une rivale et une souveraine. Madame, lui dit le monarque, avec cette galanterie noble qui double le bienfait et rend facile la reconnaissance, si je vous ai fait attendre long-tems, c'est que j'ai été jaloux de vos amis; j'ai voulu avoir seul ce mérite auprès de vous.

Dans les premiers momens de sa nouvelle fortune, Mad. Scaron sembla vouloir en savourer les charmes, en se rendant au grand monde, d'où elle avait disparu. Elle accepta chez madame de Richelieu un logement qu'elle y avait précédemment refusé. Madame de Richelieu, que nous aurons occasion de connaître plus particulièrement, eut desiré, par la présence d'une femme éminemment spirituelle et aimable, conserver au Marais son antique réputation de ga-

lanterie et d'esprit. Effectivement, au retour de la belle veuve, la bonne compagnie se réunit, les amans reparurent et se déclarèrent. Il y eut même un comte de Guiche qui fit des propositions sérieuses ; mais on les repoussa par de douces plaisanteries, et d'amant mal traité, il devint ami sincère et solide.

Mais la légèreté et l'inconséquence qui règnent dans la meilleure société convenait mal à madame Scaron, dont le caractère éprouvé par les revers, montrait un penchant pour le sérieux et la solidité. Elle s'échappa de nouveau du tourbillon, et prenant le désir de la solitude et de la retraite pour une ferveur religieuse, elle se jeta dans les bras d'un confesseur, et se fit dévote.

On est convenu d'appeler de ce nom toute femme qui, jeune et sans beauté, ou arrivée à quarante-cinq ans et sans esprit, se détermine, un peu plus par prudence que par goût, à consacrer à Dieu les restes ou les rebuts du monde. Je dis à Dieu, et

j'ai tort : un tel calcul, inspiré par l'amour-propre irrité, est-il un hommage digne de lui? Non, certes ; et sans se montrer casuiste de rigueur, on peut décider qu'il le rejette. La preuve en est dans la douceureuse acrimonie qui s'empare de celles à qui ce jeu convient. Minutieuses dans ces pratiques faciles, dont la multiplicité occupe le vide de leur ame, elles leur sacrifient de véritables devoirs. Et comme de cet abandon à des détails, fort estimables peut-être dans de pieux oisifs, mais fort déplacés chez d'autres, elles tirent la conséquence qu'elles sont dans le chemin de la perfection, elles en prennent occasion pour exercer sur les travers du siècle leur charitable médisance. Peu-à-peu le dépit de ne pas trouver sous la coiffe toute la considération à laquelle elles prétendent, leur fait amèrement regreter les plaisirs auxquels elles ont renoncé; et comme, soit par honte, soit par impossibilité, il leur est défendu de les goûter, au moins publiquement, ne voulant pas en être entièrement

sévrées, elles joignent à leur bigoterie haineuse la plus détestable hypocrisie. Le commerce de la vie devient un enfer avec ces anges qui communient tous les huit jours.

Les caractères de la véritable dévotion, bien opposée à celle-là, sont à-la-fois aimables et respectables. D'abord, elle est de tous les âges, de tous les tems, de tous les sexes, de tous les états, de tous les lieux. Elle n'est autre que la pratique habituelle des deux préceptes de la loi : l'amour de Dieu et l'amour des hommes. Elle est douce par essence, compâtissante par inclination ; et si elle réprime ou frappe, c'est par un indispensable devoir et en gémissant. Elle s'accorde fort bien avec la gaieté, car elle ne peut exister sans le calme de la conscience. Les habitudes du siècle ne lui font pas peur ; n'est-elle point indulgente à tout ce qui n'est point vice ? Une personne vraiment dévote s'habitue dès-long-tems à regarder Dieu comme un père ; et par ce que jamais elle n'eut rien de caché pour lui, elle ne

peut redouter la mort. Elle sourit à son arrivée, et s'endort avec sérénité, certaine de se réveiller sur le sein du père des miséricordes.

Madame Scaron avait trop de sens et trop de vertu pour se livrer aux criminels abus de la fausse dévotion; mais avait-elle assez d'énergie pour embrasser la véritable? Peut-être n'eut-elle pas pensé qu'il lui en fallut tant, sans l'âpre austérité de son confesseur, l'abbé Gobelin. Cet homme, qui avait long-tems porté les armes, réunissait toute la rudesse d'un soldat au zèle d'un missionnaire. Il représentait le Dieu de clémence sous l'image d'un juge en colère; il ouvrait aux erreurs comme aux crimes les gouffres éternels; il menaçait toujours et consolait rarement. Tant de sévérité effrayait la jeune et timide veuve. Des singularités d'une autre sorte portaient l'inquiétude dans son esprit, naturellement circonspect. Par exemple, elle se demandait quelquefois, où était le mal de porter une robe un peu ample, du linge fin et

quelques soieries? M. Gobelin eut voulu revêtir sa pénitente comme une Carmélite. Alors pourquoi ne pas tirer sur elle les verrouils d'un cloître? Autre circonstance, qui ne paraîtra pas imaginée par un esprit bien supérieur : il pensa lui ordonner d'aller baiser toutes les images d'une église. Madame Scaron avoue qu'elle l'eût fait, quoique sûre, ajoute-t-elle, que tout le monde se serait moqué de moi, et lui le premier.

Mais il poussa plus loin le rigorisme de sa morale et la bisarrerie de ses préceptes. Croirait-on qu'il lui ordonna de cacher son esprit en société, et de s'y rendre ennuyeuse? Double effort bien difficile, pour ne pas dire impossible. Elle le tenta en se condamnant au silence, car elle ne put jamais prendre sur elle de prononcer une absurdité. On la railla, elle tint ferme; on compromit son amour-propre, on aiguillonna son intelligence. Cette situation contre nature ne pouvait durer : il faut fuir le monde lorsqu'on veut lui cacher ses

défauts ou ses qualités. Mad. Scaron parla, et, à son ordinaire, parla bien. Elle commença à s'appercevoir, malgré les réclamations de l'abbé Gobelin, que la dévotion n'est pas incompatible avec le sens commun.

Pour charmer les loisirs d'une solitude à laquelle il la condamna, elle s'appliqua à la lecture. La réflexion lui fit retirer de son cours de dévotion, un peu contraint, des fruits à jamais salutaires; car le confesseur, nonobstant ces petitesses, était réellement un saint prêtre, un homme de Dieu. Il entretint dans madame Scaron le goût et l'aptitude à la méditation, qui lui servirent si bien dans le long cours de ses ennuis et de ses grandeurs.

Cependant, malgré ses dédains présomptueux de la Vallière et de ses fautes, madame de Montespan s'apperçut qu'il est plus facile de condamner les écarts des autres que d'éviter soi-même d'en commettre. Ses faiblesses eurent des suites qu'il était important de cacher. Et à qui

mieux qu'à la discrète veuve pouvait-on en confier le secret? Mais on trouva dans sa vertu un obstacle auquel on était loin de s'attendre, obstacle tel cependant, que ni les prières de l'amitié, ni la voix de l'autorité ne le purent vaincre, et qu'il fallut pour en venir à bout, la parole même du Roi. L'abbé Gobelin ayant décidé que l'éducation de ses enfans était plutôt un acte de charité qu'une participation au scandale, Mad. Scaron se rendit. Elle reçut le nouveau-né avec les précautions les plus mystérieuses, et retirée dans une maison écartée du faubourg Saint-Germain, elle l'éleva avec un autre enfant qu'elle lui avait donné pour compagnon.

Ici commença cette vie active et laborieuse à laquelle, dans l'âge où l'espoir de plaire est encore permis et où se fait si vivement sentir le besoin d'aimer, se condamna la femme du monde la mieux faite pour en inspirer, comme pour en goûter les plaisirs. Ce fut dans la solitude et entourée d'enfans, que madame Scaron

put étudier le caractère de ces êtres intéressans qui, dans leur faiblesse touchante, laissent deviner l'espoir et la force de la postérité. Un cœur tel que celui de madame Scaron ne pouvant vivre sans attachement, elle lui donna le change en concentrant sur ses élèves ses plus tendres affections. Aussi combien elle les aima! Elle est peut-être la seule gouvernante qui ait éprouvé toutes les tendresses d'une mère sans en avoir les faiblesses et les inégalités. On citera toujours avec un reconnaissant éloge l'éducation qu'elle donna au duc du Maine; éducation si admirable que, malgré les irrégularités d'un caractère équivoque et les calamités des circonstances, ce prince fut le seul qui, après la mort de Louis XIV et pendant les désordres de la Régence, reproduisit dignement son auguste père, dont il avait en partie conservé les principes et l'esprit.

Quatre couches consécutives de madame de Montespan prolongèrent et fortifièrent l'esclavage de Mad. Sca-

ron. Il paraît que son projet n'avait d'abord été que de s'assurer de la part du Roi une de ces grâces honorables qui l'eussent pour jamais mise à l'abri des besoins. La fécondité de la marquise dérangea ce projet. Mad. Scaron un peu combattue par le goût, par le besoin même du plaisir, que les souvenirs du monde réveillaient en elle, mais retenue par la prudence et par son amour pour ses nourrissons; madame Scaron se consacra à eux sans réserve. Elle leur immola ses plus doux penchans, jusqu'à sa santé, qu'elle altérait visiblement pour eux, jusqu'à son inclination pour la retraite, pour la méditation et la lecture, toutes choses incompatibles avec les soins que réclame le bas âge.

Les mémoires du tems ont conservé une anecdote qui consacre à-la-fois son dévouement sans bornes et la tendresse généreuse du Roi. Ce prince la surprit un jour soutenant d'une main le duc du Maine, qui avait la fièvre, berçant de l'autre Mlle. de Nantes, et tenant sur ses genoux le

comte de Vexin, qui sommeillait. A ce spectacle, les yeux du père se mouillèrent des larmes de l'amour et de la reconnaissance. Après avoir déposé sur chacun de ses enfans un baiser : Madame, dit-il à la gouvernante, cent mille francs ne peuvent payer vos soins affectueux ; qu'ils soient du moins le témoignage du plaisir que vous me faites goûter.

A juger de la position de Mad. Scaron par un trait semblable, qui ne l'eut crue heureuse et digne d'envie ? Il n'en était rien cependant. Avant même d'avoir été présentée au Roi, elle avait été précédée par sa réputation de précieuse et de bel esprit ; et cette réputation, qu'elle méritait si peu, lui était fidèlement conservée par l'intrigue et la jalousie, que sa faveur naissante tenait déjà éveillées. Une femme, à qui la nullité de son personnel ne donnait ni rang ni influence, et à qui il semblait permis d'être inconséquente impunément, madame d'Hudicourt fut celle qui contribua le plus à armer

contre madame Scaron les préventions de Louis. Cette dame, qui d'abord avait difficilement pardonné à madame de Montespan, qu'elle eût voulu supplanter, d'avoir plus de beauté qu'elle, ne pardonna pas à l'aimable veuve de montrer plus d'esprit. Avant que cette dernière fut chargée des enfans de la marquise, on causait avec elle, on recherchait son entretien, on en était même aux confidences ; depuis l'apparution de la gouvernante, toutes les faveurs, toutes les distinctions étaient pour celle-ci. Madame de Montespan, trop heureuse de trouver une amie dans une personne dont chaque instant lui décélait la supériorité, se délassait avec elle de la conversation un peu monotone, tendue et aride du Roi. Dans ces épanchemens, qu'on fesait renaître plus d'une fois en un jour, on se livrait sans contrainte, tantôt à des dissertations pleines de sens, et alors madame Scaron tempérait par la plus aimable sagesse les folles saillies de la marquise ; tantôt à tout le

jeu d'une imagination mobile et riante, ce qui égayait admirablement la morale de la prudente veuve. Etrangère à ces luttes ingénieuses, madame d'Hudicourt, qui eut dû demeurer spectatrice en les admirant, ne les accueillait que par des signes d'humeur et d'ennui. Un jour qu'elle jouait au volant dans l'antichambre de la marquise, le Roi entra et lui demanda ce que fesaient ces dames. Elles sont ensemble, répondit madame d'Hudicourt, et parlent de choses si savantes et si sublimes que, n'y comprenant rien, je les ai quittées. L'antipathie du prince augmenta depuis ce tems d'une manière sensible; et plus d'une fois il demanda avec un ton de reproche à madame de Montespan, ce qui pouvait tant l'intéresser dans l'entretien d'une précieuse.

Ce serait peut-être ici le cas de justifier Louis XIV du travers que de légers historiens lui ont reproché d'avoir trop souvent montré contre les gens d'esprit. Comment a-t-on pu sé-

rieusement le lui imputer? s'accorde-t-il avec le grand sens, le goût exquis et l'étonnante pénétration qui formait le caractère habituel de ce monarque? s'accorderait-il sur-tout avec l'élévation de ses idées, la grandeur de ses conceptions et sa magnificence envers tous les talens? Non, Louis XIV ne haïssait ni ceux qui possédaient un véritable esprit, ni l'esprit en lui-même; mais, précisément parce qu'il était doué du jugement le plus sain, l'étalage du bel-esprit lui déplaisait. Et en cela, qui oserait le trouver blâmable? Il n'aimait pas non plus que les gens de lettres, dont les honorables fonctions sont de revêtir la morale des charmes d'une littérature choisie, portassent dans la politique les excursions de leur intelligence poétique; c'est ce qui, au grand scandale des sages de notre tems, occasionna la disgrace de Racine. Parce qu'il est grand poëte, dit Louis, il se croit en état d'être ministre! Que de justesse dans ce mot, et combien le dernier et malheureux successeur de ce grand

Roi eut épargné de maux à lui et à son peuple, si, au commencement de son administration, il l'eut toujours eu présent à la mémoire! Il avait refusé pour ministre le cardinal de Bernis. Non, avait-il dit avec beaucoup de raison, c'est un poëte, c'est un bel-esprit. Et il accepta depuis l'économiste Turgot et Necker, auteur et philosophe.

Avec la même sagacité qui lui permettait de juger des inconvéniens de l'esprit, Louis XIV s'était accoutumé à apprécier l'influence de sa conduite sur l'opinion de ses sujets. Pénétré d'un respect profond pour la magistrature souveraine dont il était revêtu, il ne voulait pas qu'il en émanât rien qui put en compromettre la dignité. Voilà le motif pour lequel il se décida à couvrir des rayons du trône les fautes que la fragilité humaine lui avait fait commettre. Dans la résolution qu'il prit de légitimer les enfans qu'il avait eus de ses maîtresses, il jugea convenable que la gouvernante de ceux de Mad. de Montespan parut

à la Cour. Ce fut en 1674, c'est-à-dire âgée de près de quarante ans, qu'il y appella Mad. Scaron. Ce ne fut point sans regrets, qu'elle abandonna une retraite, dans laquelle elle trouvait le calme de l'ame joint aux commodités de la vie. L'amour de son devoir et de ses élèves la décida. Il lui fit même supporter l'espèce d'équivoque humiliant dans lequel la plaçait un état sans titre et sans consistance. Elle s'en plaignit à son confesseur, l'abbé Gobelin, qui la fortifia par ces paroles remarquables: Je ne sais; mais j'ai là quelque chose qui m'assure que vous êtes appellée à beaucoup mieux. L'événement qui a justifié et même surpassé cette sorte de prophétie, en fait seul le mérite; qu'y a-t-il de merveilleux en effet qu'une femme telle que Mad. Scaron, soit devenue un peu mieux qu'une gouvernante?

Quoi qu'il en soit, autant que la vérité des faits constatés s'accorde avec la connaissance de son caractère, ce fut de ce moment qu'elle jetta les

premières bases du grand édifice, non de sa fortune qui ne s'est élevée que comme résultat secondaire, mais de la conversion d'un roi à qui, de toutes les vertus, il ne manquait que la fidélité au lien conjugal.

Telle est l'estime où nous tenons les grandeurs et la fortune, que nous sommes convenus de regarder comme des génies supérieurs, ceux qui, par une marche habilement combinée, ou même sans calcul, sont parvenus à les posséder. C'est ainsi que de presque tous les historiens et même des panégyristes, Mad. de Maintenon a reçu ses titres à l'admiration et à la postérité. L'un l'a représentée comme une héroïne de roman, fesant naître des aventures, ou profitant de celles que le hazard lui offrait, sans marche certaine cependant et sur-tout sans projet, devant un peu à son esprit, beaucoup plus à ses complaisances, tout au concours des événemens, auxquels elle n'aurait eu d'autre part que d'en recueillir le fruit. Un autre la peint comme une tête capable

d'ourdir les trames les plus savantes, quand il s'agissait de parvenir au double but de son ambition et de sa cupidité; n'hésitant en conséquence jamais sur le choix des moyens et se décidant toujours pour les plus hardis, quoiqu'ils ne soient pas incontestablement les meilleurs. Ainsi, la fausse sagacité des annalistes en a fait tantôt une Poppée et tantôt une Agrippine. Les catholiques sévères lui ont reproché ses transactions avec le vice; les moralistes rigides, son ingratitude envers Mad. de Montespan; les philosophes et les protestans, la révocation de l'édit de Nantes. Personne n'a daigné constater l'existence des faits, avant de discuter leur influence et de prononcer sur leur résultat.

J'ose présumer qu'il est encore un aspect sous lequel on n'a point offert cette femme célèbre, et c'est, je crois, le seul qui la puisse éclairer des purs rayons de la vérité. Je partage l'opinion assez rare, mais sainement fondée, qui la fait l'artisan de son élévation successive et de son établisse-

ment au rang suprême; mais j'y attribue un tout autre ressort que l'ambition. Mad. de Maintenon aimait la gloire: un esprit supérieur n'est point ambitieux. Le vulgaire commet souvent cette méprise de confondre deux objets qui, à ses yeux se rapprochent, mais qui, pour des yeux privilégiés, s'éloignent distinctement. Je le répète, elle fut éprise de la gloire et de la renommée: ce ne furent pourtant pas encore là les mobiles de sa conduite. Si elle l'eut commencée à vingt ans, je l'aurais soupçonnée de ces motifs personnels et mondains; mais elle en avait plus que le double, quand elle médita son plan, et presque deux lustres avec, lorsqu'il fut réalisé. C'est plus haut qu'il faut chercher le principe qu'elle invoqua et qui la fit réussir. En un mot, et le siècle philosophique peut s'en railler, il est avéré que tout le travail de madame de Maintenon ne fut, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, qu'une conspiration de la raison contre la perversité et qu'une intrigue chrétienne.

Nul doute qu'elle fut dotée d'un esprit observateur; point de supériorité sans cela. A peine est-elle arrivée à la Cour, qu'elle n'a qu'à promener ses regards pour l'exercer utilement. Que voit-elle? par tout des intrigues commencées, des complôts échoués, des desseins contrariés. Une comtesse de Soissons, dont le moindre vice était de n'avoir plus même l'apparence des vertus de son sexe; une reine, qu'une résignation qui ressemblait à de l'indifférence empêchait de plaindre dans son abandon; Monsieur, rougissant des qualités de son sexe qu'il s'efforçait de troquer contre celle du sexe qu'il dédaignait; une marquise de Coëtquen qui mettait Turenne à ses pieds et, nouvelle Dalila, surprenait le secret de cet autre Samson; un cardinal légat qui, oubliant son état et la pourpre, prenait le mari pour confident de sa ridicule passion pour la femme; des ministres, et jusqu'au dur Louvois, soupirant au lieu de gouverner; Mademoiselle, la première princesse du sang, per-

dant le souvenir de son rang et de son âge, et, malgré les puissances, se jettant à 45 ans avec vingt-deux millions et ses souverainetés, dans les bras d'un gentilhomme libertin ; le roi enfin, le roi lui-même, auteur de tous ces désordres, que son exemple justifiait, fuyant avec dégoût le lit nuptial et promenant de séductions en caprices son inconstance et ses adultères.

Ce tableau eut allarmé un cœur moins généreux et des regards moins pudiques que ceux de Mad. Scaron. D'abord elle en fut épouvantée. C'était pour elle une énigme inexplicable que des mœurs si licencieuses avec un si beau vernis de décence. Elle trouvait, dans l'ingénuité de sa conscience, que c'était aux outrages faits à la vertu, joindre l'hypocrisie ; avec plus d'expérience, elle comprit que cet hommage que le vice lui rend, retarde les progrès de la dissolution. En effet, lorsque sous la régence, on cessa de se contraindre, la corruption devint épidémique ; elle descendit du

trône pour infecter le chaume ; dès-lors tout fut perdu, et l'on peut dire que le berceau de Louis xv, plongé dans cette fange, devint le cercueil de la monarchie.

Peu-à-peu Mad. Scaron fixa d'un œil plus assuré le spectacle qui l'environnait. Elle osa même en étudier le jeu, pour arriver, par la connaissance de ses mouvemens, à leur principal ressort. Par l'application de cette maxime générale qui fait de l'exemple des rois le modèle de toutes les conduites, il ne lui fut pas mal-aisé de concevoir que les passions et le vice se tenaient heureux d'avoir celle de Louis pour excuse. De quel front en effet eut-il imposé la retenue, ce monarque qu'arrêtaient si peu les plus puissans obstacles ? Il pouvait tout au plus inviter à la décence ; et il faut convenir que nul, mieux que lui, ne couvrait de ce voile sacré des actions évidemment condamnables. Mais le respect des convenances qui suffit au monde et qui semble justifier ses jugemens, ou du moins les motiver ;

ne suffisait pas aux méditations sages et profondes d'une femme qui déjà se regardait comme l'instrument du ciel.

Et à ce titre, quelles obligations lui étaient-elles imposées, et comment sut-elle les remplir? Assez généreuse pour imaginer le plus glorieux projet, assez courageuse peut-être pour en suivre l'exécution, elle était trop prudente pour le tenter seule. Mais en se donnant des associés à cette grande entreprise, elle prétendit bien davantage s'éclairer de leurs lumières, que s'étayer de leur secours. Ce ne fut donc point à des personnages en crédit qu'elle s'adressa. L'abbé Gobelin, son directeur fidèle et rigide, rassembla chez lui Bossuet, Bourdaloue, Fénélon. Sa pénitente se trouva à plusieurs de ces conférences, dont une seule donnera l'idée.

Celle-ci se passa chez l'abbé, dans une petite salle de la maison qu'il venait d'acquérir sur la Place-Royale. L'exact Bourdaloue s'y était rendu le

premier ; il avait été suivi par le futur Archevêque de Cambray et bientôt après par M. de Meaux. La violente opposition qui depuis éclata entre ces prélats illustres, ne s'était point encore manifestée; cependant il existait déjà, dans la différence de leur caractère un germe de mésintelligence, que cette réunion peut-être commença à féconder.

Mad. Scaron se présenta avec toutes les grâces d'une femme de cour, avec toute la décence d'une chrétienne. Naturellement timide, la circonstance singulière où venait de la pousser les événemens, l'important objet qui occupait ses pensées, et cette imposante réunion de noms voués à la renommée, augmentaient sa timidité. Elle se remit pourtant et exposa, avec précision et clarté, l'objet de la conférence. Après avoir tracé de la Cour un tableau vif et frappant, elle entra dans les développemens les plus détaillés sur le personnel du roi, et représenta sous les couleurs les plus saillantes sa cou-

pable et dangereuse liaison avec madame de Montespan. Ce n'est plus, ajouta-t-elle, le scandale qu'il faut empêcher ; il s'est, en quelque sorte, effacé par sa prolongation ; c'est son influence qu'il faut dissiper. C'est à-la-fois le monarque qu'il s'agit de rendre à lui-même et au gouvernement, et l'état qu'il est instant d'arracher aux mains qui l'oppriment. Vous ne m'entendez que trop, messieurs ; et, malgré la défaveur qu'un tel sentiment exprimé par moi, peut jetter sur mon opinion, puis-je, en nommant Mad. de Montespan, ne pas réveiller les idées de despotisme et d'ambition ? La France, en cette occasion, parle plus haut que moi ; et ses cris se feront entendre plus douloureusement encore, si à son nom, je joins celui de M. de Louvois. Voilà, ce me semble, les véritables ennemis du roi et de ses peuples. L'un engourdit par des charmes, une ame qui n'aspire que le bien ; l'autre est parvenu à imprimer à une royauté toute paternelle l'aspect hideux de

la tyrannie. Il en coûte cruellement à ceux que touche la gloire du roi, d'avoir à se plaindre de celui qu'il y aurait tant de plaisir à louer. Ne serait-il aucun moyen de rendre ce plaisir à la France, en lui restituant celui de tous les hommes le plus apte à être son souverain et celui de tous les souverains le plus fait, quoiqu'en publient ses ennemis, pour ne pas oublier qu'il est homme ? C'est sur quoi j'ai cru pouvoir vous consulter, quoique dans une affaire d'une importance si majeure, je sois peut-être bien téméraire d'oser hazarder la première idée, et qu'il y ait loin de l'attachement qui inspire le désir et des intentions qui deviennent le but, à la possibilité de l'atteindre. Ai-je, messieurs, conçu des espérances illusoires; et parce que le chemin semble hérissé de difficultés, faut-il renoncer à le franchir, s'il doit nous conduire au bonheur ?

M. Bossuet prit la parole et, avec cette gravité qui relevait en lui l'ascendant des vertus, la sublimité des

talens et la dignité du ministère : Le mal éclate, dit-il, ses ravages le décèlent, et nous occuper de ses effets, c'est nous condamner à des douleurs vaines. Cherchons les remèdes. Les plus efficaces sont dans la conscience du roi. C'est elle qu'il faut attaquer. Ce prince a plus d'ame encore que de sensualité, et il est homme de bien. S'il se doutait du mal que produit son exemple, il se détesterait. Qu'on le lui montre, qu'on l'en fasse rougir, tout est réparé. Quel sera cependant l'organe qui osera s'ouvrir pour ces tristes vérités ? quel nouveau Nathan dira à cet autre David : *Tu es ille vir* ?

Ce sera moi, s'écria le père Bourdaloue, avec cette confiance qui vient plus de la vertu que du talent ; ce sera le plus vil des serviteurs de Dieu qui portera l'effroi dans la conscience du pêcheur le plus superbe. Mais j'aurai assez d'éloquence si le Très-Haut m'inspire, et assez de force, si son bras touche le roi. Je veux, du haut de la tribune sacrée, jetter un

filet sur cette ame qui se noie et la ramener sur des bords salutaires et fleuris.

Partageons-nous, mon père, dit alors M. de Meaux, avec enthousiasme : enveloppez d'une muraille flamboyante cette chair qui se révolte; je me charge, moi, de la réduire, en imposant à ses excès un joug particulier. Tonnez publiquement; je gourmanderai dans l'intérieur, et le retour du monarque sera l'œuvre de nos communs efforts.

C'est à vous, madame, ajouta l'abbé Gobelin, en s'adressant à Mad. Scaron; c'est à vous qu'il appartient de les seconder. Pendant qu'ils se chargeront de ramener le pêcheur, usez de votre ascendant pour intimider la pêcheresse. Placez-là entre les eaux de la régénération et les feux du châtiment; si elle ne choisit pas la salutaire piscine, qu'elle tombe dans les gouffres éternels.

L'abbé de Fénélon n'avait encore rien dit. La sévérité de ses trois collègues gênait son ame compatissante,

et les principes austères du prélat exprimés en termes peu ménagés le fesaient rougir. Il se servit à-peu-près de ceux-ci, pour manifester sa pensée: S'il m'est permis de différer d'opinion avec des personnages si recommandables, je dirai, qu'en approuvant en entier leur doctrine, je désirerais un peu moins de rigueur dans l'usage qu'on se propose d'en faire. Les rois, plus que les autres hommes, redoutent la vérité; et il me semble que c'est agir contre ses intérêts, que de la leur présenter sans ménagement. Ne vaudrait-il pas mieux l'insinuer avec adresse, que de la brusquer avec violence; et sous le voile d'une allégorie, telle que celle de Nathan à David, amener le cœur du roi à une conviction d'autant plus sûre, qu'elle serait plus douce et moins prévue? Voyez, messieurs, si ces moyens sont préférables à ceux que vous avez proposés: ils sortent de mon cœur, qui peut me trahir; mais je les soumets à vos esprits qui ne peuvent s'égarer.

Nous ne suivrons pas cette contro-

verse dans ses détails : ce que nous venons d'en rapporter, suffit pour donner, avec l'idée du tour qu'elle avait pris, celle de son résultat. Chacun appuyant sa pensée sur une conscience irréprochable, mais la fortifiant par son caractère, la développa avec plus ou moins d'opiniâtreté, ou, s'il faut mieux s'énoncer, quand il s'agit de tels hommes, avec plus ou moins de constance et de fermeté. Celui qui mérita, par la suite, le glorieux surnom d'*Aigle de Meaux*, y mit avec la transcendance de son génie, la hauteur de son naturel qui ne lui permettait de descendre à aucun accommodement. Bourdaloue déployant une dialectique nerveuse et serrée, trouva, dans ce colloque, le texte des harangues véhémentes avec lesquelles bientôt après il attaqua Louis XIV. Gobelin, mieux soutenu par la droiture de son ame, qu'inspiré par son esprit, renchérissait à-la-fois sur l'âpreté du prélat et sur la rigueur du religieux. Mais, au milieu de ces voix menacantes, se fesaient

entendre les doux accens du *Cygne de Cambray*. Il est à présumer que déjà lui était révélée par une Muse céleste, la vue intérieure de ce poëme admirable où les rois trouvent tant d'exemples et les peuples tant de leçons; Fénélon en effet consigna depuis dans *Télémaque* une partie des sages conseils qu'il eut voulu dès-lors adresser à son maître; conseils dont la modération répugnait à l'altière franchise de M. de Meaux, et n'empêcha pas que le monarque prévenu, ne crut démêler, sous leur enveloppe, une satyre sanglante de son gouvernement.

Si cette identité sur les principes causait à madame Scaron quelque contentement, il était singulièrement altéré par la différence des opinions, et par conséquent des moyens. Elle gémissait d'un côté, de ce qu'au lieu de se seconder mutuellement et de se fortifier par leur accord, ces personnages illustres nuisissent à leurs propres idées et au succès qu'ils avaient droit d'en attendre; de l'autre, de ce

qu'au milieu de ce conflit, la conversion du Roi était reculée, le scandale de ses erreurs prolongé et le salut de l'Etat ajourné.

Les obstacles, loin de rallentir son zèle, l'enflamment davantage. Sans prendre, pour cette fois, d'autre conseil que de son cœur, elle se transporte chez Bossuet à qui, par un mensonge sublime, ou plutôt par une supposition que ses vœux ne lui permettent pas de regarder comme gratuite, elle persuade que Fénélon, entièrement d'accord avec lui, n'attend qu'un signal pour réunir ses efforts aux siens. Plus convaincu de l'efficacité de ses moyens, qu'énorgueilli de les voir adopter, le prélat bénit Dieu, et dispose son travail. Il fut convenu que, par l'intermédiaire d'un prêtre qu'on susciterait pour confesseur à Mad. de Montespan, on commencerait à jetter dans son ame un trouble qui ne manquerait pas de pénétrer jusqu'au monarque, auquel alors Bossuet s'adresserait directement et parlerait en véritable Chrysostôme.

Bourdaloue également consulté en secret, s'arma de cette plume foudroyante qui si souvent avait alarmé le pécheur. Ce fut à cette époque et pour cette circonstance qu'il écrivit sa véhémente homélie sur les désordres des grands. On devait lui prescrire l'instant et le lieu où il la prononcerait.

Il n'est pas besoin d'ajouter que l'abbé de Fénélon fut admis à cette œuvre de charité publique. Afin d'arriver au même résultat par une voie plus compatible avec son caractère et ses talens, il traça quelques-uns des morceaux de morale politique que nous admirons dans son poëme divin, et qu'il destina dès-lors à Louis, auquel madame Scaron se chargea de les faire agréer dans un tems opportun.

Ces batteries dressées, il n'y avait d'entamé que la moitié de la besogne. Suffisait-il en effet que le Roi, éclairé sur les défauts d'une maîtresse impérieuse, abjurât par honte ou par dégoût les erreurs qu'il avait commises par amour, par habitude, ou par fai-

blesse? Il fallait encore qu'il les réparât ; il était nécessaire que, d'une couche souillée par des adultères persévérans, il passât dans le chaste lit de son épouse. C'était donc aussi cette princesse qu'il était question d'employer, et pour le faire avec utilité, c'était sa timidité qu'il fallait encourager, sa fierté qu'il fallait piquer, sa tendresse qu'il fallait réveiller.

Une négociation aussi délicate exigeait une adresse peu commune. Pour la tenter avec quelqu'espérance de succès, il était besoin de joindre à une connaissance profonde du cœur humain en général, l'étude particulière de celui de la Reine. Qui mieux encore pouvait l'apprécier que madame Scarron, observateur sensible et discret de ses souffrances et de sa piété? Dès son entrée à la Cour, cette princesse l'avait remarquée ; et, par ces petits égards que rend si précieux la dignité de ceux qui veulent bien y descendre, elle n'avait laissé passer aucune occasion sans lui témoigner son estime ; ce fut donc sans difficulté et

même avec un plaisir mêlé d'empressement, que madame Scaron obtint d'elle une audience particulière.

Marie-Thérèse la reçut dans son lit, au chevet duquel était assise la seule Molina, Espagnole qu'elle aimait beaucoup, et qui avait sa confiance intime. On comprend qu'il ne fut pas question de l'éconduire; depuis nombre d'années, cette femme accoutumée à la familiarité, connaissait jusques dans leurs détails secrets, les chagrins de sa maîtresse; elle les adoucissait par des complaisances infinies, et suppléait, autant qu'il était en elle, aux privations de l'hymen, par tout le dévouement de l'amitié.

Après avoir, en peu de mots, exposé à la princesse le plan qu'elle avait projeté, et lui avoir montré la part que devaient y prendre trois vertueux personnages, madame Scaron ajouta: Que seraient cependant tous ces efforts, s'ils n'étaient secondés par Votre Majesté? Oui, madame, si nous avons commencé un si bel ouvrage, c'est à vous qu'il appartient

de l'achever. — Par quels moyens, demanda la Reine, en rougissant? — Ah! madame, est-il besoin que je les indique à Votre Majesté. Elle est épouse, elle est mère, et si j'ose ajouter sans alarmer sa modestie, elle est amante encore. Que de titres pour entreprendre! Que de moyens pour réussir! Tout parle en votre faveur: la force et la dignité de vos droits, la tendresse de votre cœur, la douceur de votre caractère, vos vertus si aimables et si admirées, la probité du Roi, et jusqu'aux vices de votre rivale. Quoiqu'il en ait pu coûter à une si grande princesse, si vous aviez offert à votre auguste époux l'occasion de vous comparer à elle, il n'est pas à penser que son choix eut long-tems été douteux. — Marie-Thérèse pleurait. Elle tendit à madame Scaron une main amicale: Bonne, excellente et digne femme! que n'ai-je plutôt suivi la première impulsion de mon cœur! C'était aussi le sentiment de Molina. Mais suffit-il pour réussir, d'avoir des intentions

légitimes et même tous les droits! Que m'auraient servi les miens, si un autre règne sur le cœur? Je ne dois pas m'en faire accroire; la femme qui m'ôta celui du Roi a des charmes; elle a su plaire, moi je ne sais qu'aimer. — Et c'est par-là même, qu'en détruisant cet empire, Votre Majesté doit relever le sien. Oui, oui, vous savez aimer, ce que n'a jamais su, ce que n'éprouvera jamais madame de Montespan. Je rougirais d'énoncer devant une Reine si pudique les motifs qui l'attachent au Roi; mais il faut pourtant, dans une occasion décisive, s'exprimer avec franchise: Si, dans le commerce qui l'unit à lui, les sens étaient supprimés, je doute que son attachement y survécut. Oui, le rang du monarque chatouille son orgueil; les plaisirs caressent sa sensualité: voilà les principaux nœuds de ces chaînes qu'on dit si belles, et qu'un peu de réflexion fait trouver odieuses. Quant aux charmes, dont je suis éloignée de contester le mérite, les longues années d'une pos-

session sans obstacle ont dû en émousser les délices. S'il arrivait que, par un scrupule qu'il ne sera peut-être pas impossible de lui suggérer, la marquise s'avisât de les refuser à son amant; je doute qu'une passion à-peu-près épuisée, tint à cette contrariété imprévue. N'est-ce pas de la sorte que Mad. de Montespan elle-même éconduisit la Vallière? Votre Majesté ne trouve-t-elle pas qu'il serait assez juste de lui rendre les maux qu'elle a causés?

Cet entretien, que nous abrégeons, fut suivi de plusieurs autres, où la même matière agitée à fond, fut le sujet d'une délibération importante, à la suite de laquelle il fut arrêté entre les dames, que dès ce moment, la Reine, sortant peu-à-peu de la retraite où elle s'était ensevelie, mettrait en usage toutes ses facultés pour rappeler son royal époux. Cette princesse, que la piété et les bonnes mœurs dédommageaient de l'abandon auquel elle était condamnée, avait tellement perdu de vue les maximes et les usages

du monde, qu'elle se vit obligée d'avoir recours à madame Scaron pour les lui retracer et pour l'aider à tendre quelques-uns de ces doux pièges où devait se prendre le cœur du Roi.

Un hazard heureux, ou pour mieux dire, la providence concourut d'une manière presque directe à la conjuration vertueuse qui se méditait. Tandis que madame Scaron en arrangeait toutes les parties, de façon à imprimer à l'ensemble un mouvement régulier et simultané, elle reçut de madame de la Vallière une lettre qu'elle dut regarder comme un nouveau ressort, non moins puissant que ceux déjà préparés. Nous croyons devoir la placer sous les yeux des lecteurs :

« Vous jouissez, madame, d'une » considération qui en impose même » à l'envie, car vous la devez toute entière à votre mérite. Il a été trop » long-tems caché pour l'exemple de » la Cour; mais enfin, depuis quelque tems, nous le voyons paraître; » et en attendant qu'il soit dans tout » son jour, son éclat actuel suffit pour

» nous montrer nos défauts à tous.
» C'est en réfléchissant sur les miens
» et sur les erreurs qui en ont été la
» suite, que l'idée m'est venue de
» vous consulter sur le moyen de les
» réparer. Je pense qu'il en est tems
» encore; et quoique le repentir, aux
» yeux de beaucoup de monde, pas-
» sera pour le fruit des regrets plu-
» tôt que des remords, je suppose
» qu'il suffit que Dieu le juge selon
» ce qu'il est, pour ne le pas dédai-
» gner entièrement. Ceci vous dit
» assez, madame, que mon dessein
» est de quitter un séjour que je n'ai
» que trop rempli de scandale. Le ciel
» m'est témoin qu'il y a plus de deux
» ans que je l'aurais abandonné, si je
» n'avais voulu m'imposer un sup-
» plice mille fois plus cruel: je veux
» dire l'aspect de celui qui m'aima et
» que je chéris, toujours livré aux ca-
» resses de celle qui me l'a ravi. Cette
» situation m'a coûté bien des lar-
» mes; et j'ai souvent songé qu'il se-
» rait à desirer, pour l'instruction des
» cœurs trop faciles, qu'ils fussent in-
» formés par mon exemple, des cha-

» grins qu'entraîne un amour illégi-
» time. Ah! madame, que je suis faible,
» et que vous allez me mépriser! au
» moment même que je l'abjure et
» que je m'en veux punir, concevez-
» vous qu'il se ranime et remplisse
» tout mon cœur? que dis-je, rem-
» plir? il l'occupe avec une telle ty-
» rannie, il y règne si impérieuse-
» ment et si uniquement, qu'il n'y
» souffre aucun sentiment étranger,
» et que celui même de la tendresse
» maternelle participe de sa coupable
» ardeur. Oui, j'adore dans mes en-
» fans, celui que j'ai rendu leur père,
» et je ne saurais leur prodiguer mes
» caresses que je n'aie à en rougir et
» à me les reprocher. Il faut mettre
» fin à-la-fois à ce tourment et à cet
» opprobre; il faut faire ce que j'au-
» rais dû bien plutôt, s'il me fut
» resté un peu de décence et de cou-
» rage: il faut fuir. Mais où fuir? où
» cacher ma honte, où puis-je oublier
» mes regrets et perdre mes remords?
» C'est sur quoi, madame, j'implore
» et j'attends vos conseils. Je n'ai que

» faire de vous observer qu'en les
» donnant, c'est à une malade que
» vous vous adressez, c'est à un
» cœur qui saigne et qui palpite.
» Ah! vous n'êtes ni de ces coquettes
» orgueilleuses qui se font de leurs
» vices des trophées pour écraser
» celles qui, au défaut des vertus, ont
» au moins conservé la délicatesse;
» ni de ces prudes revêches qui sem-
» blent se dédommager de l'amour
» qu'elles n'ont pas ressenti, par la
» haine qu'elles font éclater: vous
» tempérez la sagesse par les graces,
» et faites adorer la vertu en lui don-
» nant les traits de l'indulgence.
» Usez-en, madame, dans cette cir-
» constance, et comptez d'avance sur
» la parfaite docilité de celle qui se
» fait un honneur d'être pour la vie,
» votre, etc. »

Voici ce que madame Scaron répondit:

« En me louant outre mesure,
» comme vous avez eu la complai-
» sance de le faire, madame, vous
» m'auriez presqu'ôté le droit de vous

» ouvrir mon avis, si je n'avais ré-
» fléchi qu'il s'agissait ici de votre
» destinée, et que de petites consi-
» dérations d'amour-propre devaient
» être subordonnées à un objet si
» important. Permettez, cependant,
» qu'au lieu de donner à votre réso-
» lution toutes les louanges qu'elle
» mérite, je me borne à l'approuver.
» Elle n'a pû être conçue que par une
» ame héroïque et par un cœur ten-
» dre. J'y reconnais facilement celle
» qui dans le plus grand Roi de la
» terre, n'aima jamais qu'un homme
» et qui sut préférer aux pompes et
» à l'opulence un seul soupir du sen-
» timent. Déjà tant de générosité en
» excusant ce que son principe pou-
» vait avoir de condamnable, vous
» avait mérité l'estime des hommes;
» vous voulez, par un sacrifice plus
» solemnel, vous relever dans celle
» de Dieu. Comment vous exprimer
» la joie que j'en ressens? Ce n'est
» plus seulement votre salut que vous
» allez opérer; la leçon de l'exemple
» est victorieuse, et il est impossible

» que celui que vous aurez le courage
» de montrer, ne produise un favo-
» rable changement. Ce ne sera plus
» une amante en pleurs qui s'offrira
» aux regards de son infidèle, dont
» elle voudrait ranimer la tendresse;
» ce sera une sainte pénitente qui,
» pour suite et pour prix de tant de
» constance et d'amour, lui étalera
» des haires, des cilices, tous les at-
» tributs des vengeances chrétiennes
» et des pieuses douleurs. Le Roi ne
» restera ni insensible, ni muet à ce
» spectacle; et je ne doute pas que,
» dans sa vertueuse indignation con-
» tre lui-même, brisant la chaîne
» dont peut-être il rougit, mais qu'il
» traîne par faiblesse ou par habitude,
» il ne rende à la religion un cœur
» qu'il a refusé à votre amour. Tel
» est, madame, le nouveau triomphe
» que vous vous préparez par votre
» nouvelle victoire. Le pressentir et
» le desirer, c'est assez vous marquer
» combien, si j'ose m'exprimer avec
» cette liberté, j'y donne mon assen-
» timent. Il ne vous sera pas plus mal-

» aisé de deviner pour quelle soli-
» tude je me déciderais, si j'avais à
» prononcer définitivement sur un
» tel choix. Celle qui, en livrant le
» corps à des occupations multi-
» pliées et même à des épreuves pé-
» nibles, envahit, pour ainsi dire,
» toutes les facultés de l'ame, me pa-
» raît le mieux convenir aux longues
» douleurs, aux soupirs sans espoir,
» et, puisqu'il faut l'articuler fran-
» chement, aux passions trahies. Il
» semble que ce qu'on donne à l'agi-
» tation extérieure soit ôté aux mou-
» vemens du cœur, au trouble de la
» pensée. La vie contemplative, où
» dans le calme présent, se retracent si
» vivement les orages du passé, aigrit
» les malheurs par le souvenir, et les
» perpétue par la méditation. Vous
» rejetterez cette paix trompeuse ;
» et si de vous livrer à quelques aus-
» térités qui, je le comprends, doi-
» vent révolter des sens accoutumés
» à la molesse, vous semblait d'abord
» au-dessus de vos forces, vous n'au-
» rez qu'à, pour les ranimer, vous

» rappeler de l'immensité de votre
» sacrifice ; le reste n'est qu'une om-
» bre, et ne vaut pas la peine d'être
» compté.

» Vous aviez sollicité mon indul-
» gence ; mais lisant mieux dans vo-
» tre pensée que vous-même, j'ai cru
» devoir vous parler avec franchise
» et sincérité. Les ménagemens sont
» pour les petites ames, et la vôtre,
» madame, est de l'infiniment petit
» nombre de celles que les revers ont
» fortifiée, et qui semblent défier les
» épreuves. J'ai l'honneur d'être, etc.»

Ainsi tout se réunissait contre la passion du monarque, en faveur du projet de madame Scaron. Elle crut aussi devoir y associer, par quelques demi-confidences, Mad. de Navailles et M. de Montausier.

La première, dame d'honneur de la Reine et gouvernante de ses filles, mettait au rang des vertus la réputation qu'on obtient de leur pratique. Elle remplissait sa charge avec une exactitude bruyante, une sévérité pleine de hauteur, et sur-tout une

importance qui eut peut être paru ridicule, si le motif ne l'eut rendue respectable. Souvent elle avait gémi des écarts que se permettait le Roi ; plus d'une fois même, au risque de perdre sa faveur, elle n'avait pas craint de lui faire entendre un langage sévère. Elle fut enchantée des mesures qui se préparaient, et s'offrit à les seconder de tout son pouvoir.

Il en fut de même du duc de Montausier, mais par un motif différent et tout-à-fait désintéressé. Seul de tous les courtisans qui osât dire la vérité, jamais l'adulation n'avait souillé ses lèvres. Il est vrai qu'il étendait un peu loin les privilèges de la franchise, et qu'il lui donnait souvent les formes brusques de la misantropie. Sa probité, dont personne ne doutait, le fesait craindre et peut-être un peu haïr ; mais il était d'ailleurs environné d'une considération universelle. Ce que lui confia Mad. Scaron lui eut convenu davantage, si l'on n'y eut mis aucun mystère. Il aurait voulu qu'on dit au Roi, et se serait, au besoin, chargé de

lui dire: « Sire, vous abandonnez » votre épouse, cela n'est pas bien; » vous avez une maîtresse, c'est un » mal; elle est mariée, vous com- » mettez tous deux un crime. Le » scandale est à son comble; des- » cendez du trône, ou n'y faites pas » asseoir l'adultère. »

Mad. Scaron, moins altière et plus adroite, espérait beaucoup de la prudence de ses procédés et de l'intégrité du Roi; elle attendait sur-tout davantage du tems et de la providence qui protège les Rois gens de bien.

Ce fut le père Bourdaloue qui, de la chaire sacrée, donna, comme il l'avait promis, le signal de l'attaque et sonna, en quelque manière, le tocsin. Afin d'en rendre le bruit plus solemnel et l'effet plus certain, il choisit l'ouverture du Jubilé; et placé en face du monarque, il osa, sous la même allégorie dont Nathan avait apostrophé David, lui adresser les reproches que le prophète fit entendre à l'illustre coupable. Bourdaloue ne ménagea rien; fort de la toute-puis-

sance d'une religion, dont il se montrait le digne apôtre, il présenta de la situation où se trouvaient les choses, le tableau le plus vif et le plus ressemblant. Il s'écria : « Prince, » disait Nathan, pressé par le monarque, osez, par un de ces retours » que la conscience éprouve, osez » vous examiner sans indulgence et » regarder autour de vous ? Qu'est-ce qui frappe vos yeux ? Une » épouse arrachée à son époux, et » qu'on pousse à la prostitution ; un » époux qui gémit, qui redemande » sa femme, et qu'on envoye à la » mort ; un séducteur qui n'a de » droits que sa puissance et la faiblesse de ses victimes ; tous les caractères du rapt et de l'adultère : » *tu es ille vir!* »

Toute la Cour, à ces traits lancés d'une main vénérable et sûre, tomba dans un étonnement mêlé d'épouvante. On baissait timidement les yeux, on craignait d'envisager celui sur qui tonnait ces foudres ; lui seul peut-être ne paraissait pas déconcerté.

Dès-lors cependant sa conscience s'éveillait ; mais, sans repousser ses mouvemens, il savait les contenir, et porter, avec un cœur agité, un front calme et serein. Mad. Scaron, plus émue, sortit de l'église, pleine de trouble et couverte de rougeur ; les yeux de Bossuet qu'elle rencontra, la firent rougir davantage.

Les accens de la vérité sont si peu familiers aux courtisans, qu'au cercle qui se tint le soir chez la Reine, personne n'osait prononcer son sentiment sur cet incident étrange. Le seul Montausier, souffrant avec quelqu'amertume à tant de discrétion, amena l'entretien sur le motif qui la déterminait ; et ajoûta avec assez de rudesse, qu'elle était plus injurieuse que l'apostrophe du prédicateur. On annonça le Roi dans ce moment, et chacun se tut, comme on peut le croire ; hormis le duc qui, sous prétexte de présenter l'analyse du sermon, continua à en faire l'apologie. Louis l'écouta avec beaucoup de gravité et, joignit ses éloges aux siens,

sans toutefois entrer dans aucun détail. Les courtisans alors commencèrent à trouver l'ouvrage beau; Montausier ajouta que l'auteur était courageux. Mais oui, dit le Roi, on pourrait même dire téméraire. Non, sire, répliqua le duc, on ne saurait le dire en présence et sous le gouvernement de Votre Majesté. On n'est téméraire qu'en tombant dans l'insulte; sous un prince juste et grand, on devient un héros, quand on s'élève jusqu'à la vérité. Un seigneur, je crois que c'était Vardes, allait entamer une controverse sur ce texte, quand le Roi l'arrêta par ces mots: la distinction de M. de Montausier me plaît et je la trouve parfaitement sentie. A qui en effet doit-on la vérité, si ce n'est aux monarques qui ont si grand besoin de l'entendre? Et pour la leur dire en face, qui aurait assez de dévouement, si ce ne sont ceux à qui la religion en fait un devoir? C'est aux princes à prendre leur parti et à remplir le leur. A ces mots les louanges de Bourdaloue circulèrent

de nouveau dans toutes ces bouches que tout à l'heure la crainte tenait fermées.

Au lever du lendemain, quoique tout le monde dans la nuit eut songé au sermon, personne ne s'en entretenait. Mais le Roi qui y avait rêvé profondément s'avisa, de demander ce que voulait dire *tu es ille vir ?* A cette question inopinée, silence général, on pourrait même dire confusion et embarras. L'un s'excuse sur son ignorance de la latinité, l'autre sur son oubli, un troisième sur son respect pour la personne du souverain. M. de Vardes appercevant Montausier à qui l'on fesait place, s'écria d'un ton triomphant que M. le duc allait expliquer ce latin. Montausier s'approche, salue, fixe le Roi, qui lui répète la phrase, et d'une voix ferme il la lui traduit par ces mots : Sire, le révérend père a dit que *tu es cet homme là.* La chûte du tonnère aurait moins épouvanté la Cour.

On peut, sans trop hazarder, former la conjecture que, de cette

époque, le remords entra, dans l'ame de Louis, et qu'il y entra avec la honte d'être connu et d'avoir été deviné. Sans impulsion étrangère, il ébaucha avec Mad. de Montespan une de ces scènes où le devoir, pour la première fois aux prises avec la passion, n'ose élever qu'une voix timide, de faibles prétentions, et des gémissemens qui prouvent autant la force de celle qu'il combat, que sa propre faiblesse. Les amans se répétèrent mille fois qu'il était tems de mettre fin à un scandale punissable dans tout particulier, mais contagieux dans un prince. Ils se retracèrent leurs torts et les récapitulèrent en se les exagérant. Le Roi était navré de douleur, et malgré la force de son caractère, il ne savait auquel il devait céder de son censeur ou de sa maîtresse. L'un avait tant de raison; mais l'autre possédait tant de charmes! Prêt à la délaisser, il lui semblait qu'il la vit, qu'il l'adorât pour la première fois. Jamais larmes plus touchantes n'avaient embelli plus aimable visage.

Et puis n'était-elle pas mère ? Le prédicateur, moraliste célibataire, prodiguait avec facilité des conseils, dont il n'était pas à même de sentir toute la dureté ; ils les eut épargnés ou adoucis, s'il avait été père. Comment d'ailleurs abandonner cette malheureuse aux fureurs d'un mari trop justement irrité ? Pour récompenser tant d'amour, fallait-il la punir, comme eut fait la haine ? Voilà ce que criait la tendresse et peut-être la pitié. Mais la religion, la probité, les mœurs avaient leur tour ; elles tonnaient à coups redoublés dans ces consciences irrésolues, où, au défaut de courage, elles portaient l'épouvante. Enfin après une lutte vraiement déplorable, Louis en pleurs s'échappe des bras de la marquise ; il lui balbutie un douloureux adieu et gagne, en chancelant, la porte de son cabinet. En y entrant, une glace, sur laquelle il lève machinalement les yeux, lui offre Mâd. de Montespan évanouie. Pousser un cri terrible, s'élancer d'un bond, la presser dans ses

bras, la ranimer par des baisers et renouveler à ses pieds des sermens mille fois répétés ; tout cela se passa avec la rapidité de l'éclair, et fut le résultat d'une conférence qui probablement avait eu un tout autre objet. Quand les amans veulent se séparer, faut-il qu'ils se disent adieu ?

Quelques jours après, la marquise raconta cette scène à Mad. Scaron, et semblait triomphante. Mais l'ascendant de la véritable vertu sur ce qui n'en a que le masque, n'est point une chimère. La veuve, promenant sur la pécheresse ces grands yeux noirs qui lui fesaient tant de peur, en accompagna les regards d'une mercuriale qui n'était qu'un commentaire de l'apostrophe du prédicateur. Mad. de Montespan terrassée eut encore recours aux larmes; sans promettre positivement qu'elle renonçait aux torts qui les fesaient couler, elle s'engagea à en déposer l'aveu dans le giron d'un confesseur. C'était un grand point, que cette victoire remportée sur la volupté et sur l'orgueil. Il s'agissait de

trouver un ministre indulgent, quoiqu'instruit; car de s'adresser à Bossuet, il n'y avait pas d'apparence, et Bourdaloue, outre qu'il confessait rarement, effrayait trop la criminelle. Mad. Scaron eut bien proposé l'abbé Gobelin; mais à son tour, elle redoutait son inflexible austérité. Madame de Montespan, de son côté, parlait de Montmort, de l'abbé de Fénélon; mais le premier, jeune ecclésiastique qui courait les évêchés, et qui ne passait pas pour professer une morale bien rigide, n'eut peut-être pas mieux demandé que de la relâcher encore pour la favorite; et l'esprit de celle-ci, auquel, par un prestige digne des Mortemarts, elle fesait si souvent prendre l'accent du cœur, eut sans doute séduit et, malgré soi, entraîné la sensibilité du second. Ainsi l'on s'accorda sur une partie qu'on devait lier à la campagne; partie, durant laquelle, la marquise, ensevelie sous d'amples coiffes, irait verser dans le sein d'un vénérable religieux, ou d'un

bon curé, la surabondance de ses iniquités.

C'est où l'attendait Mad. Scaron. La maison dans laquelle elle conduisit son amie était située sur une paroisse du diocèse de Meaux, que gouvernait l'illustre Bossuet. Une lettre de ce prélat au curé auquel devait naturellement s'adresser Mad. de Montespan, fut suffisante pour prescrire au pasteur la conduite qu'il avait à tenir. Le premier jour fut employé à l'examen de conscience, besogne longue, pénible et délicate, à laquelle présida Mad. Scaron, toujours luttant contre la pécheresse présomptueuse. On fit le lendemain la revue du travail de la veille: on pesa scrupuleusement chaque espèce de délit; la veuve devenue casuiste par circonstance, leur assigna un rang et une valeur comparative. Elle se montra même indulgente pour la plupart, qu'elle attribua à l'irréflexion, ou à une éducation perverse; elle réservait toute sa sévérité et la déploia sans ménagement contre le crime

auquel elle avait déclaré la guerre; crime que la favorite caressait dans son cœur et de tous ses sens. Plus les reproches étaient fondés, moins celle-ci paraissait disposée à les admettre, non sans doute qu'elle les craignit en eux-mêmes, mais parce qu'elle en pressentait les conséquences.

Ce fut d'abord sans se nommer, que Mad. de Montespan commença sa confession. Le ministre l'entendit avec une charité toute paternelle, et accompagnait chaque aveu de réflexions analogues. Cependant comme celui de certaines erreurs ne pouvait appartenir, dans toute la France, qu'à une seule personne, il changea de visage et de ton, et leur substitua une sévérité menaçante. Quoi, s'écria-t-il indigné; vous êtes cette Montespan qui scandalise le royaume et ruine l'État? Malheureuse! en venant apporter au pied du tribunal un cœur souillé, quelle est votre audace et quel fut votre espoir? Par-tout rejetée pour des crimes qu'il vous est plus facile d'avouer que d'expier,

vous vous êtes réfugiée auprès d'un humble prêtre de village, dans l'espoir que son ignorance ferait votre protection. Mais est-il, dites-moi, un chétif hameau, une misérable chaumière, une ferme isolée, où votre nom n'ait été porté par la renommée, flétri par la haine, poursuivi par le mépris? Le mal que vous faites sert d'excuse à la calomnie qui vous impute le mal même que vous ignorez. Si la guerre s'allume ou se perpétue, on attribue ses ravages à votre ambition; quand les impôts foulent le laboureur, il en accuse votre cupidité. Coupable ou non de ces attentats, votre situation vous en rend responsable aux yeux des hommes; et Dieu vous en punira, comme les ayant commis. Un moyen cependant vous est ouvert par ce Dieu de miséricorde pour revenir à lui; c'est la pénitence. Que servirait un repentir, ou vain ou tardif, qui n'est quelquefois qu'un regret dissimulé? Mais une pénitence sincère ne peut tromper celui qui

sonde les cœurs. Sortez, madame, sortez de cet abyme de fange que vous prenez pour un siége de gloire; venez humilier votre tête dans la poussière, à la face des autels. Et quand les austérités auront décoloré ce front, que rougit l'impudicité, présentez-vous à la sainte piscine. Je glorifierai le Seigneur de pouvoir vous y administrer les eaux du pardon et de l'oubli. Jusques-là, je vous refuse l'absolution.

Un langage si dur, des expressions si peu ménagées auraient en quelque sorte justement révolté une femme moins hautaine ou moins criminelle. Mais la marquise l'avait été avec un tel scandale, et elle le comprit si bien, que ne pouvant résister à la honte dont l'accablait un simple pasteur de village, elle fut sur le point de s'évanouir. Remuée jusqu'au fond du cœur par une terreur inconnue, elle ne trouva ni forces pour se défendre, ni termes pour s'excuser. Le confesseur, intérieurement ému de sa situation, mais affec-

tant, selon ses instructions, une régidité inflexible, l'abandonna brusquement et la laissa dans un état digne de pitié. Elle fut même si long-tems à sortir du tribunal, que son amie redoutant quelqu'accident, se présenta pour l'en tirer : et Mad. Scaron fut aussi agréablement surprise, que vivement allarmée de la trouver pâle, tremblante et baignée de pleurs. Même elle eut quelque peine à la conduire à sa voiture, dont le premier mouvement, concourant avec cette forte agitation de l'ame, détermina une longue et douloureuse faiblesse. Ce fut dans cette crise, que Mad. de Montespan rentra chez elle. On se hâta de la placer sur un lit, où elle éprouva des convulsions qui firent craindre à Mad. Scaron d'avoir été trop loin. C'est que, bien que parfaitement instruite de la marche générale des passions, elle n'avait pu apprendre encore quels caractères elles affectent dans ceux sur qui elles ont pris un empire exclusif et absolu. Le cœur de la marquise renversé

dans tous les sens et déchiré par tous les coups, était devenu la proie des mouvemens les plus opposés; et pour mieux dérober ses sens à leur impression trop pénible, la nature les avait fait céder à leur énergie.

Cet accès violent se termina par le retour de Mad. de Montespan au sentiment et à la connaissance. Le premier usage qu'elle en fit se manifesta par un déluge de larmes. Elle se cacha à plusieurs reprises dans le sein de son amie, qui ne pouvait retenir les siennes. C'en est donc fait, s'écriait la favorite, avec des sanglots, je ne le verrai plus! Il n'est que trop vrai que je ne dois plus le voir, si je veux rentrer dans l'estime du monde et dans les graces de mon Dieu! Mais quel sacrifice! qu'il est affreux! je crois qu'il me sera encore plus aisé de m'y résoudre, que de le supporter. — Le souvenir de ce qu'elle avait à quitter se peignant à son imagination des plus vives couleurs, elle tombait dans un état effrayant et voisin du désespoir. Non, disait-elle alors, je

ne puis m'y décider, et tout me pousse à la persévérance. Quoi, plus touchée de quelques murmures insolens, que de mon propre bonheur, j'immolerais à de vaines convenances mille fois plus que la vie! Et que m'importent après tout l'opinion et le jugement des courtisans trop heureux de ramper à mes pieds? Toute mon existence est dans mon amour, et toute ma félicité dans le cœur du Roi. La sienne d'ailleurs en est-elle si indépendante, que je puisse me sacrifier, sans le punir du même coup? — L'image de ses enfans, la crainte de son mari se mêlaient encore à ces impressions, et les fortifiaient. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que Mad. Scaron obtint qu'elles demeurassent quelques jours à la campagne, sous prétexte de s'y remettre, par la retraite, de la secousse qu'elle venait de recevoir; mais dans la vérité, afin de conduire à sa perfection, une entreprise qui, de tous côtés, rencontrait tant d'obstacles.

La veuve aussi prudente qu'ingénieuse, employa ce tems pour re-

nouer contre le Roi ses saintes manœuvres. MM. de Meaux et de Fénélon revinrent à la charge ; le père Bourdaloue ne manqua pas de placer, dans son premier sermon, quelques-unes de ces allusions frappantes qu'une intelligence comme celle de Louis, ne pouvait éviter. La Reine enfin, à qui l'absence de sa rivale avait laissé plus de liberté, commençait à en user avec plus d'adresse qu'on eut dû attendre de sa timidité. Son cercle, devenu presque journalier, se composait de l'élite de la Cour dans les deux sexes. Le monarque ne manquait jamais de l'honorer de sa présence ; il en avait vu le retour avec un vif plaisir ; et celui qu'il éprouvait, en voyant son auguste épouse devenir l'objet de l'attention générale, contribuait, plus que tout autre chose, mais seulement par d'insensibles degrés, à le rapprocher d'elle. Toute la Cour observait avec admiration ce changement graduel. Les honnêtes gens, à la tête desquels se plaçaient naturellement Mad. de Navailles, M. de Montausier et

M. Bossuet, osaient faire percer leur joie; et le petit nombre des partisans de Mad. de Montespan ne pouvaient, de leur côté, s'empêcher de montrer leur inquiétude et leur tristesse. Cette double affection se manifestait principalement sur le visage sombre et soucieux du marquis de Louvois. Nous verrons, par suite, que ce ministre si dur et si vain avait, l'on ne sait au juste par quel motif, étayé sa puissance, ou du moins son crédit, sur une femme dont il n'éprouva jamais que des hauteurs et des contrariétés; comme, par une bizarerie digne d'un tel esprit, il nourissait contre l'indulgente et sage Scaron, l'antipathie la plus déraisonnable et la haine la plus envenimée. Nous montrerons bientôt aussi comment il fut secondé, dans ces deux sentimens, par Mad. d'Hudicourt et par la duchesse de Richelieu.

Notons, pour l'instant, comme une chose digne de remarque, que l'espèce d'opprobre où l'opinion tenait Mad. de Montespan, enveloppa tellement

Mad. de la Vallière, qu'au lieu de se rappeler qu'elle avait été sa rivale, et sa rivale sacrifiée, l'on se plût à la regarder comme son amie. Au moins lui fit-on sentir avec une amertume qui n'appartient qu'aux gens de cour, qu'elle avait été sa complaisante : et ce rôle odieux, que la malheureuse duchesse avait rempli par un héroïsme peu commun, lui valut les dédains de ces êtres frivoles et légers dont l'apparence détermine presque toujours l'opinion. Ces injures sanglantes et si peu méritées, cette criante injustice achevèrent d'inspirer à madame de la Vallière un dégoût profond du monde : elle continuait alors avec Mad. Scaron, ces relations épistolaires qui, autant que ses chagrins peut-être, tournèrent bientôt toutes ses affections vers celui qui pardonne et qui console.

Telle était la situation respective des choses, dont, comme on le voit, la plupart des combinaisons se dirigeaient contre Mad. de Montespan, lorqu'un incident, entièrement dû au

hazard, détermina l'événement dont elle devint momentanément la victime. Dans une chasse que le Roi donnait à son épouse, emporté par l'impétuosité d'un jeune cheval, il s'écarta de sa compagnie, et s'enfonça dans une allée qui lui était inconnue. Le coursier fatigué commença alors à cheminer lentement, comme s'il eut apprécié la beauté des lieux où il conduisait son maître. C'était un beau soir d'automne. Un frais zéphir balançait à peine la cime des jeunes arbres; le ciel, parsemé de nuages brillans, montrait à l'extrêmité de l'avenue un large disque de feu suspendu sur une mer d'or. L'oreille était enchantée du gazouillement des oiseaux prêts à dormir sous la feuillée; et l'on respirait avec délices les suaves parfums qui s'exhalaient des plantes. Louis, plongé dans une rêverie vague et sans objet, n'en sort que pour prêter attention aux questions de trois enfans, deux garçons et une fille, qui lui demandent avec une familiarité bruyante, si la chasse du Roi était

loin ? — Non, mes petits amis, répond le monarque avec bonté ; mais pourquoi cette question, et en quoi cette chasse peut-elle vous intéresser ? — Louis avait une majesté si naturelle dans le regard, le son de la voix et l'accent, que, sans le vouloir, il intimida ces enfans, qui restèrent muets. Mais une campagnarde, qui les cherchait, ayant été interrogée, elle répondit que le bruit s'était répandu dans la forêt ; que la chasse était une fête que le Roi donnait à la Reine ; (ce dont le bon Dieu soit loué, observa-t-elle, car tout irait bien mieux en France, si ce brave monarque pouvait aimer sa femme autant qu'il en est aimé, et sur-tout renvoyer au plus loin et au plus vîte cette méchante marquise qui ne l'aime que pour son argent). La villageoise mit dans cette dernière phrase un accent d'humeur si marqué, qu'il surprit le Roi, et même lui fit peine. Contenant cependant ce qu'il ressentait, il réitéra la question : Si, comme on nous l'a assuré, continua celle à

laquelle il s'adressait, notre souveraine est de la partie, nous avons lieu de nous réjouir; c'est à une dame de sa suite que ces pauvres enfans et moi devons notre existence; et nous serons peut-être assez heureux pour voir aujourd'hui notre bienfaitrice. — Il est vraisemblable que vous la verrez, dit le Roi, que cette aventure commençait à intéresser. Puis mettant pied à terre, sur l'invitation de la paysanne, qui venait de lui montrer sa maison cachée par un groupe d'arbres, il lui demanda plusieurs renseignemens sur cette dame charitable. Mais celle-ci ne l'avait vue que deux fois, et ignorait son nom. Mon mari, ajouta-t-elle, tenait de son père, qui le tenait du sien, un grand et beau moulin-à-vent élevé sur une colline, presqu'en face des fenêtres du château de Leyris, qui appartient à Mad. de Montespan. Ne s'est-elle pas avisée, au bout de dix ans peut-être, de trouver que ce moulin gênait le point de vue? Elle l'a fait abattre. — Sans vous en payer

la valeur, demanda le Roi avec inquiétude ? — Si fait bien, dit la paysanne, mais seulement celle du bâtiment qui n'était rien, et non celle du rapport de l'usine qui est tout. — Voilà qui n'est pas juste, s'écria le Roi, emporté par un mouvement involontaire ; j'y mettrai ordre ; comptez que le rapport de votre moulin sera évalué et payé. — La villageoise regarda le Roi avec un étonnement mêlé de doute, comme si elle eut ajouté peu de foi à ses promesses ou à la possibilité de les réaliser. Puis elle ajouta : Oh ! monsieur, je vous remercie, et quand ce serait le Roi, je le remercierais de même. C'est affaire faite, notre bienfaitrice a pourvu à tout, et vous allez voir de son ouvrage.

En effet, le Roi et sa conductrice, en détournant un peu sur la droite, avaient gagné une petite pièce de prés arrosée par plusieurs rigoles, qui, dans cette saison, abreuvaient les foins prêts à être coupés pour la seconde fois. A l'une de ses extrêmités,

dans un lit assez profond et bordé d'aulnes, de saules et de quelques peupliers, coulait une rivière, dont les flots étaient si purs et si transparens, qu'on distinguait une multitude de petits poissons qui se jouaient sur un sable fin. Un pont qu'ils passèrent, et sur lequel le cheval broncha, les conduisit dans une assez vaste enceinte, entourrée de grands arbres, à laquelle la meûnière donnait le nom de basse-cour. Là, sur des tertres amassés de distance en distance, tous les animaux domestiques cherchant leurs alimens, fesaient entendres leur cris divers. De gros poulets d'Inde se rengorgeaient en fesant la roue; un sérail de poules conduites par un coq à la crête purpurine, à la queue en faucille, coquettait en grattant la terre, tandis qu'une troupe épaisse de lourds canards élevaient leurs rauques clameurs, en battant l'eau de leurs ailes.

La villageoise montra, dans tous leurs détails, ces objets au Roi, qui eut la complaisance de les examiner

avec intérêt. Il se rappelait sans doute en cet instant son grand-père Henri IV, égaré dans la forêt de Lieursaint, et s'entretenant avec bonhomie parmi les pâtres et les bûcherons.

Mais quand la meûnière, après avoir fait parcourir au monarque sa maison, qu'il trouva agréablement située et parfaitement en ordre, fut arrivée à son moulin qui, pour cette fois, ne tournait pas au vent, mais par une belle chûte d'eau ménagée de la rivière, cette bonne paysanne ne put se rassasier du plaisir d'en faire remarquer les avantages; et la reconnaissance tenant lieu de talent, pour la première fois peut-être, on entendit l'éloquence du cœur faire l'éloge d'un moulin. Les trois enfans suivaient leur mère, qui les soulevant alternativement dans ses bras et leur prodiguant ses baisers, s'écriait, les larmes aux yeux : tout cela vient de madame! que toute notre vie soit à elle, puisque notre existence est le fruit de ses bienfaits! Louis attendri

ne put cacher son émotion ; il se pencha, comme pour embrasser la petite fille, dont le visage était charmant ; mais en effet pour essuyer ses pleurs. Il en tomba une sur la joue de l'enfant, qui de ses petites mains carressait la figure du grand monarque, auquel sans doute cette scène révélait un plaisir inconnu à la majesté.

Louis, revenu à la maison, accepta quelques rafraîchisemens qui lui furent servis dans une chambre basse où tout annonçait l'aisance et la propreté. Ce n'étaient que des fruits dans de simples corbeilles, mais ils étaient du coloris le plus vermeil, du parfum le plus délicieux. La meûnière fit écumer un lait pur dans des vases d'étain aussi brillant que le plus riche métal ; sur du linge grossier, mais éblouissant par sa blancheur, elle plaça un énorme quartier de pain de froment ; et ce rustique repas, pris dans ces circonstances et dans un tel lieu, dut paraître savoureux au prince, accoutumé aux délices des festins de Cour.

Il y avait plus d'une heure que le Roi se livrait aux charmes d'une situation si nouvelle pour lui ; il goûtait le plaisir de la familiarité, ou du moins d'une liberté que son *incognito* permettait, mais que sa dignité habituelle retenait dans une juste décence. Pour la première fois, peut-être, il entendait des vérités qui eussent choqué un monarque moins généreux ; car la meûnière, enchantée de son hôte, s'exprimait avec autant de franchise que de volubilité. Echo des bruits qui, partis des hauteurs, descendent et circulent jusques dans les derniers rangs, la paysanne, que son commerce amenait souvent à la ville, répéta, en l'amplifiant, tout ce qu'elle y avait entendu, La guerre, disait-on, ne cessera-t-elle pas ? Pourquoi une augmentation annuelle dans les impôts ? Pour payer un bataillon de généraux qui se battent moins que des soldats ; pour faire avancer de jeunes colonels sans talens ; pour récompenser le libertinage de certaines grandes dames à qui l'on donnerait

d'autres noms, si ce n'était *la charge* qu'elles remplissent auprès du Roi. Encore si toutes ressemblaient à cette pauvre la Vallière, qui n'avait employé sa fortune et son crédit qu'à soulager les malheureux ! Mais la marquise qui lui avait enlevé *son emploi* était bien autre ! Hautaine, altière, insolente ; dure aux petits et s'entendant avec un certain Louvois pour faire souffrir la Reine et pour tromper le Roi. — Vous croyez donc, dit à ces mots Louis, que le Roi est trompé ? — Si je le crois ! peut-on en douter, lorsqu'on sait qu'il est honnête homme et que, pourtant, tout va si mal ? — Et pour que tout allât mieux, que faudrait il faire selon vous ? — Je ne sais rien et ne suis qu'une pauvre paysanne ; mais il me semble que je commencerais par renvoyer celle qui m'a pris mon moulin. — Mad. de Montespan ? C'est ce qu'ils me disent tous, ajouta le Roi à demi voix ; et cette meûnière parle comme M. Bossuet.

En ce moment, l'un des trois en-

fans, sorti depuis quelques minutes, rentra tout hors d'haleine, et s'écria *que madame était là!* La villageoise pousse un cri d'allégresse, enlève son fils dans ses bras, et disparaît bientôt en franchissant la clôture de la basse-cour. Louis la suit, curieux de connaître celle à qui il est redevable des plus doux plaisirs de la soirée. Il fesait presque nuit. Cependant à travers les arbres et l'obscurité, il croit reconnaître l'uniforme de la chasse. Il s'approche, et remarque deux femmes, dont l'une encore en selle, tendait la main à celle qui venait d'en descendre. Quelques mots espagnols qu'il recueille lui font naître des conjectures : il s'avance davantage, et parmi le groupe d'enfans qui, prosternés, baisaient les mains et l'habit d'une de ces dames, il reconnaît son auguste compagne, la douce et bienfesante Marie-Thérèse. Excessivement ému, le Roi se montre, et avant qu'il ait le tems de se faire reconnaître, il est dans les bras de la Reine, à qui, de l'accent le plus péné-

tré, il ne dit que ces mots : Ah ! madame, que tant de vertus me rendent criminel !

Il est inutile d'ajouter que ce rapprochement subit des deux époux fut suivi d'une réunion plus solemnelle. L'un et l'autre furent célébrés par des fêtes, dont les honnêtes gens de la Cour se montrèrent les coryphées. Une des plus remarquables fut celle que donna à la souveraine cet austère duc de Montausier, qui ne s'adoucissait qu'en faveur de la vertu. Tous les courtisans se tournèrent vers l'épouse, devenue maîtresse ; et pour la première fois, l'encent de la flatterie ne fut pas prostitué au vice en faveur.

M. de Meaux et l'abbé Gobelin, correspondans fidèles de Mad. Scaron, l'instruisaient avec une scrupuleuse exactitude de ces détails. Elle, de son côté, en fesait part à la marquise, dont ils perçaient le cœur. Cependant l'espérance renaissait sans cesse dans ce cœur agité de tant de mouvemens. Tantôt, quand son es-

prit calmé permettait à la raison de se faire entendre, elle formait le sage projet d'oublier celui qui semblait ne plus se rappeler d'elle ; tantôt l'amertume de ses souvenirs la fesait fondre en larmes, ou les angoisses de la honte la réduisaient à une sorte de stupidité. Quelquefois aussi, le sentiment de l'infidélité, dont elle se sentait la victime, la jetait dans des fureurs que toute la prudence de son amie avait peine à calmer. Quand elle connut la réconciliation du Roi avec son épouse, les fêtes auxquelles elle avait donné lieu, et qu'elle se vit tellement dédaignée, que pas un mot de son royal amant n'arriva pour l'instruire de ces particularités, la fierté retrouva quelqu'empire sur son ame, et dans son dépit, elle écrivit au Roi le billet suivant :

« Je ne puis que vous féliciter, » Sire, du changement qui vient de » s'opérer ; il fixe enfin la destinée » de trois personnes et les jugemens » de l'opinion. Seulement, pour leur » tranquillité et leur honneur, il

» eut été à desirer qu'il eut eu lieu il » y a long-tems. »

A peine cet écrit était-il parti, que la tendresse surmontant l'orgeuil, elle se repentit d'avoir songé à l'écrire. Pour la vaine satisfaction d'un sentiment aussitôt désavoué que conçu, était-il délicat de justifier le mépris, était-il prudent d'irriter l'amour? Réparons vîte, s'il est possible, se dit la marquise, effaçons cette cruelle inconséquence. Elle trace alors ces lignes sans ordre et sans suite, mais où du moins respire l'emportement d'une passion désespérée :

« Je désavoue hautement, je rétracte à jamais le billet de ce jour, je l'ai tracé avec les larmes de la fureur, que ne puis-je l'effacer de tout mon sang ! »

« Serait-il vrai que je fusse abandonnée ? Oh ! cette idée est plus cruelle que la mort ! je ne vous en veux pas d'avoir récompensé les vertus de la Reine ; mais un amour comme le mien n'est-il pas aussi une vertu ? »

« Dites-moi, écrivez-moi que vous ne me haïssez pas. Que dis-je ? je me plaindrais moins si vous me haïssez ; je saurais, par tant d'amour, désarmer votre haine! Mais vous m'oubliez, je vous suis indifférente ; et voilà ce qui me tue! »

« Indifférente, ô ciel ! après ce qui se passa entre nous! si vous ne sentez plus d'amour, oublirez-vous jamais les marques que j'en ai reçues ? »

« Qu'une autre fasse valoir des droits ; ils sont sacrés, je le veux ; mais je suis mère aussi, je le sens au frémissement de mon sein. Délaissez votre amante, j'y consens ; aurez vous le courage de rejeter la mère de vos enfans? »

« Oh! s'il était devant vous, celui qui, doué de votre physionomie, promet de reproduire votre admirable caractère ! Il baignerait de ses larmes la main d'un père trop prévenu ; et il aurait assuré la victoire de sa mère trop malheureuse! »

Avec le caractère d'un grand

homme d'état, Louis XIV était dominé par une telle faiblesse de cœur, l'ascendant qu'avait usurpé sur lui Mad. de Montespan, était si puissant et si invétéré, que peut-être eut-elle encore triomphé cette fois, si entre ses deux lettres, si opposées et si contradictoires, le hasard ou le retard du courrier, n'eut mis un intervalle de presqu'une journée. Le même hasard permit qu'immédiatement après la première, le Roi en reçut une de Mad. Scaron; de madame Scaron, qu'il n'aimait peut-être pas encore, mais dont il estimait le grand sens et vénérait les rares qualités. Il est à présumer que l'opinion de cette dame dirigea, dans cette occurence, celle du Monarque.

« Sire, lui écrivait-elle, tant qu'il a plû à Votre Majesté d'élever jusqu'à sa couche et presque jusqu'à son trône, une de ses sujettes, si la conscience des gens de bien ne pouvait leur prescrire de vous louer, du moins leur devoir les obligeait-il à se taire. Seulement, il appartenait à

ceux que la religion a placés au dessus des Rois, de rompre un silence sacré pour tous les fidèles amis de la monarchie. Car, tel est en matière politique, le sentiment moral de ceux-ci : que par suite de leur profond respect pour les constitutions du royaume, et dans la crainte d'ébranler, par un zêle intempérant, l'édifice de nos lois, ils se complaisent à supporter les fautes et les erreurs des Monarques; de peur que le scandale qui résulterait d'une conduite opposée, ne réjaillit de la personne du gouvernant sur les opérations du gouvernement, et que le redressement d'un tort individuel et léger ne produisit des vices plus généraux, plus dangereux, plus permanens. Dans ces circonstances, je le répète, c'est aux apôtres de la parole évangelique qu'appartient ce ministère de charité paternelle qui s'exerce sur les consciences : car lors même que sa rigueur les contraint d'y porter la menace et le trouble, leur fidélité, comme sujets, et, s'il faut le

dire, leur intérêt comme citoyens, les engagent à y ramener le calme par un redoublement d'obéissance et d'amour. Si pourtant toute délicatesse et toute probité ne sont point exilées du cœur du souverain, il ne peut manquer de lire son devoir dans ces témoignages qu'il mérite peu, et d'entendre sa condamnation dans ce silence qu'il mérite tant. C'est alors que, du fond de sa conscience épouvantée, s'élève un cri long et terrible: la religion lui apparaît irritée, la patrie se montre en pleurs; et le prince, redevenu héros et grand homme, brise, de ses propres mains, le joug de ses erreurs et justifie à-la-fois l'indulgence et le respect ».

« Mais c'est alors aussi que peut se manifester la publique allégresse. Plus ses accens seront élevés, plus il comprendra de quel deuil sa faute enveloppait tous les cœurs. Dans la générosité de son sacrifice, dans l'amertume de son repentir et dans la sincérité de ses remords, il fera le serment de ne la plus commettre; et

le ciel et la terre qui gémirent du scandale qu'elle causa, se réjouiront de la réparation qu'elle produisit.

« Je m'apperçois que je prêche, Sire, et quoique ce rôle qui, sous tous autres rapports, ne me conviendrait nullement auprès de vous, convienne encore moins à mon sexe, il est presque autorisé par votre indulgence et votre magnanimité. En effet si de toutes les vertus qui brillent dans votre personne, cette dernière est la plus remarquable par la noblesse de sa source et la puissance de ses effets, combien elle paraîtra plus admirable encore par celui qui éclate aujourd'hui! Qu'est-ce que renverser les armées d'une ligue nombreuse, et compter autant de victoires qu'on a livré de combats? Plus d'un héros y est parvenu; et la fortune d'ailleurs peut souvent davantage que la bravoure et le talent. Mais immoler à-la-fois tout ce que les plaisirs ont d'attrayant, tout ce que l'habitude a de commode, voilà ce qui est réservé

au véritable grand-homme, et ce que vient de faire Votre Majesté. »

« Souffrez, Sire, qu'en vous félicitant d'un effort que vous seul avez osé tenter et d'un triomphe que vous seul pouviez obtenir, je jouisse de la satisfaction universelle qu'il va produire. Combien la religion du Christ, cette institution divine dont le Roi *Très-Chrétien* est le protecteur; combien l'église qui chérit en vous son *Fils aîné*; combien la piété ont de joies à goûter et de graces à rendre! La patrie aussi versera des pleurs d'allégresse; et le chaste hymen retrouvera dans sa couche pudique les émotions qui font sa durée et son bonheur. Oh! quel doit être celui de l'auguste compagne que le ciel vous associa! Voilà donc son inimitable douceur, sa résignation exemplaire dignement récompensées! Que de cette tige illustre, fécondée par de saints embrassemens, croissent de nombreux et glorieux rejettons! Puisse le noble empire des lys fleurir sur tous les trônes de l'Europe! Em-

pire charmant et doux qui commande par des caresses et domine par la bonté.

« Ce sont les vœux perpétuels et ardens de celle qui demeure avec le plus profond respect, Sire, etc. »

Déterminé par cette lettre qui, sous prétexte de vanter ses qualités, lui rappellait si énergiquement ses devoirs; peut-être aussi légèrement piqué du billet de sa maîtresse, il céda, par circonstances, aux clameurs à-peu-près générales; et sans prendre avis de personne, il traça de sa propre main cette lettre d'exil:

« Madame la marquise de Montespan, je vous fais cette lettre pour vous dire que vous ayez à vous rendre sans délai dans la maison abbatiale de Fontevrault, où vous demeurerez jusqu'à ce qu'il me plaise en ordonner autrement.

» Sur ce, je prie Dieu, madame la marquise de Montespan, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

» Donné en mon château de Versailles, sous mon sceau particulier. »

Signé LOUIS.

Admirons la bizarerie du cœur et l'instabilité des femmes. La marquise, que cette réponse aurait dû anéantir, la lut avec une sorte de contentement. Elle crut deviner, à travers ce style ministériel, le langage de la colère; et dans l'exil qui lui était imposé, un acte de vengeance. Or, l'amour se cache souvent sous des sentimens aussi exaltés. On s'irrite peu contre un objet indifférent, et l'on s'en venge plus rarement encore. Enfin, la sévérité du Monarque était loin de prouver le dédain, et c'est ce qu'avait le plus redouté madame de Montespan, dont la tendresse tenait plus de l'amour-propre que de l'amour. En partant pour Fontevrault, que gouvernait une de ses sœurs, elle se flatta que, si elle y entrait avec les honneurs de la persécution, elle en sortirait avec les avantages du triomphe. Quant à madame Scaron, elle venait d'être mandée à la Cour, pour laquelle elle partit avec le duc du Maine.

Ce jeune prince, de l'extérieur le plus heureux et d'une précocité re-

marquable, était adoré du Roi, qui se voyait reproduit avec des avantages marqués, dans ce fruit de ses amours. En cette occasion, il le caressa beaucoup selon sa coutume, et l'interrogea plus encore. Cet enfant travaillait dès-lors à la composition d'un opuscule qui parut quelques mois en suite, sous le titre d'*OEuvres d'un Enfant de dix ans*. Louis fut surpris et touché de cette supériorité prématurée; il ne le sembla pas moins de la haute sagesse, des connaissances étendues et du zèle sans bornes que déployait Mad. Scaron en faveur de son élève. Il est vraisemblable que dès ce moment il conçut sur elle et sur lui la première idée de ces projets importans dont le tems amena la connaissance et l'exécution : je veux dire la haute fortune de la veuve et l'élévation des légitimés au rang de princes héréditaires. A la suite d'une assez longue entrevue du père avec le fils, la gouvernante de ce dernier le conduisit dans l'appartement qui lui était préparé. Puis elle revint bientôt au-

près du Roi, qui l'attendait seul dans son cabinet. Madame, lui dit-il, vous m'avez inspiré je ne sais quel sentiment, que je suis quelquefois tenté de prendre pour de l'antipathie, tant il est grave et respectueux, mais que l'instant d'après je me plais à croire de l'amitié, tant la confiance l'accompagne. Je veux aujourd'hui vous en donner des preuves, en vous révélant un secret d'une gravité majeure, et en vous demandant conseil sur ce qui le comporte. Voici, ajouta le roi, en remettant à madame Scaron un rouleau de papiers, voici ce qui vous instruira amplement. Faites de cet écrit une lecture réfléchie, et telle qu'est capable de s'y livrer une personne d'un sens si mûr; puis daignez me communiquer les observations auxquelles il aura donné lieu. Vous me les remettrez à moi-même; car vous concevrez bientôt que, dans une matière si délicate, tout intermédiaire serait au moins inutile, s'il n'était dangereux. Serait-ce trop exiger aussi de votre complaisance que

vous apportassiez dans cette besogne toute la célérité qui peut s'accorder avec son importance? — Mad. Scaron répondit de manière à augmenter la confiance du prince. De retour dans sa maison, elle ouvrit le paquet, et lut ce qui suit.

MÉMOIRE

POUR

MADEMOISELLE,

Duchesse d'Orléans, de Montpensier, de Dombes, d'Eu, etc.

SIRE,

« Une princesse de l'auguste sang des Bourbons et de Votre Majesté vient déposer aux pieds du trône ses incertitudes et ses ennuis; elle y vient aussi chercher des consolations et l'espérance. N'eut-elle à s'adresser qu'à son Roi, elle l'implorerait comme un protecteur : dans ce grand souverain,

elle a le bonheur de trouver son parent; ce titre lui promet un père et un ami.

» Il me serait aisé, Sire, d'exposer en deux mots à Votre Majesté le résultat de ma situation; je pourrais lui dire, qu'arrivée à l'âge de plus de 40 ans, maîtresse de ma personne et de ma fortune, il convient à mes inclinations de disposer à mon gré de l'une et de l'autre. Je ne me croirais pas même répréhensible d'ajouter qu'il m'est agréable d'en disposer en faveur d'un de vos sujets. Nous le sommes tous, Sire; et de la hauteur où vous place votre rang et votre caractère, vous nous voyez tous d'un œil à-peu-près égal. Ce ne serait donc ni votre jugement qui me serait défavorable, ni votre autorité qui me serait nuisible; plus je respecte l'une, plus l'autre m'est précieux et cher, moins je les dois redouter. Mais si la petite-fille d'Henri-le-Grand n'a pour juge de ses actions sur la terre que Votre Majesté, il n'en est pas ainsi des motifs qui les déterminent. Sous

ce rapport, je me plais à descendre dans la classe commune et à me ranger sous la loi qui la régit. Votre Majesté va reconnaître dans mes aveux la femme qui sut accorder la tendresse de son cœur avec la décence de son état : femme, princesse, amante, je ne crois pas avoir cessé d'honorer mon sexe, ma naissance, mon amour. Daignez, Sire, faire grace aux détails indispensables de ce récit.

» La clémence de Votre Majesté, lui a peut-être fait oublier à quels excès se porta ma jeunesse. Heureuse, si la nature, en me fesant naître du sexe faible et modeste, m'eut douée de la vertu qui deshonorait mon père : je veux parler de cette timidité, qui ajoute tant de charmes aux attraits d'une femme, mais qui dans un homme et sur-tout dans un prince, ne peut que prêter au ridicule et inspirer le mépris. Frappée de celui qui environnait Gaston, humiliée de recueillir une partie du blâme qu'il méritait, je résolus de faire oublier que j'étais

sa fille; et prenant pour de l'héroïsme les fumées d'un cerveau romanesque, je me jettai en aveugle dans le parti des princes et du parlement, c'est-à-dire contre le gouvernement légitime de Votre Majesté. Vainement la politique fine et déliée du cardinal Mazarin me démontra, dans plusieurs négociations ménagées entre lui et moi, que cette *incartade* (c'est l'ignoble expression par laquelle il caractérisait la Fronde), se terminerait, d'une part, à établir plus opiniâtrement l'influence du monarque, et de l'autre à ruiner sans ressource celle de ma faction : un fol amour de la gloire, ou plutôt du bruit, qui en est la trompeuse image, avait plongé ma raison dans une trop forte ivresse. J'étais résolue de sacrifier ma fortune, et s'il le fallait, ma vie à l'abaissement d'une autorité, dont la source me paraissait respectable, mais dont les entreprises me semblaient violentes et tyranniques. C'est avec une confusion toujours renaissante que je me retrace cet extravagant et cou-

pable siège de la Bastille, que j'eus l'audace de soutenir contre Votre Majesté. Vous n'avez pas ignoré, sire, qu'à cette déplorable époque, la prudence du cardinal, qui voulait étayer le trône de tout le crédit des princes, avait préparé un rapprochement, dont ma personne devait être le gage et dont mon union avec Votre Majesté fut devenue l'indestructible nœud. Ma témérité irréfléchie, je dirais même stupide, l'empêcha de se former. Du château, dont j'avais voulu diriger la défense, je donnai moi-même le signal d'une attaque forcenée, en mettant le feu au premier canon, dont le coup, dit alors Mazarin, *tua mon mari.*

« Votre clémence, je le répète, surpassa notre témérité. Vous sûtes n'user de la victoire qu'au profit de l'état, et prouver que, dans les révoltes, vous voyiez encore des parens et des sujets. Tant d'indulgence, en aggravant ma faute, fit naître mes remords. Je résolus de consacrer au Dieu de l'univers une vie que j'avais

rendue coupable en ne la consacrant pas à mon Roi. Dès lors, je commençai à suivre, dans ma conduite intérieure, un plan dont je me suis peu écartée depuis.

« Je révère la vie monastique et admire sincèrement ceux qui ont le courage de s'y dévouer; mais je confesse que j'ai, contre les pratiques dont elle se compose, une sorte de répugnance qui tient de l'aversion. C'est ce qui répond à l'objection qu'on m'a souvent faite sur le mélange que j'ai adopté des habitudes du monde avec les maximes de la religion. Je n'ai pas jugé convenable qu'une grande princesse, ensevelissant dans l'obscurité du cloître son repentir et sa pénitence, privât la Cour d'un mémorable exemple. Et certes, dans cette résolution, de vivre au milieu des pompes humaines, en y résistant, le sacrifice est peut-être plus entier que de les fuir, pour n'avoir pas à les combattre.

« Envisagée sous le rapport purement politique, ma conduite porte

avec soi sa justification. Si j'ai dédaigné la main de plusieurs princes, même celle de quelques souverains, c'est que j'ai cru devoir me soumettre à cette opinion, que je regarde comme un principe: celle qui a manqué d'avoir le Roi de France pour époux, ne peut plus être à personne. Votre Majesté, comprendra tout-à-l'heure, que la démarche qui fait l'objet de ce mémoire, ne contrarie en rien cette résolution.

« Plus de douze ans se sont écoulés dans cet honorable célibat. J'ai peu connu les ennuis, dont on dit qu'il est escorté; tant mes devoirs assujettis à une invariable régularité, laissaient peu d'espace et d'influence aux chimères de l'imagination. Il est vraisemblable même que je goûterais encore le calme qu'elle procure, lorsqu'on sait la régler, sans un concours de circonstances auxquelles, sans le savoir et le vouloir, je n'ai que trop contribué.

« Il y a un peu plus de cinq ans, que M. de Lauzun, de retour de ses

longs voyages, fut présenté à Votre Majesté. Il en rapportait une réputation brillante, mais peu honorable : celle d'un cavalier que les femmes honnêtes n'osent louer, que celles qui ne le sont pas louent trop, et qui est à-la-fois craint et blâmé des pères et des époux. Un semblable portrait m'avait justement prévenu contre l'original ; et quand je l'eus vû au cercle de la Cour, j'avoue que mes préventions furent loin de diminuer. Il ne peut être superflu de remarquer en effet que M. de Lauzun étalait alors plus de ridicules qu'il n'en eut fallu pour les justifier. Il ne me sied pas d'en faire ni l'énumération, ni le tableau ; je conviendrai même, avec un véritable contentement, qu'il m'est assez doux de n'avoir à censurer que des vices qui ne sont plus. Et Votre Majesté, qui, sans doute, à travers cette superficie répréhensible, sut démêler des vertus essentielles et des qualités louables, puisqu'elle voulut bien, en fort peu de tems, élever ce gentilhomme à la

plus haute faveur. Votre Majesté, dis-je, sera de mon avis.

» J'avais déjà eu l'occasion de voir M. de Lauzun plusieurs fois; en admirant les graces qui parent son extérieur, je n'avais pu me défendre de gémir qu'elles servissent de masque à la fatuité, peut-être même à la corruption. L'étiquette exigeait qu'il me fût présenté. Je redoutais une entrevue qui, ce me semble, devait former avec mes mœurs et l'austérité de ma maison, un contraste choquant.

» M. de Lauzun, escorté de quelques jeunes gentilshommes, entra avec cette assurance noble et cette élégante présomption qui, probablement lui avaient souvent réussi. Il salua avec plus d'aisance que de respect, s'exprima avec plus d'esprit que de bienséance, et eut l'air de recevoir comme une faveur de galanterie la main que je lui présentais à baiser selon l'usage. Cependant mon abord, naturellement froid, était devenu glacial; je promenais vaguement mes

regards dédaigneux ; ou quand je les arrêtais sur M. de Lauzun, c'était pour qu'il y lut mon mécontentement et ma sévérité. Mais il soutint ces assauts en homme aguerri ; sa gaîté même sembla en augmenter et ses saillies se multiplièrent. Il me sembla pourtant que, malgré ces joyeuses apparences, j'étais parvenue à saisir sur ses lèvres un rire forcé ; et je ne sais quelle sorte de mutinerie le gagnait visiblement, quand je terminai l'audience. Je déclare à V. M. que je ne fus pas mécontente de moi dans cette occasion, où je crus avoir représenté assez dignement la petite fille du grand Henri.

» Cette circonstance peu remarquable par elle-même, serait totalement oubliée, sans celles beaucoup plus singulières qui la suivirent, et dont je dois compte à Votre Majesté.

» Deux jours après la présentation de M. de Lauzun, un de ses pages, introduit chez moi, me remit une lettre dans laquelle je fus très-surprise de lire ces mots :

« C'est aux pieds de Mademoiselle

» que je dois m'humilier de ce qui » jusqu'alors a fait ma gloire et ma » réputation. Quelques regards, un » seul mot de Votre Altesse m'ont » démontré que l'une était insensée » et l'autre deshonorante. Je supplie » Mademoiselle de m'indiquer le jour » et l'heure où je pourrai lui faire » hommage de mon repentir respec- » tueux.

» Etait-ce bien le fier, le présomptueux Lauzun, qui avait tracé ces lignes plus que modestes ? J'avoue que je ressentis une certaine satisfaction de les avoir inspirées ; et autant pour la goûter avec plénitude que pour seconder les bonnes intentions de M. de Lauzun, je lui permis de me faire sa cour dans la journée même.

» Il vint ; il s'offrit à moi, non plus avec cette suffisance superbe qui commandait l'attention, mais avec cette décence, je dirais presque cette timidité qui provoque l'intérêt. Le mien, vivement excité par un retour si aimable et si prompt,

le dispensa des excuses auxquelles il se croyait astreint. Par une familiarité encourageante, je crus pouvoir le mettre à l'aise; j'observai, avec contentement, qu'il paraissait m'en savoir gré. Il mêla le sentiment à l'esprit, parla peu de ses qualités, davantage de son cœur; et me loua si finement, que la réflexion seule m'avertit que chacune de ses phrases n'était que l'enveloppe d'un éloge.

De cette époque, il profita de la permission que je lui accordai de me voir; il en usa fréquemment. Votre Majesté a certainement remarqué qu'il était fort assidu à mon cercle; mais ce qu'elle n'a pu observer, c'est l'ascendant qu'il y avait obtenu. En effet, il est impossible que, par tout où se montrera M. de Lauzun, il ne devienne le premier : c'est le privilége du mérite supérieur; et l'autorité qui peut tout, ne pourrait, en l'opprimant, que le faire briller davantage.

» Ce mérite, Sire, entraîne aussi après soi, plusieurs inconvéniens :

l'envie qu'il irrite produit la calomnie et toutes ses ruses meurtrières. C'est elle, c'est la calomnie qui, au moment même où M. de Lauzun honorait ma société par une conduite exemplaire, lui en imputait une répréhensible et tout-à-fait opposée. Aux objections que je fesais sur le changement de ses mœurs, la simplicité de ses habitudes, la régularité de toute son existence, on souriait malignement, on laissait échapper de ces petits mots perfides qui, sous des formes doucereuses, sont remplis de fiel et de poison. Que vous dirai-je enfin, Sire? On voulait que M. de Lauzun, de plus en plus diffamé par des vices brillans, les couvrit, en entrant chez moi, d'un voile de sagesse, et au lieu de me faire voir un visage qui m'eut déplu, ne me montrât qu'un masque de vertu pour me séduire et m'égarer. Je ne sais même quel insensé osa insinuer que cette hipocrisie profonde récélait une dernière et plus coupable pensée; je repoussai avec

indignation cette imputation odieuse, et défendis qu'on en souillât les oreilles d'une princesse de votre sang.

» Que voyais-je pourtant dans M. de Lauzun ? un jeune homme que l'adulation avait énivré, mais non avili ; que la faveur des femmes avait amoli, mais non corrompu, et qui, frappé d'une austérité à laquelle il était si étranger, trouvait, dans son caractère assez d'énergie pour vouloir la connaître, et fléchir sous ses rigueurs. Et en effet, loin que la régularité de ma maison le décourageât, il s'y soumit aussi volontairement et avec plus de zèle que ceux auxquels leur service en fesait un devoir. Seulement il en tempérait l'excès par cette fleur d'esprit et de politesse qu'il possède à un degré si éminent : sa présence n'a pas relâché nos principes, ni notre morale ; elle les a rendus plus aimables.

» Telle était, Sire, la situation des choses, quand un changement sou-

dain arrivé dans l'humeur de M. de Lauzun, m'en annonça un dans toute son existence. Il m'avait semblé si curieux et si intéressant de suivre pas-à-pas ce que j'appelais sa conversion, et ce que je regardais comme mon ouvrage, que les moindres mouvemens de son cœur ne m'étaient plus étrangers. Je remarquai donc qu'il se passait dans ce cœur quelques-unes de ces émotions fortes et pénibles qui marquent une époque dans la vie, en en portant au point le plus haut et à-la-fois le plus énergique, la sensation et le sentiment. M. de Lauzun devenait triste et soucieux ; il souffrait, et souffrait d'autant plus, qu'il se réprimait avec violence. Son état me fit peine : je ne voulus pas qu'il fût plus long-tems dur à soi-même; et au nom de tout l'intérêt qu'il m'avait inspiré et que je lui témoignais, je le conjurai de s'expliquer. D'abord il se retrancha sur le respect ; mais vaincu par mes instances, auxquelles je finis par donner un caractère impératif, il m'a-

voua qu'il était amoureux. Et sur ce que je lui dis que cet événement, commun à presque tous les hommes, ne me semblait pas le plus grand des malheurs, il ajouta : Non sans doute, il n'est rien en soi ; mais lorsque Mademoiselle saura quel en est l'objet, j'ose croire qu'elle me plaindra, si toutefois le blâme que j'ai encouru permet encore la plainte. Eh ! bon Dieu ! Monsieur, de qui donc est-il question, demandai-je ? Vous ne montreriez pas plus de chagrin, s'il s'agissait de la Reine. J'en éprouverais moins, reprit-il ; car enfin, je ne suis pas encore fou, quoique déjà bien insensé ; et le rang de cette princesse, autant que ses devoirs et sa vertu, m'ôteraient probablement la lueur même de l'espérance. Il m'est difficile, interrompis-je, de deviner en quoi cette espérance est répréhensible. Elle fait ma honte, dit alors M. de Lauzun ; et, du caractère que je me connais, elle est capable de me conduire au crime. Au crime, M. de Lauzun, m'écriai-je, plus effrayée

de ma propre pensée que du ton qu'il avait mis à exprimer la sienne ? expliquez-vous de grace et hâtez-vous de terminer une confidence aussi bizarre que pénible. J'en demande pardon à Votre Altesse, reprit M. de Lauzun ; si Mademoiselle ne me l'ordonnait expressément... Je vous en prie, dis-je alors, en modérant ma voix, qu'une inquiétude personnelle avait comme exaltée ; ne me faites plus languir. Mademoiselle, continua-t-il alors, n'apprendra pas sans crainte et en même tems sans compassion que j'aime... Mad. de Montespan. — Cet aveu, tout étonnant qu'il était, me permit de respirer. Je gardai un silence de quelques minutes, et rappelai mes esprits. Je trouvai assez de sang-froid pour démontrer au malheureux Lauzun son extravagance, qu'il sentait aussi bien que moi, de laquelle il convenait en gémissant, mais dont il se croyait alors incapable de guérir.

« La fièvre le prit le soir même de cet entretien ; il en ressentit les

accès plus de quinze jours, durant lesquels j'avoue que je ne fus pas sans inquiétudes. Lorsqu'il toucha à la convalescence, il m'écrivit cette lettre, que je mets en original sous les yeux de Votre Majesté.

« Je dois compte à Mademoiselle » d'une existence à laquelle elle » daigne s'intéresser. J'étais frappé » de démence quand j'osai faire à » Votre Altesse l'aveu, qu'à la vérité » elle exigea, mais que j'eusse dû lui » taire au péril de mes jours. Aussi » bien, cet aveu coupable et insensé, » loin de soulager ma peine, l'a » presque rendue mortelle. Eh ! plut » à Dieu qu'elle le fut devenue ! » L'excès de mes malheurs, comme » de ma honte, en eût été le terme. » Cependant Mademoiselle apprend- » dra avec satisfaction que si cette » dernière doit survivre, les autres » sont de beaucoup adoucis. L'éner- » gie de mon sang parait avoir con- » sumé l'activité de mon ame ; et le » calme commence à rentrer dans » cette ame ravagée par la douleur.

» J'ai considéré sous son véritable
» point de vue ma misérable passion.
» Cette idée, qu'en offensant un Roi
» qui m'a fait son ami, je devenais
» un traître et un ingrat ; cette idée
» m'a glacé d'épouvante. Le remords
» s'est emparé de mon cœur; il l'a
» saisi de toute sa puissance. Et la
» tendresse, que je ressens pour ce-
» lui à qui je dois tout, a achevé de
» bannir des sentimens peut-être
» moins criminels qu'irréfléchis. Voi-
» là, Mademoiselle, ma position
» d'aujourd'hui. Je conserverai de
» cette erreur momentanée un sou-
» venir long et salutaire. Puissent les
» regrets qu'il nourira me maintenir
» à jamais dans les bornes du devoir!
» Puissent-ils aussi m'obtenir l'indul-
» gence, et s'il faut le dire, le par-
» don de Votre Altesse Sérénissime!
» Je m'estimerai peut-être encore,
» si je n'ai pas entièrement perdu la
» faveur d'une aussi grande et aussi
» vertueuse princesse. »

» M. de Lauzun partant alors pour les eaux, je me contentai de le faire

assurer de ma bienveillance et de mes vœux pour son retour et sa guérison. Elle s'opéra entièrement quelques mois après ; et j'eus la satisfaction de le recevoir, aux soupers du Luxembourg, l'hiver suivant.

» Maïs la blessure de son cœur saignait encore. Soit aux cercles, que sa gaîté avait jadis embellis, soit dans les sociétés particulières, il apportait cette mélancolie vague qui suit et termine les grandes passions. Son caractère, naturellement brillant, se tournait insensiblement vers la tendresse sérieuse qui donnait à sa sagesse précoce un charme inexprimable. Il eût été difficile de regarder sa physionomie légèrement décolorée, sans être touché de la plus douce pitié. On ne pouvait douter, en le considérant, que ce ne fut celle d'un homme sérieusement atteint et profondément sensible.

» Dois-je en cet endroit suspendre mon récit et l'attention de Votre Majesté, pour excuser auprès d'elle un sentiment noble à-la-fois et légitime,

et qu'elle connaît si bien? Que le sort des femmes est déplorable, et que la condition d'une princesse est digne de pitié! Tout homme est roi quand il aime, et tout roi ennoblit l'objet de son amour; mais la reine du monde devient esclave, comme toute femme, s'avilit, si elles ne savent comprimer leurs feux. Que sont pourtant ces convenances imaginées par la réflexion impassible et stoïque, lorsqu'il s'agit des émotions de l'ame et des destins de la vie? Est-il une puissance humaine qui raisonne, si elle est envahie comme par un ascendant magique, et entraînée par un charme surnaturel? Ah! qu'il est facile aux moralistes d'opposer des axiômes aux sentimens qu'ils n'ont jamais ressentis, ou qu'ils ne ressentent plus! Ce n'était pas quand madame de Longueville enflammait M. de la Rochefoucault d'amour et de sédition, ce n'était pas alors qu'il écrivait ses *Maximes*.

» Qu'est-il besoin, Sire, après cela, d'ajouter que l'intérêt inspiré par

M. de Lauzun est devenu de la tendresse, nourri par l'habitude, fortifié par son héroïsme, peut-être aussi par mes dispositions? Je dois le déclarer à son avantage : lorsque contraint par la dignité de mon rang, j'osai lui dévoiler le secret de mon cœur, je le vis à-la-fois pâlir de terreur et rougir de modestie. Il se troubla visiblement, et fléchissant le genou devant moi, il essaya de me rappeler ce que nous étions : lui, un simple gentilhomme, la créature et le domestique de Votre Majesté ; moi, la descendante de vingt rois, l'alliée de toutes les maisons souveraines, la petite-fille et la cousine des deux plus grands monarques français. Je le relevai et lui dis : Vous n'êtes rien par l'illustration, mais une noblesse sans tâche mérite d'être illustrée. Votre sang, tout pur qu'il est, ne se mêlera pas au sang des rois, qu'il n'ait été rehaussé ; je veux que mon époux marche l'égal des potentats ; et le dernier acte de votre maître l'empêchera de se le dire dorénavant.

» En effet, Sire, ce n'est pas M. de Lauzun que je vous demande, c'est le prince souverain d'Eu, de Dombes et de Montpensier. Déployez à le revêtir de ces titres et des dignités qui en sont la suite, déployez une faible portion de ce pouvoir suprême, qui, semblable à celui de la création, tire tout du néant, et de rien fait quelque chose.

Mad. Scaron écrivit, par apostille, en marge de ce mémoire :

« S'il est vrai que l'univers se conforme à l'exemple des rois, ce doit » être un avertissement solemnel » pour eux de ne lui en offrir que de » recommandables. J'estime qu'il serait scandaleux dans le présent » et d'une conséquence dangereuse » pour l'avenir, qu'une fille de » France descendit du rang au dessus duquel il n'y a que Dieu, pour » offrir sa main à un sujet. Ici, » comme le remarquera Votre Majesté, je fais abstraction des individus : je révère les qualités de » Mademoiselle, et ne mets nulle-

» ment en doute la loyauté de M.
» de Lauzun. Mais, selon même
» les expressions du mémoire, la
» petite-fille de Henri IV, celle qui
» faillit devenir la femme, je ne dis
» pas de Louis-le-Grand, mais seu-
» lement du Roi de France; cette
» princesse, dis-je, ne peut plus être
» à personne. C'est une suite de ses
» glorieux destins de porter sous la
» tombe le titre de célibataire pres-
» que couronnée. L'allégation qu'un
» prince, qu'un monarque peut
» sans inconvénient, honorer sa su-
» jette de son alliance, est, dans le
» cas présent, de nulle valeur. Une
» semblable objection, inspirée par
» les passions en délire, s'anéantit
» devant le simple coup-d'œil de la
» raison. Le Roi qui appelle à soi
» sa sujette, n'ébranle, par cet acte,
» ni sa couronne, ni ses États; il ne
» change pas de position, il ne des-
» cend pas du trône, il y fait mon-
» ter le mérite ou la tendresse. Dans
» les amertumes dont le rang su-
» prême est environné, qui oserait

» refuser cette consolation à celui » qui la peut goûter sans péril? Il » n'en est pas de même de la prin- » cesse qui s'oublie et se méconnaît. » Qu'elle devienne l'esclave d'un » tendre penchant; la politique ne » l'en peut reprendre, si la morale » ne l'en doit absoudre. Mais pré- » tendre consacrer ce penchant, ins- » crire à-la-fois sur l'autel et sur le » trône le nom de celui qui en est » l'imprudent objet, c'est choquer » trop ouvertement, non seulement » les convenances, toujours respec- » tables, mais la gloire du gouver- » nement, mais les intérêts de l'État. » Il faut que le sang des potentats, » transmis à leurs successeurs, coule » pur et sans mélange; il cesserait » d'être sacré, du moment où il » suffirait de plaire pour s'y associer.»

Nous aurons l'occasion de voir, par la suite, quelle influence exerça cet avis de la veuve sur la décision du Roi. Il ne la fit connaître que quelque tems après. Toute la Cour alors était occupée, on semblait l'être,

du départ prochain du duc du Maine. Les médecins venaient de décider que les remèdes qu'ils avaient tentés étant infructueux pour la cure de ce jeune prince, dont une des jambes se paralysait visiblement, il était utile de consulter sur les lieux mêmes, un célèbre empyrique qui guérissait quelquefois. Et le Roi, déférant à la demande de Mad. Scaron, lui permit d'accompagner à Anvers son élève chéri.

Fin du Premier Volume.

7

MADAME
DE
MAINTENON.

DE L'IMPRIMERIE DE HOCQUET ET Ce.
RUE DU FAUBOURG MONTMARTRE, N. 4.

MADAME

DE

MAINTENON,

PAR

M. REGNAULT-WARIN.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,
FRECHET, Libraire-Commissionnaire, rue du Petit-Bourbon-St.-Sulpice, n°. 1.

1806.

MADAME

DE

MAINTENON.

Jetons un coup-d'œil rapide sur la situation de la Cour à cette époque ; et, pour mieux arrêter les idées sur les principaux personnages, indiquons leur position respective.

Le maître, entièrement revenu de l'infortunée la Vallière qui le regrettait toujours, semblait également l'être de l'altière Montespan, qui méditait de le reconquérir. Plein de respect pour sa propre renommée et d'égards pour la Reine, il avait ramené, dans l'ame de cette princesse, la sérénité des premiers jours de l'hymen, et dans sa maison les honnêtes plaisirs qui en formaient l'escorte.

Mad. de la Vallière gémissait

encore ; mais la religion, aux pieds de laquelle elle versait des larmes, en adoucissait l'amertume et les essuyait quelquefois. Ce n'était pas d'ailleurs sans contentement secret, que peut-être sa délicatesse n'osait s'avouer, qu'elle avait vû la disgrace de sa rivale. Elle avait gardé sur cet événement le silence le plus absolu ; mais elle fesait éclater toute sa joie à la réunion du monarque avec son épouse.

Fatiguée de traîner un nom que son mari avait rendu ridicule, madame Scaron, décorée du titre de *marquise de Surgères*, recevait, à son passage dans les principales villes de la Picardie et de la Flandres, les honneurs qu'on s'empressait de rendre au fils du Roi. La tendresse maternelle qu'elle consacrait à cet enfant d'une si belle espérance, ne la détournait pas des sollicitudes que lui inspirait son père. L'étude particulière et suivie qu'elle avait fait du naturel de ce prince, lui permettait de redouter son inconstance et sa légèreté. Elle n'ignorait pas, et c'est ce que

démontre si bien la connaissance du cœur de l'homme, qu'un effort généreux, qu'un accès d'héroïsme peuvent élever une ame au-dessus de sa passion la plus chérie ; mais elle savait aussi que la seule force d'un grand caractère peut soutenir l'opiniâtreté nécessaire pour la détruire. Et, comme nous avons déjà eu l'occasion de le remarquer, cette opiniâtreté magnanime, cette constance, sans laquelle il y a peu de vertus, manquait trop souvent au grand roi, dans l'intérieur de sa vie privée. Héros dans les camps, homme incomparable à la tête des affaires, il se montrait, parmi ses familiers, d'une bonté trop facile. Son caractère, porté à l'indulgence, rassurait trop aisément l'intrigue ; et la mobile tendresse de ses affections devait permettre l'espérance du retour à celle qu'il avait délaissée.

C'est ce qui, malgré l'active surveillance des Bossuet et des Montausier, consolait Mad. de Montespan dans son exil, et lui en présageait la fin. Eclairée par son propre discernement,

et guidée par sa sœur, la savante abbesse de Fontevrault, elle comprit qu'il fallait profiter de l'absence de Mad. Scaron, pour ménager son triomphe sur la ruine de cette nouvelle rivale; car, quoique cette dernière, bien éloignée de marcher sur les traces de la Vallière, ne prétendit pas à l'empire du cœur, encore était-il possible qu'elle l'obtînt, d'autant plus sûrement qu'elle n'y affectait aucuns droits; et d'un autre côté, que le Roi également affadi par les langueurs de sa première maîtresse, et rebuté par les caprices hautain de la seconde, se jetât par dépit dans les bras de la sagesse, et adorât la vertu pour amour de la nouveauté.

C'est ce qu'il était de l'intérêt le plus majeur de la favorite disgraciée d'empêcher; et pour y parvenir, Mad. de Fontevrault et elle sentirent parfaitement qu'il fallait employer les moyens les plus influens et les plus décisifs. Par la même raison quepour obtenir un résultat contraire, c'est-à-dire, pour ramener le Roi dans les

limites du devoir, madame Scaron avait eu recours aux plus vertueux personnages de la Cour; madame de Montespan comprit que pour l'en faire de nouveau sortir, il était indispensable de susciter les plus ambitieux et les plus adroits. La grande expérience qu'elle avait acquise des intérêts et des habitudes des courtisans, lui désigna, parmi un nombre beaucoup plus considérable, quatre personnes dont le caractère lui était entièrement connu, dont les vues, quoique différentes en quelques points, pouvaient se joindre aux siennes, et auxquelles leurs talens, leurs qualités particulières ou leur situation assuraient une consistance nécessaire à son projet. C'étaient, en hommes, MM. de la Rochefoucault et de Louvois; et parmi les femmes, mesdames d'Hudicourt et de Richelieu. Depuis, il se joignit à ces chefs-de-file, si l'on peut dire ainsi, quelques subalternes moins marquans, mais non moins utiles, ou pour parler plus juste, non moins nuisibles. Tels furent Mad. de

Thianges et Mlle. de Fontanges, dont la destinée singulière et déplorable nous intéressera ci-après. Il importe pour le moment actuel, de connaître d'abord les coryphées de cette cabale d'iniquité.

Lorque, dans les jours orageux de sa première jeunesse, M. de la Rochefoucault, allumant, pour ainsi dire, les feux de l'amour à ceux de la révolte, croyait se montrer amant plus passionné, en se montrant sujet plus rebelle, eut-on deviné qu'il renfermât en soi le germe de cette sagesse pratique, dont son livre est la théorie? C'est le propre de ces cœurs bouillans, de ces génies audacieux, que, quand les passions qui les échauffaient sont amorties, les sentimens qui en prennent la place, soient dignes de toute estime. Ainsi, sous les laves d'un volcan, reposent des sels fécondateurs qui renouvellent le sol, y filtrent une sève puissante et le disposent à produire une végétation plus vigoureuse. M. de la Rochefoucault avait de la probité et même

des vertus ; mais elles étaient plutôt la suite de ses habitudes, que la conséquence de ses principes. Ceux-ci à cet égard étaient si invariablement fixés, qu'il se gardait bien d'attribuer à des causes honorables ce que le témoignage des siècles et de l'univers a reconnu pour être la vertu ; il la rapportait à un intérêt personnel, à un amour-propre modifié de mille manières, selon les individus. Ainsi disparaissaient à ses yeux la délicatesse dans les procédés, l'honnêteté dans la conduite. On n'était homme de bien que par routine ou par calcul ; femme pudique, que par combinaisons ou par tempérament. Un tel système ne donnant pour base à la société que l'égoïsme, en excluait les sentimens qui en font le charme ; ou plutôt ces sentimens se réduisaient à une sensibilité matérielle, plus ou moins exquise, selon la qualité des humeurs et l'irritabilité des nerfs. Et si l'on s'étonne qu'un homme de bien, qu'un homme aimable ait professé une doctrine si aride, si désolante et

si perverse, qu'on se rappelle, pour expliquer cette singularité, qu'il avait été mêlé fort avant dans les intrigues de la Fronde. Là, il faut en convenir, M. de la Rochefoucault n'avait pu voir la société que sous son aspect le plus abject et le plus repoussant. Du moins, dans les crises violentes, que les passions nobles et fières livrent quelquefois au corps politique, les convulsions qu'il éprouve ont je ne sais quoi de terrible et majestueux qui épouvante, mais qui impose l'admiration. Alors on voit le genre humain dans tous les développemens de sa force; ce qu'il subit est une fièvre qui, à la vérité, produit des crimes, mais des crimes illustres, d'héroïques attentats, auxquels se mêlangent comme des courans d'eaux vives et pures aux limons d'un torrent déchaîné, des actions vertueuses et sublimes. Telle se montra la Ligue; telle, et avec une plus effrayante énergie, vient de se déployer, sur tout l'horizon de l'Europe, l'orage de notre révolution. Que M. de la Rochefou-

cault eût vêcu du tems des Guises ou de celui de Mirabeau et de Danton, il n'eut pas pris de la nature une idée si ignoble, de la société une opinion si humiliante, et n'eut pas porté des affections humaines un jugement si désavantageux. Mais, poussé par une ivresse de jeune homme et malgré soi, dans des manœuvres qui n'avaient pour ressort que des intérêts privés, il est moins surprenant que, jugeant des hommes, par ceux dont il avait les misérables passions sous les yeux, il ait refusé son estime aux motifs qui les fesaient mouvoir. C'étaient, chez la plupart des animosités particulières, de petites rivalités, des haines de ruelle et des jalousies de courtisans ; en un mot une cabale plutôt qu'une faction, ou, si l'on aime mieux, une intrigue de comédie, dont les acteurs, presque tous gens d'esprit, mais privés de caractère, descendaient visiblement vers la farce, au lieu de s'élever aux conceptions simples et terribles d'une conjuration tragique. Ce spectacle, qui se passa

presque tout en mouvemens mal combinés et sans objet fixe, ayant accoutumé le génie naturellement contemplateur de M. de la Rochefoucault aux observations fines et aux réflexions critiques, il devait arriver que si jamais les circonstances le plaçaient entre la vertu modeste et le vice impudent, il se déclarât sans balancer en faveur de ce dernier et au préjudice de l'autre. Car enfin celle-ci avait, selon lui, un tort de plus : le perfide calcul de la dissimulation. Et le duc l'imputait d'autant mieux à Mad. Scaron, que la délicatesse de son esprit et les préventions du Roi lui avaient fait la réputation de précieuse, comme, aux yeux de Mad. de Montespan et de ses familiers, son austérité lui avaient valu celle de prude.

Cette subtilité ne peut déshonorer la mémoire du philosophe, dont, au contraire elle manifeste la sincérité; mais elle doit flétrir un système qui par la double voie du sophisme et de l'insensibilité, conduit

le vice à la considération et les vertus au mépris.

Le marquis de Louvois au contraire, eut rejeté une doctrine qui rendait l'opinion dépendante d'un raisonnement : il avait établi la sienne sur une base qu'il regardait comme plus solide, sur le crédit de ceux avec qui il communiquait ; et ce crédit, il se gardait bien de l'apprécier d'après les qualités de ceux qui en étaient revêtus, mais d'après les passions de ceux dont ils le tenaient. Malheureusement pour lui, sa dureté naturelle, sa hauteur inflexible déconcertaient sans cesse cette combinaison de courtisan ; de manière que flottant presque toujours entre son caractère et ses intérêts, tantôt il immolait ceux-ci à l'impétuosité de celui-là, et tantôt il comprimait en faveur des intérêts, les élans du caractère. Voilà, du moins, comment on pouvait l'observer alors ; car depuis, ce dernier ayant repris tout son ressort, devenu plus nergique par la contrainte, le ministre se montra avec

tous ses défauts révoltans, que de grands talens réussirent à peine de faire supporter. Bien que vendu à madame de Montespan, il ne pouvait aimer en elle cette fierté qui choquait la sienne et cette familiarité pleine de graces et de séduction qui avait, presqu'absolument subjugué le Roi: mais les principes d'administration de la marquise étaient les siens; tous deux s'accordaient à donner pour ressort au gouvernement un despotisme tranchant et rapide, une tyrannie habituelle et violente quelquefois. Par la même raison, M. de Louvois devait haïr Mad. Scaron, dont les affections douces décélaient une ame aimante, dont les sages maximes prouvaient un esprit généreux, et dont la conduite, dans toutes les circonstances de sa vie, avaient fait du caprice et de la dureté, la plus sanglante critique. Il n'est pas hors de vraisemblance d'ailleurs que ce ministre, qui était doué de beaucoup de pénétration et de finesse, ait pressenti dans la veuve de Scaron, l'instrument

d'une fortune qui affaiblirait la sienne. Soit calcul de prévoyance, soit instinct de conservation, il était, en quelque façon, poussé à se ranger parmi ses ennemis.

Des motifs plus personnels encore, quoique beaucoup moins importans et tout aussi déraisonnables, avaient déterminé la haine de Mad. de Richelieu. C'était une personne médiocre en tout, excepté en intrigue de société, où elle déployait un esprit plein de ressources. Ayant compris de bonne heure que la nature ne l'avait destinée qu'aux rôles subalternes, tourmentée cependant du besoin d'en remplir de plus marqués, elle s'était faite la protectrice du mérite, comme si elle lui eut été supérieure, et se plaisait à le produire, pour faire croire qu'il avait besoin de son appui. Voilà ce qui avait fait de l'hôtel de Richelieu le rendez-vous habituel d'une excellente et même de la meilleure compagnie. Nous avons vu que madame Scaron en avait assez long-tems fait l'ornement et les char-

mes ; alors madame de Richelieu croyait la chérir, parce qu'en effet elle chérissait en elle les qualités dont l'éclat rejaillissait sur sa maison. Jamais cette maison ne fut plus brillante que du tems de l'aimable veuve ; et l'aimable veuve eut toujours paru adorable si elle se fut décidée à concentrer son mérite sur ce petit théâtre. Malheureusement, de cette enceinte bornée, ce mérite avait percé jusqu'à la cour ; plus malheureusement encore, un Roi, dont le jugement était aussi sain que l'œil exercé, commençait à mettre ce mérite à sa véritable place ; et plus malheureusement enfin, il n'avait plus besoin, pour s'y élever, de la tutelle de madame de Richelieu. Comment pardonner des torts aussi graves ? Aussi pesaient-ils de tout le poids de l'orgueil humilié sur le cœur de la duchesse. C'était vainement que, par une amitié pleine de zèle, madame Scaron cherchait à faire excuser sa fortune ; ces témoignages devenaient des griefs de plus et la reconnaissance une insulte.

Pouvait-on supporter l'affligeante idée de devoir quelque chose à sa protégée? Il lui convenait bien de protéger à son tour! Suffit-il pour cela d'avoir de la bonté et quelque discernement? Il est hors de doute qu'il faut d'autres droits; et il n'en est pas de plus incontestables que l'illustration. Ces raisonnemens parurent si victorieux à madame de Richelieu, que, dans la petite sphère de ses opinions, elle en conclût qu'elle devait être l'ennemie de sa bienfaitrice, et que, puisqu'elle ne pouvait plus la protéger, il fallait la punir.

Eut-on jamais imaginé que madame d'Hudicourt aussi se regardât comme obligée en conscience d'entrer dans cette ligue d'iniquité? Notre nature est donc bien perverse, puisqu'au moment où apparaît, comme un génie céleste, l'être d'un mérite supérieur, non-seulement l'envie s'irrite contre lui avec une sérieuse animosité, mais la frivolité aiguise, pour le tourmenter, ses petits traits gaiement envenimés! De toutes les femmes incon-

séquentes et légères, madame d'Hudicourt, je crois, était la plus nulle. Son visage brillant et gracieux séduisait d'abord d'autant plus, qu'il annonçait de la finesse et de l'esprit; mais ensuite il captivait d'autant moins, qu'on ne pouvait être longtems sa dupe, et qu'on le reconnaissait pour un imposteur. Louis XIV pensa y être pris : il avait quelque tems balancé entre la séduction de madame de Montespan et l'attrait superficiel de madame d'Hudicourt. Et parce que c'était à l'époque où madame Scaron avait paru chez la marquise, que le Roi s'était entièrement décidé, madame d'Hudicourt avait trouvé tout simple d'attribuer sa défaite à madame Scaron. En cette circonstance, comme dans cent autres de sa vie, elle avait fait preuve d'irréflexion et de légèreté. Autre tort qu'elle ne pouvait pardonner à la charmante veuve : c'était non l'esprit auquel elle-même montrait beaucoup de prétentions, mais le sérieux et la profondeur, qu'elle ne pouvait

comprendre, et qui lui causait un mortel ennui. Les personnes superficielles ne supportent pas plus l'ennui que la raison des autres leur donne, que les personnes gravement raisonnables ne pardonnent celui qu'elles inspirent.

A ces quatre *chefs de bande* déclarés contre madame Scaron, il faut joindre, chacun pour des motifs individuels, les sœurs et le frère de madame de Montespan, en observant toutes fois qu'outre ces mêmes motifs, chacun mettait dans son agression l'esprit de son sexe, les pratiques de son état et la trempe de son caractere. Autres étaient le but, ainsi que la marche de cette singulière marquise de Thianges, dont l'orgueil avait une sorte de naïveté délicate, qui ne lui permettait pas d'estimer sa qualité moins qu'elle ne la croyait estimable. Ses scrupules à cet égard étaient si minutieux, qu'elle aurait cru compromettre sa conscience, si elle n'eut combattu pour la supériorité de sa maison, comme on se déclare pour

une vertu. Elle accordait au Roi l'illustration et les alliances ; mais elle lui refusait l'antiquité. Ce fut elle qui prétendit qu'avant de damner une Mortemart, *Dieu y regarderait à deux fois*. Ce qui lui déplaisait donc le plus dans madame Scaron, ce n'était pas qu'elle parvînt à supplanter sa rivale, mais que cette rivale fut d'un sang mille fois plus noble que celui de d'Aubigné. Autre aussi avait été dans cette cabale, l'objet de madame de Fontevrault, qui, avec tous les trésors de l'érudition, en étalait un peu trop les ridicules, et redoutait peut-être une antagoniste formidable. Cependant madame Scaron ne l'était point ; jamais on ne fut plus sainement spirituelle et plus solidement instruite, avec moins de prétentions à le paraître. Il semblait que tant de simplicité eut dû faire pardonner tant de mérite.

Quant au duc de Vivonne, qui avait pour l'apprécier, le triple caractère d'homme, de bel esprit et de chevalier français, il s'était retranché

dans une sorte de neutralité. La justesse de son intelligence, la justice de son cœur ne lui inspiraient en faveur de la veuve, que des sentimens d'admiration; mais le désir, le besoin même qu'il avait de s'avancer, le contraignaient de les dissimuler un peu. Comme c'était en partie par sa sœur qu'il avait obtenu ses premières graces et ses premiers emplois, il comprenait que sa fortune était liée aux triomphes, de la favorite. Cependant, avec une sincérité parfaite, il n'avait pu se cacher ses nombreux et insupportables défauts; et quoiqu'ils fussent tempérés par l'amabilité, il remarquait, quelquefois assez ouvertement, qu'ils ne se montraient jamais, sans faire ressortir les qualités de sa rivale.

Tels existaient, du moins dans l'opinion de la marquise, les principaux adversaires de madame Scaron. Quoi de plus pénétrant que l'œil d'une femme pour deviner les complices de ses inimitiés? Madame de Montespan avait pressenti ceux ci; elle voulut

[illegible] Dieu. Ce fut le conseil que la [illegible] et qu'elle suivit, [illegible] chercher à les revoir.

[illegible] précieux de [illegible] part de sa position, et de [illegible] sur la conduite [illegible] à tenir, elle instruisit à [illegible] ce qui pouvait lui être à elle-même de plus favorable. Au lieu de [illegible], dont elle connaissait [illegible] les [illegible], elle se peignit, [illegible] sous les traits de sa propre [illegible], mais comme avant vu ses [illegible] sous un jour, que ses [illegible] avaient [illegible] d'une [illegible]. Elle redoubla de larmes [illegible] la [illegible] parut à ses [illegible], en excitant dans ce [illegible] la [illegible] de pardon [illegible] l'indulgence de la vertu, un [illegible] [illegible] un [illegible] libre à [illegible]. Dans la [illegible] de Richelieu, elle [illegible], elle prépara [illegible] d'honneur, pour [illegible]

ment partagés ; elle versa le mépris à pleines mains sur l'insolente bienveillance d'une ambitieuse à demi parvenue, qui déjà se vengeait des bienfaits dont sa misère, à peine passée, avait été comblée, en accablant sa bienfaitrice de son humiliante protection. La marquise prenant un ton différent avec la frivole d'Hudicourt, sema de plaisanteries fines, de moqueries spirituelles, de sarcasmes mordans la satyre qu'elle lui adressait contre la respectable veuve. Elle ne manqua pas de lui faire comprendre qu'il serait scandaleux et inouï qu'une femme qui n'avait jamais été d'une grande beauté et qui n'était plus de la première jeunesse, l'emportât sur celles qui réunissaient à ces avantages la séduction des graces et l'amabilité de l'esprit. C'était prendre Mad. d'Hudicourt par son faible, de même que c'était par l'endroit sensible que madame de Montespan avait touché les autres. Ainsi, par une dissimulation d'autant plus profonde qu'elle le semblait moins, cette femme habile,

parlant à chacun son langage, exprimant leurs propres pensées, et pressentant leurs intentions, les amenait, par leur seul intérêt, à seconder les siennes, et les liait à sa cause par les nœuds si puissans de l'amour-propre et de la vanité.

Par suite de ces relations épistolaires, des conférences furent indiquées et eurent lieu à Montevrault. Mad. d'Hudicourt s'y rendit la première avec l'empressement d'une rivale. Comme elle avait peu d'importance dans sa conduitte et peu de consistance dans ses propos, on se contenta de lui confier les attaques légères et les escarmouches. Elle devait semer les calomnies en badinant, et amener, comme par imprudence, aux inductions les plus malignes. La duchesse de Richelieu se chargea d'une aggression plus sérieuse et plus directe : ses fonctions de dame d'honneur, en l'approchant avec intimité de la souveraine, lui donnaient une influence marquée sur un cercle fort étendu. Elle promit de l'infecter de

son animosité et de lui communiquer tout son ressentiment. La Rochefoucault, trop loyal pour avoir recours aux fourberies, ne prétendit puiser ses armes que dans le cœur même de son adversaire, à laquelle il imputait tout les vices que ses préventions lui donnaient. Pour ce qui est du ministre, il offrit en même tems l'influence de son mauvais esprit et les services de son autorité. Avec un caractère tel que celui de M. de Louvois, ce n'est pas en trop mal penser, que de supposer qu'il eût volontiers ôté la liberté à celle à qui il voulait ôter la considération.

Le mariage de Mademoiselle était retardé, et l'on commençait à se dire que les conseils de Mad. Scaron en étaient la cause principale. C'en fut assez, pour que, sans un examen plus approfondi, cette princesse exigeât que Lauzun entrât dans la cabale. Pourquoi son rang ne lui permettait-il pas d'y entrer elle même? Au moins se flatta-t-elle de la diriger, par le canal de son favori. Et celui-ci que

pressaient son mécontentement et un reste d'attachement à la favorite se jeta avec zèle dans un parti qui servait si puissamment ses plus chers intérêts.

Les rôles distribués et les manœuvres montées, on se hâta de les employer pendant l'absence de celle qui en était l'objet. Il y avait, dans cette intrigue, deux buts évidemment marqués ; l'exclusion de Mad. Scaron et le retour de sa rivale. Mais ces buts n'étaient point tellement dépendans l'un de l'autre, qu'atteindre le prémier, c'eut été toucher le second. Il fallait donc les unir de liens si intimes, qu'aucun effort ne les put séparer. Il fallait que la ruine de la veuve devint nécessairement le triomphe de la marquise. C'est à quoi travaillèrent, chacun dans leur sens, ses agens et ses complices. Leurs moyens cependant demeurèrent d'abord cachés : seulement, il fut remarquable que toutes les conversations de la Cour se dirigeaient presqu'uniquement sur deux objets, le voyage

de Mad. Scaron et l'exil de Mad. de Montespan. Une lettre de Mad. de Sévigné, beaucoup mieux que nos froides analyses, donnera de cette position singulière, l'idée la plus juste et la plus vraie. Nous pensons que cette pièce, qui se trouve comme noyée dans un vieux recueil de *lettres sur les affaires du tems*, n'a été retranchée des éditions de celles de Mad. de Sévigné, que parce qu'elle peignait sous des couleurs trop noires et trop véridiques, une personne, dont les descendans ont toujours gardé à la Cour de France le plus haut crédit.

« Or ça, ma toute adorable, vous » êtes donc bien en peine de nos » soirées; et toute votre intelligence » ne va pas jusqu'à concevoir ce que » nous fesons ici depuis le départ de » l'*Amie* (Mad. Scaron) et la dis- » parution de *Quantò*? (Mad. de » Montespan.) Voilà précisément » ce qui occupe, ce qui attache, ce » qui intéresse, ce qui fait déraison- » ner à perte de vue. Vous ririez

» bien, si vous entendiez les conjec-
» tures ; vous ririez plus si vous
» voyiez les mines. Cela me parait
» admirable, à moi qui en devrais
» avoir jusqu'au dégoût. C'est sur
» tout la dame d'honneur qui est
» bonne à voir! elle n'ouvre la bouche
» que pour parler de l'*Amie*, et n'en
» parle qu'avec une sainte horreur.
» Pour *Quantò*, c'est une sainte à
» mettre en niche, à invoquer, à
» écrire sur le calendrier. On pleure
» quand on la nomme, on soupire
» quand on y pense, on vante sa pé-
» nitence et ses austérités. Ah ! que
» le maître a perdu, en la perdant !
» C'est cette peste doucereuse qui a
» tout gâté ! Pourquoi ne restait-elle
» pas dans son faubourg avec ses
» marmots ? et Mad. d'Hudicourt
» ajoute charitablement qu'il est tout
» simple, qu'après avoir été la femme
» d'un cul-de-jatte, elle soit la gou-
» vernante d'un bancroche. Et puis
» l'on rit, l'on se frotte les mains,
» on joue de l'évantail, on demande
» des cartes. L'entretien file au milieu

» du hoca : A vous la main ! Revient
» elle bientôt ? — Plut à Dieu qu'elle
» ne revint jamais ! — Sept de trefles !
» pourquoi ? elle a de fort beaux
» yeux. — Et un mauvais cœur. A-
» tout ! c'est en carreau. — Je fais les
» levées. — Pas du tout ; j'ai la dame
» supérieure. — Et moi l'as et le roi.
» As-t-on des nouvelles d'Anvers ?
» Que dit Fagon ? — La main à M.
» de la Rochefoucault. Quant à celui
» là, c'est un sage ; mais ce sage,
» pour observer beaucoup médit
» souvent et quelquefois calomnie.
» Il parle de l'*Amie* comme d'une
» prude, de *Quantò* comme d'une
» héroine : tout cela, ma fille, a-t-il
» le sens commun ? On dit que tout
» cela fait impression sur le roi.
» Tant pis ; car s'il cède une fois, il
» est vaincu pour toujours. Com-
» ment ne s'apperçoit-il pas qu'il a
» été le jouet de l'ambition ? *Timon*
» (M. de Montausier) qui dit quel-
» quefois des choses assez déplacées,
» devrait bien dire celle là ; cela se-
» rait héroïque et méritoire. Cela

» mettrait fin à ces caquets impertinens, à ces chuchottemens ridicules, à ces silences plus bizarres. » On saurait qui il faut adorer, qui » il faut craindre. S'il faut parler » vrai, je crains la faiblesse du maître, » j'ai peur de revoir *Quantò* et de ne » plus revoir l'*Amie*. Il faut convenir aussi que *Quantò* est bien séduisante. On la dit embellie, plus » grasse, plus vermeille que jamais. » Voilà ce que produisent les rigueurs du cloître. Je doute que, » pour se refaire, un voyage vaille » une retraite. Ah! ma fille, que » nous sommes heureuses de ce que » l'on ne parle de nous qu'à nous » mêmes !... »

Ce que redoutait Mad. de Sévigné ne tarda pas à arriver. Le Roi, à qui au lever, au coucher, dans le cercle, au cabinet, dans le sallon, on rebattait les oreilles de ces deux dames, ne sçut plus comment fixer son opinion. Si vous permettez à Mad. Scaron de reparaître, lui disait Louvois, vous êtes perdu; c'est une

séductrice qui s'emparera de l'autorité, et qui s'immolera l'état, en feignant de le sauver. Si vous ne rappellez pas Mad. de Montespan, disait la duchesse de Richelieu, que deviendrez-vous, que deviendrons nous, nous mêmes? Elle était l'ame de nos plaisirs et la source de votre bonheur. Louis ne pouvait se dissimuler qu'il était plus triste, depuis qu'il était plus sage. La Reine, par son amour chaste et tranquille, n'appaisait point cet autre amour sensuel qui brûlait dans le cœur du Roi. Il soupirait au souvenir de ces voluptés que les raffinemens de la marquise rendaient si neuves et si piquantes. Vainement il jettait les yeux sur la foule de beautés qui brillaient dans sa Cour: leur présence, toute charmante dans un autre tems, lui fesait mieux sentir l'absence de l'objet aimé. Mademoiselle Guédany vive, folâtre, légère, n'était qu'un enfant; Mad. de Soubise avait, dans le caractère, je ne sais quoi de séditieux, qui ne s'accordait guère avec les bienséances;

Mad. de Grammont pouvait-elle être belle, entêtée qu'elle se montrait de l'hérésie de Jansénius ? Enfin était-il facile d'oublier que Mad. de Ludres, d'ailleurs si séduisante, bégayât et fit des grimaces en parlant ?

On s'appercevait de jour en jour que la position de la cour était contrainte et que la situation du Roi était pénible. Mad. Scaron au surplus interressait moins son cœur alors, qu'elle n'occupait les souvenirs de son esprit. Il était bien éloigné de la desirer comme femme ; mais il l'eut souhaitée comme conseil et comme amie. L'image de Mad. de Montespan le poursuivait avec une constante ardeur. Que de fois, dans les bras de la vertueuse Marie-Thérèse, il se surprit à la regretter amèrement ! Que de fois, il maudit les devoirs glacés de l'hymen et redemanda les criminels plaisirs de l'adultère ! Mais la probité, mais la religion, mais la décence retenaient, dans d'honorables limites, des sens si impérieusement révoltés. C'est alors qu'il fut grand ;

il déploya, pour se dompter, plus de forces de caractère et d'esprit qu'il n'en aurait mis à conduire la plus épineuse négociation. Tous l'observaient, sans qu'il s'en apperçut; tous attendaient, avec une curiosité inquiète, l'issue du combat qui se livrait dans son cœur. La Cour, partagée entre deux femmes d'un mérite si remarquable et si différent, l'était aussi dans ses vœux. Et si Mad. de Montespan avait pour elle ceux d'une brigue puissante, Mad. Scaron réunissait en sa faveur ceux d'une association plus respectable et éminemment vertueuse.

La Reine était à la tête: elle comptait parmi ses membres l'illustre Bossuet, Fénélon, Montausier, le grand Condé, Bourdaloue. Enfin, dans ce nombre de noms voués à la sagesse et à la gloire, il fallait placer celui d'une héroïne, non moins sage, quoiqu'autrement fameuse; je veux parler de Mad. de la Vallière, dont la conversion suivait le repentir et qui voulait aussi ramener à Dieu un cœur qu'elle n'avait pu conserver.

Cette ligue sainte, qui avait deviné les moyens employés par celle qui lui était contraire, réunissait ses efforts pour lui en opposer qui les détruisit. Marie-Thérèse se servait de son angélique douceur et de la tendre déférence que lui témoignait son époux. M. de Meaux usait de l'ascendant que lui avait donné ses hautes vertus, son grand caractère et ses sublimes talens. Il lui parlait toujours avec la gravité d'un pontife, avec l'autorité d'un prophète, avec la sévérité d'un juge. Fénélon, qui arrivait à la suite, semblait envoyé pour adoucir les playes que tant d'austérité avait faites à un cœur malade. Il laissait couler de ces paroles aussi douces que le miel, et qui vont, jusqu'aux derniers replis de l'ame, insinuer un baume consolateur. Avec sa vivacité accoûtumée, M. le Prince indiquait la solution de tous les obstacles et le retour de la tranquillité. Il disait au Roi qu'il n'y aurait point de paix pour lui, tant qu'il ne romprait pas sans retour avec Mad. de Montespan. Bourdaloue, en chaire, prouvait la même thèse,

sous des noms empruntés ; et le sévère Montausier, qui la répétait au cercle et dans le tête-à-tête, ajoutait, en homme à qui la fragilité du cœur humain, n'est point étranger, qu'il fallait au plutôt rappeller madame Scaron.

C'était également l'opinion de madame de la Vallière. Le Roi, qui lui fesait, de loin en loin, quelques-unes de ces visites, qu'on trouve si agréables quand on s'aime peu, et si froides quand on s'est trop aimé ; le Roi écoutait son ancienne maîtresse avec bonté. En entendant vanter Mad. Scaron, il avait le plaisir de s'occuper de sa rivale. La duchesse indulgente et timide n'en avait jamais dit de mal ; peut-être même n'en avait elle jamais pensé. Mais depuis qu'elle avait formé la résolution d'expier ses erreurs en se consacrant à Dieu, celles de la marquise l'avaient frappée. Elle en parla au Roi avec une chaleur qui l'étonna et le fit rêver. On n'eût guère présumé quel devait être le résultat de ses réflexions,

Nous avons déjà eu l'occasion de remarquer qu'il y avait dans ce prince deux personnages bien marqués : l'homme d'état et l'homme privé. Le premier, véritablement grand, trouvait, avec une sagacité toute particulière, non-seulement le point épineux d'une difficulté, mais les moyens les plus victorieux pour la résoudre. L'autre, au contraire, en qui les émotions du cœur semblaient obscurcir les clartés du jugement, hésitait longtems avant de résoudre, délibérait avec lenteur, prenait tous les avis, et se décidait en faveur de ces tempérammens mixtes qui presque toujours font des mécontens.

Voilà, trait pour trait, ce qui arriva dans cette occurence. Il ne voulut ni trahir la vertu, ni immoler son amour. Sous prétexte d'intimer à madame de Montespan, quelques ordres secrets relatifs à sa conduite intérieure, il chargea Bossuet de lui porter des lettres et d'en rapporter les réponses. C'était une négociation, ce dont ne se doutait guère ce grand

prélat, et aux conditions de laquelle la marquise aussi étonnée que ravie, ne demanda qu'à souscrire.

Plusieurs semaines s'étaient écoulées, depuis cette ouverture. Mad. de la Vallière, qui déjà deux fois s'était retirée dans un cloître, d'où les regrets passagers du Roi l'avaient fait sortir, prit la ferme résolution d'y rentrer pour jamais. Elle venait d'exécuter son dessein, sans nouveaux empêchemens de Louis, qui, bien éloigné d'y voir un éternel sacrifice, ne le regardait que comme une retraite momentanée. Une des conditions imposées à la marquise fut de voir la Reine, d'obtenir de cette princesse indulgence et pardon et de lui promettre une vie plus édifiante à l'avenir. Le rendez-vous eut lieu dans le parloir et en présence de Mad. de la Vallière. La favorite pleura abondamment, embrassa avec componction les genoux de sa maîtresse qui la releva avec bonté, essuya ses larmes lui continua sa protection. Mad. de la Vallière bénit le Seigneur de tant

de repentir d'un côté, de tant de facilité de l'autre.

Le Roi revit son amante et la revit avec transport. Deux mois d'éloignement, en attisant ses desirs, avaient de beaucoup embelli celle qui en était l'objet. Il se crut obligé d'implorer son pardon d'une femme qu'il avait à la fois outragée et punie; et l'orgueilleuse marquise put encore contempler à ses pieds celui qui, dans cette circonstance au moins, n'eut voulu de la couronne du monde, que pour l'y déposer. Néanmoins, il se montra ferme dans le second article de la négociation. Cet article concernait le rappel de Mad. Scaron, et son établissement à la cour dans un état plus honorable. L'un et l'autre eurent lieu, au grand mécontentement de la cabale ennemie, comme à la grande surprise et à la plus grande satisfaction du parti de la Reine. La veuve ayant, des bienfaits du monarque, acheté la terre de Maintenon, il voulut qu'elle en portà le nom avec le titre de marquise. La réconciliation

eut lieu entre les deux rivales que le Roi obligea de bien vivre ensemble. Ce qui fit dire au marquis de Louvois : le Roi est le maître de faire à l'Europe la guerre ou la paix ; mais quant à la paix entre ces femmes, il n'en aura pas si bonne composition, et pour moi je la crois impraticable.

Elle ne l'eut point été du côté de Mad. de Maintenon, dont les principes austères étaient tempérés par une grande douceur de mœurs et par une conduite tout à fait indulgente. Sans perdre de vue son projet favori de la conversion du Roi, elle comprit que pour l'opérer radicalement, c'était plus du tems qu'il la fallait espérer, que d'aucun effort étranger. Ce fut aussi l'avis des interressés. La providence est si sage, dit Fénélon, qu'elle a mis dans le caractère même de Mad. de Montespan, le préservatif, ou du moins le remède de ses séductions ; comme elle a placé celui des emportemens du Roi, dans sa légéreté. De tels palliatifs mécontentaient visiblement l'inflexible Bos-

suet, le sévère Montausier et le brusque abbé Gobelin, qui convenaient difficilement qu'un Roi même, qui n'était à leurs yeux qu'un pêcheur, put transiger ainsi avec le vice.

Chaque jour cependant et chaque circonstance montraient à-la-fois comment s'établissait insensiblement le crédit de Mad. de Maintenon, et combien diminuait celui de sa rivale. Celle-ci, subjuguée par la promesse que Lauzun lui avait faite de la principauté de Dombes en faveur du duc de Maine, venaient d'obtenir du Roi son consentement au mariage de Mademoiselle. On n'a pas oublié que l'opinion de la veuve y avait été défavorable. Honteuse d'une faiblesse qui deshonorait un grand monarque, elle n'hésita pas de s'adresser à la Reine et de la lui présenter sous ses véritables couleurs. Monsieur, père de Mlle. de Montpensier, se rendit chez la souveraine; il y vint accompagné du prince de Condé qui, selon une ancienne coutnme, l'aidait à vouloir. De-là, on se transporta chez le

Roi auquel il ne fut pas difficile de démontrer quelle injure cette alliance allait faire à la famille royale. Mad. de Maintenon, consultée une seconde fois, s'expliqua de vive voix, et mit, dans cette explication, toute l'énergie dont elle était capable, quand il s'agissait de l'intérêt de son prince. Elle développa avec cette éloquence irrésistible dont elle était douée, le système conservateur, dont sa première apostille, avait indiqué les bases. Elle insista singulièrement sur l'orgueil dont cette alliance enflerait la noblesse française, et sur l'audace qu'elle lui inspirerait. Le grand Cardinal qui prépara votre règne, ajouta-t-elle, avait d'autres maximes. Un prince du sang, disait-il, peut, sans s'avilir, épouser une demoiselle; une princesse ne saurait, sans compromettre l'état, épouser un sujet. Louis, frappé de ces considérations, et plus charmé peut-être encore de la personne qui les lui présentait, mande M. de Lauzun et Mademoiselle; au lieu de signer leur contrat, comme

il l'avait promis, il leur défendit de passer outre. Depuis, ces deux illustres amans, reçurent secrètement la bénédiction nuptiale. Lauzun se flatta de fléchir le Roi à force de grandes actions et de complaisances; la princesse à force de tristesse et de pleurs. Mais tous deux, aigris plus que jamais, par Mad. de Montespan, jurèrent de faire repentir Mad. de Maintenon de son zèle indiscret.

Cependant un grand spectacle se préparait. Mad. de la Vallière, après avoir donné à la Cour le scandale de ses faiblesses, allait lui offrir l'exemple de sa pénitence et de son sacrifice. Pressée de son repentir et guidée par Mad. de Maintenon, elle avait pris la sésolution de mettre un abyme entre elle et son amant. La tendresse maternelle avait pu seule la faire balancer; mais rassuree par le Roi sur le sort des enfans qui lui étaient si chers, elle n'hésita plus à rompre le dernier fil qui la retenait au monde. Depuis plus d'une année, elle s'en était détachée insensible-

ment. Des ameublemens communs, une nourriture grossière avaient remplacé toutes les recherches de l'opulence et du luxe ; au lieu d'une chemise d'un tissu délié, elle portait, sur sa chair une haire de crin, dont les pointes macéraient cruellement des membres amollis dans la sensualité. Il y avait déjà six mois qu'elle subissait les épreuves de ce rude noviciat. M. Bossuet l'y dirigeait, avec l'espérance qu'une conversion si héroïque et si éclatante, déciderait celle du Roi. Ce fut aussi la conjecture de madame de Maintenon et c'était la crainte de madame de Montespan. Enfin l'époque des vœux solemnels fut indiquée et Louis l'approuva. Mais il se dispensa d'y assister ; il trembla de voir sous de lugubres vêtemens et flétrie par les austérités, celle qu'il avait si souvent pressée dans ses bras, toute ravissante de jeunesse et de beauté. Durant cette cérémonie, qui dura trois jours, il se tint renfermé et ne voulut voir personne. Le bruit se répandit même qu'il avait demandé un

confesseur, et que cette fois, la favorite allait être renvoyée. Louvois en frémissant, tournait déjà ses regards vers Madame de Maintenon, dont sa sagacité présageait la faveur. Mais la fière marquise n'était pas d'humeur à la lui céder sans débat. Après avoir délibéré avec ses partisans et sur-tout avec elle-même, elle n'imagina rien de plus infaillible que d'opposer une nouvelle rivale à cette rivale si dangereuse et si redoutée. C'était la tentative d'une femme supérieure ou insensée; mais au point où en étaient les choses, elle sentait, que ne pouvant plus régner par les sens, il fallait au moins qu'elle gouvernât encore par l'habitude et par l'esprit. Sur un prétexte assez léger, elle commença donc par interdire à son amant ces plaisirs journaliers dont l'accès lui avaient été jusqu'alors si facile et dont la privation lui sembla bizare et pénible. C'était peu: il fallait trouver un sujet qui, sous tous les rapports, entrât dans ses vues et secondât ses intentions. Elle desirait une fille qui,

sans sortir de la boue, ne fut pourtant pas d'une naissance à lui inspirer trop d'orgeuil; dont la fortune fut médiocre et la famille de composition aisée; qui eut de la beauté, de la jeunesse, de la fraicheur, et sur-tout qui n'eut ni caractère, ni esprit. Tous ces points étaient importans pour faire de cette personne un instrument docile, une esclave soumise, qui rapportât tous ses avantages à la main qui l'aurait tirée du néant. Voilà les combinaisons de la ruse et le calcul de l'ambition : voyons si les résultats tournèrent à son profit.

Il y avait à la Cour, parmi les filles de Madame, une très-jeune et très-belle personne, dont le port de reine et la figure de vierge, étaient à peine remarqués, parce qu'ils étaient privés de ces graces enchanteresses, plus attrayantes que la beauté. Cette demoiselle, produite au service par la duchesse d'Arpajon, fesait tout l'espoir d'une noble et pauvre famille du Rouergue. M. de Louvois à qui Mad. de Fresne, sa maîtresse, l'a-

vait fait connaître, en parla, comme d'une découverte, à Mad. de Montespan qui voulut la voir. Avec son despotisme habituel, elle se la fit amener par Mad. de Fresne, l'interrogea, l'examina, la pressentit et jugea qu'elle était très-apte à jouer le rôle auquel on la destinait. Il fallait y préparer le Roi; et pour le frapper davantage, il fallait que son début eut quelque chose de romanesque. Madame, que le Roi affectionnait, sortait d'une longue maladie; on était dans la belle saison; on insinua qu'il serait galant et agréable à la princesse de célébrer sa convalescence par une chasse. La chasse fut ordonnée et des plus magnifiques: voici l'épisode que Mad. de Montespan y réservait au Roi.

La fille d'honneur de Madame, celle-là même qui était l'héroïne véritable, quoiqu'ignorée, d'une fête dont cette princesse recevait les honneurs apparens: Mlle. de Fontange, c'est son nom, était rêveuse et mélancolique. Elle accompagna la chasse

et sa maîtresse par devoir; il ne fut pas difficile à Mad. de Fresne de l'en écarter par goût. Ces deux personnes s'enfoncèrent dans plusieurs allées sinueuses et solitaires, dont la fraîcheur et la beauté les engagèrent à s'y reposer. Elles jouissaient des charmes de ce lieu et de la liberté d'un entretien amical, lorsqu'un incident imprévu dirigea ailleurs toute leur attention et même éveilla leurs inquiétudes. La forêt retentissait des sons prolongés du cor, des clameurs des chasseurs et de l'aboiement continuel des meutes. Tout-à-coup, un froissement extraordinaire se fait entendre: à travers le taillis épais, court en se précipitant le cerf qu'on lance avec vigueur; il franchit les jeunes arbres grouppés, les fossés profonds, les buissons touffus; il arrive près des dames, qu'il effleure presque, mais qu'il fuit rapidement. Une compagnie de piqueurs le suivaient de près; cent chiens s'élançaient en jappant sur sa trace; un des chasseurs, qui montait un étalon fougueux, touche de son

épieu Mademoiselle de Fontange, et sans lui faire un mal réel, il la renverse. La chasse s'éloigne cependant et se perd dans le bois. Plus effrayée que souffrante de son accident, la fille d'honneur s'est évanouie dans les bras de sa compagne; et c'est dans cette situation, qu'il est permis de croire ménagée, que le roi, que la favorite, que la Cour les surprennent.

Jamais tableau plus voluptueux à-la-fois et plus touchant n'avait frappé le monarque. Mad. de Montespan le lui fit remarquer avec affectation; mais un coup d'œil de Louis avait découvert plus de charmes que la complaisance de la favorite ne lui en détaillait. Il admirait avec un enchantement plein d'émotion cette tête charmante qu'ombrageaient mille boucles de blonds cheveux, cette régularité de traits et cette pureté de contours d'où la délicatesse n'avait pas exclus une certaine majesté; ce front si noble, ces yeux d'où s'échappaient quelques larmes et qui ouverts devaient montrer le ciel, puisque fermés ils

étaient les plus beaux du monde; cette bouche demi-close dont un léger évanouissement n'avait ni altéré la forme gracieuse ni fait pâlir le vif incarnat; enfin ce teint éblouissant de fraîcheur et de santé, pour lequel Saint-Aignan, qui depuis le chanta, ne manqua pas d'assurer que l'amour, en le nuançant, avait épuisé ses plus douces teintes de roses et de lys. Ceux-ci répandaient encore sur ce beau visage leur pâleur touchante, quand Mlle. de Fontanges revint de son évanouissement. Surprise dans cette situation, qu'accompagne toujours quelque désordre, elle montra un embarras charmant qui ajoutait à sa beauté. Sa confusion permit au Roi de remarquer des attraits qui le provoquaient d'autant plus, qu'on s'efforçait de les soustraire; et il admira secrètement des graces ingénues, que décelait chaque mouvement fait pour les cacher.

Avec toute la hauteur de son caractère et l'impudence de son projet, Mad. de Montespan interrogea la

jeune personne, qui bien servie par le hazard et la circonstance, répondit modestement et même avec délicatesse. Au défaut de l'esprit brillant qui lui manquait, Louis fut enchanté de ses naïvetés et de sa douceur. L'aigreur habituelle et les amères saillies de sa maîtresse donnaient un nouveau prix à ce genre d'agrémens, dont la Vallière lui avait quelques fois donné l'idée, mais qu'il avait trop peu goûtés. Il revint avec le projet tacite de les goûter encore; et la complaisance calculée de la marquise acheva de le déterminer.

Dès le lendemain, par son entremise, la duchesse d'Arpajon fut mandée et questionnée sur son interressante pupille. Le Roi apprit avec un tendre intérêt, sa maîtresse avec une maligne satisfaction, qu'elle sortait d'une maison aussi recommandable par une illustration antique, que par une pauvreté honorable. Sur ces premiers renseignemens, Louis combina les moyens de rendre à cette famille l'aisance et l'éclat que le mal-

heur lui avait fait perdre. Mad. de Montespan médita un plan de séduction. Et lorsque mieux instruite du caractère de Mlle. de Fontanges, elle eut reconnu qu'il alliait à beaucoup de nonchalance une extrême privation des facultés intellectuelles qui composent l'esprit, elle jugea que cette jeune ignorante deviendrait sous sa main, un instrument docile, et qu'elle continuerait à gouverner par elle.

Elle avait pressenti le goût naissant du Roi, il lui fut facile de s'en assurer. De la bouche même du monarque, elle apprit, non sans une angoisse, dont son nouveau projet et ses nouvelles espérances tempérèrent difficilement l'amertume; elle apprit qu'il ne respirait que pour ce nouvel amour, qu'il y attachait le bonheur de sa vie, et qu'il expirerait de douleur, s'il ne pouvait le satisfaire par la possession. Mais autant l'impétuosité de sa passion le poussait à la desirer, autant il se sentait retenu par sa délicatesse et par sa probité. Comme roi, il ne

l'ignorait pas, un seul mot eut mis dans ses bras l'objet de son ardeur; mais il voulait être aimé comme homme et ne devoir qu'à un retour volontaire toute sa félicité. Tels furent les sentimens qu'il développa à madame de Montespan, dont tant de susceptibilité étonnait l'égoïsme, fatiguait la patience et excitait les regrets. Réprimant cependant ces affections déplacées, elle caressa avec adresse celles dont on la fesait confidente; elle promit du zèle, des soins, un dévouement absolu; et laissa ce cœur qui se rallumait à d'autres feux, plein d'inquiétudes et d'espérances.

Il fallait aussi exciter celles de la future favorite. Il fallait essayer, si son ame, qu'on avait représentée comme froide et sans mouvemens, était capable de recevoir, sinon ceux de l'amour, au moins les sensations de la volupté. La marquise vit donc Mlle. de Fontanges. Elle s'efforça de gagner sa confiance par des prévenances marquées et des caresses familières. Elle s'appliqua sur-tout à

observer les impressions de sa physionomie, à recueillir ses gestes, ses regards et le peu de paroles qu'elle laissait tomber. Si Mad. de Montespan, avec un esprit si délié et un tact si fin pour toutes les choses du monde; eut possédé un sens plus vrai et une connaissance plus réelle du cœur humain, elle se fut épargné tout cet appareil et tant d'artifices. Les personnes qui ne sont pas douées d'un esprit supérieur qui les ferait voir loin et bien, le sont, comme par indemnité, de je ne sais quelle défiance qui les empêche de se livrer : c'est un instinct qu'elles opposent, sans le savoir, à la transcendance; c'est une force négative qui déconcerte la puissance du génie; et voilà, en partie, ce qui explique les chûtes de celui-ci et les succès des gens médiocres. Mlle. de Fontanges était de ce nombre. Aussitôt que par ses démonstrations inconsidérées, la marquise, qu'on lui avait peinte comme prodigieusement hautaine, eut décelé des apparences qu'on pourrait

appeler de bonhomie, la jeune personne se sentit indisposée contre elle, et sans même s'en appercevoir, elle dissimula. Des goûts enfantins, une vanité niaise dormaient au fonds de ce cœur engourdi par la nonchalance; l'occasion allait leur donner l'éveil. Mais cachant sa crainte sous la forme de la timidité et même de l'indifférence, elle ne permit en rien à ses intentions de transpirer. Elle montra beaucoup de déférence pour les instructions de la marquise, lui promit non seulement d'écouter ses conseils avec respect, mais de les suivre sans restriction, et la laissa convaincue qu'elle se donnait un successeur, mais non un remplaçant.

Cela était loin de remplir les vues de la duchesse d'Arpajon et de madame de Fresne; celle-ci, la confidente et l'amie de la favorite prochaine, l'autre, la protectrice en titre de la maison de Roussille, dont mademoiselle de Fontanges était l'héritière et l'espoir. Cette dame, que diverses intrigues avait éloignée de la

faveur, n'hésita pas à se persuader qu'elle devait saisir l'occasion de s'en rapprocher. De son côté, Mad. de Fresne osa concevoir le lointain projet de supplanter son amie ; et en attendant, elle spéculait sur l'humeur volage du Roi pour la suppléer quelquefois. Etait-ce ambition dans l'une, libertinage ou cupidité dans l'autre ? Il est vraisemblable qu'elles n'avaient toutes deux aucunes de ces passions impérieuses qui entraînent la volonté; mais que pressentant la possibilité de réussir sans beaucoup d'efforts, elles ne voulaient pas dédaigner la fortune qui leur souriait si agréablement. Elles entourèrent donc la jeune personne. Mad. d'Arpajon, avec l'autorité que lui donnaient son âge et sa tutèle; Mad. de Fresne, avec l'ascendant des confidences et de l'esprit, s'efforcèrent de lui indiquer sa marche et de la pénétrer de ses nouvelles obligations. La duchesse surtout, qui traitait gravement l'affaire la moins sérieuse, lui fit envisager celle-ci, sous des rapports que la nonchalance

habituelle de Mlle. de Fontanges n'aurait jamais saisis. Elle lui représenta la place de maîtresse du Roi, place qu'elle décora du titre de favorite, comme une charge de la couronne, et ce qui en résultait comme des devoirs. Elle insista singulièrement sur celui de protéger, de secourir une maison, dont l'indigence avait terni la gloire et qu'elle releverait par son crédit. « Mais, ajouta Mad. d'Arpajon, ce n'est point à votre âge » et avec votre inexpérience qu'on » peut répartir ce crédit avec justesse » et justice ; n'en soyez que dépositaire et abandonnez-en la distribution à des mains prudentes et » exercées. Le Roi sans doute est » généreux, il est sensible ; néanmoins il est des momens où cette » sensibilité s'endort, où cette générosité sommeille. Votre emploi à » vous sera d'amener ceux d'un réveil » favorable; vous les reconnaîtrez sans » équivoque au redoublement de sa » passion, aux empressemens de ses » caresses. Ménagez les vôtres alors,

» osez quelquefois même les lui
» refuser. Ne craignez pas qu'il se
» rebute ; jamais les rigueurs n'ont
» fait d'infidèles, et trop de faveurs
» ont fait plus d'un inconstant. Les
» vôtres auront à ses yeux un prix
» inestimable, s'il les a achetées par
» quelques sévérités. C'est au mo-
» ment de les accorder, qu'il faut les
» vendre. Voilà l'instant de tout de-
» mander, de beaucoup obtenir.
» Point de fausse honte alors, pas
» de retenue déplacée. Le motif de
» l'ambition en ennoblit la source,
» et tout ce qui émane du suprême
» pouvoir est respectable et sacré.
» Au reste, on ne saurait prévoir
» toutes les circonstances, ni deviner
» toutes les occasions. Seulement,
» s'il vous arrivait de partager le
» goût du Roi, défiez-vous de vous
» même ; quand le cœur est ému,
» quand les sens sont charmés, on
» calcule difficilement. Remettez
» dans ce cas à un autre le soin de
» combiner pour vous ; et n'oubliez
» jamais que l'amie de votre jeu-

» nesse, que la protectrice de votre
» misère a d'incontestables droits à
» votre confiance. »

Peut-être y avait il quelque mérite dans ce discours ; mais on avouera qu'il était difficile de le terminer plus gauchement. Telle est la maladresse des bienfaiteurs, qu'ils corrompent l'influence de leurs services, en les vantant ; ils humilient ceux qu'ils obligent, compriment l'ame sous le poids de leur protection, et si elle ose se relever, crient à l'ingratitude. Mlle. de Fontanges ne répondit rien aux observations de la duchesse, dont la dernière phrase la choqua davantage, que les premières ne l'avaient éclairée. D'ailleurs ces perceptions fines, ces apperçus délicats convenaient peu à son ignorante simplicité. Par les nouveaux empressemens dont elle était l'objet, il lui fut seulement aisé de comprendre, qu'en passant d'une condition médiocre et servile, au poste qu'on lui désignait, elle allait franchir bien des degrés. Elle ne vit dans ce changement, elle n'y

goûta d'abord que la possibilité d'abaisser ceux qui l'avaient humiliée et la facilité de dépenser beaucoup ; car elle était vaine, légérement vindicative, libérale et magnifique.

Puissance magique des illusions de l'amour ! Louis feignit de prendre ces qualités pour la preuve d'un goût, qu'accompagne presque toujours l'esprit ; et parce que les possédant lui-même, c'était à cette honorable cause qu'il en était redevable, il en conclut qu'elle n'était point étrangère à sa maîtresse. Seulement il ne se dissimulait pas que le fonds de ses idées était limité et le tour de ses expressions ingénu ; mais la conduite de Mad. de Montespan lui avait appris à redouter les subtilités ; et il ne se trouvait pas malheureux de soupirer sans contrainte dans les bras d'une innocente.

Elle ne l'était pourtant qu'à certains égards. Mad. d'Arpajon qu'elle ne consulta plus, Mad. de Fresne qu'elle éconduisit, et sur-tout Mad. de Montespan qu'elle supplanta, dirent tout

haut que c'était une méchante idiote. Elle est belle comme un ange, disait l'abbé de Choisy, mais sotte comme un panier. Cette sotte eut le talent de captiver un grand roi, homme d'esprit, que la finesse et le brillant des Mortemarts avaient long-tems séduit, que la solidité de la veuve Scaron dominait déjà. Cette sotte passa des libéralités aux dissipations; elle donnait sans mesure, sans réserve, et qui pis est, sans discernement. Sa magnificence dégénéra en faste et sa vanité en impertinence. Qu'elle ait foulé d'un pied superbe la superbe Montespan, toute la France eut applaudi. On sait gré à ceux qui font fléchir ces têtes orgeuilleuses que nul n'ose envisager; mais on murmura de voir une petite parvenue s'attaquer à la bonté maternelle, à la piété chrétienne, à la majesté royale. Mlle. de Fontanges affectait de passer devant la reine, sans la saluer; et lorsque son amant lui reprochait avec bonté l'indécence d'une telle conduite: elle est trop laide pour être reine, répon-

dait-elle ; si la beauté doit commander, la laideur doit être sujette. Aussi ses dédains n'atteignaient-ils pas Mad. de Maintenon, à qui, au contraire, elle témoignait les plus grands égards. Pour celle-là, disait-elle, il ne lui manque qu'une couronne, et si j'étais la maîtresse, elle ne lui manquerait pas long-tems. Louis enchanté, retrouvait ses sentimens dans de telles saillies; et comme il craignait de les manifester ouvertement, il se contentait de ne pas y applaudir en public. Mais des graces secrettes dédommageaient son cœur et sa maîtresse de cette retenue.

Mlle. de Fontanges est un exemple mémorable de l'influence de la sympathie; elle était belle, sans contredit, mais excessivement froide, mais dénuée de ces attraits piquans dont la possession ne détruit pas les charmes, et qui semblent, au contraire, se renouveler par elle. Ainsi, ce n'était point par la seule ivresse des sens qu'elle s'était emparée de Louis; c'était moins encore par les graces de

l'esprit : à peine possédait-elle ce sens usuel indispensable au commerce de la vie. Rien de remarquable non plus, rien de distingué dans son caractère, où dominaient plusieurs défauts essentiels ; et quant à son instruction, on pouvait, sans injustice, supposer qu'elle avait reçu celle qu'on ne refuse pas aux classes les plus communes. C'était en tout une personne médiocre. Par quoi parvint-elle à plaire et fixa-t-elle le plus volage des amans ? Par l'accord mutuel de leur goûts, de leurs sentimens, de leurs opinions. Ce concert qui sort des ames et y retourne, compose la sympathie. Sans lui, on peut séduire et égarer ; par lui seul un attachement devient durable. Il semble à ceux qui l'éprouvent réciproquement, qu'ils se connaissent depuis des âges. Une confiance simultanée les rapproche, ils s'abandonnent à une liberté plenière de paroles et d'idées, l'échange des facultés mentales s'opère entre eux avec célérité, et les douces habitudes de l'union des ames en assure pour long-tems la félicité.

Cette situation, qui était celle des amans, perpétuait l'enchantement du roi, consolidait l'empire de sa nouvelle favorite, irritait les chagrins de l'ancienne, déconcertait toutes les tentatives de la prudence et toutes les ruses de la sagesse. Que faire avec un tel homme, disait Mad. de Maintenon, dans son découragement ? il va être amoureux douze ans de suite. Il faudra, répondait l'indomptable Gobelin, il faudra combattre de suite douze années. Les passions ne sont fortes que de la faiblesse de ceux qui les éprouvent et de la lâcheté de ceux qui les servent.

La fière Montespan était furieuse. Avoir de ses propres mains paré l'idole et l'avoir placée sur l'autel, c'était une étourderie qu'elle se reprochait comme un crime, et dont elle ne pouvait ni se pardonner l'inconséquence, ni supporter les résultats. En effet, plus qu'à personne, ils lui étaient vivement amers. La jeune et vaine favorite, peu contente de la victoire, se livrait avec transport aux

douceurs du triomphe. C'était par un orgueil de tous les jours qu'elle payait l'orgueil momentané de la marquise; elle lui rendait avec usure tous ses dédains, et se vengeait de ses épigrammes par des coups d'autorité. Mad. de Montespan commença à se convaincre de la perte de son crédit par l'abaissement où tombaient ses bons mots; et ce qui probablement l'humilia davantage, fut de se voir éclipsée par une petite créature sans consistance et sans esprit.

L'excès de son désespoir en fut le terme et lui rendit une sorte de courage. Au défaut du pouvoir qui lui échappait, elle essaya du moins de retenir un peu de considération. La charge de surintendante de la maison de la reine était à vendre; elle l'acheta et succéda à Mad. de Soissons; ce qui fit dire à Marie-Thérèse, avec sa résignation accoutumée: « Il est dans ma destinée d'être servie par les maîtresses de mon mari. » On se rappelle que ce fut par la belle Mancini que commencèrent les amours de ce volage et royal époux.

Mais dans la position où se trouvait Mad. de Montespan, il lui était difficile d'obtenir quelqu'avantage de son nouvel emploi ; et l'on est bientôt déshonoré par la place qu'on n'honore pas. Elle se rejeta dans une carrière qu'elle connaissait mieux, et tenta de se tirer par des intrigues mieux ourdies, du piège où l'avait fait tomber une intrigue malheureuse ou maladroite. Mad. de Maintenon cependant n'était pas tellement absorbée par l'éducation de son élève, qu'elle n'observât ses nouvelles menées. Elle en gémissait en particulier, s'en plaignait à son confesseur, à M. de Montausier, à Bossuet lui-même ; mais, à son extrême étonnement, on lui répondait qu'il ne fallait prendre garde à rien, que le tems n'était pas venu. L'inaltérable vertu de cette dame ne lui permettait pas d'admettre des transactions avec le vice ; et peut-être n'est-il donné qu'à quelques génies prophétiques d'oser temporiser avec les passions, dont leurs regards pénètrent la marche, et dont leur

sagacité assigne invariablement la défaite.

Une fois déterminée à ressaisir son influence et l'autorité, la marquise, qui dévorait la honte de son revers et l'ennui de sa nullité, se montra peu délicate sur les moyens de les faire cesser. Avec la profondeur de sa dissimulation qui, au besoin, lui était facile, elle imposa silence à ses ressentimens, prit un maintien satisfait, et sous les dehors les plus affables, s'insinua chez sa rivale. Elle eut d'abord à en essuyer des plaisanteries d'autant plus humiliantes, qu'elles étaient loin d'être assaisonnées de ce sel ingénieux qui quelquefois les fait pardonner. Elle s'y était résignée, et avala, avec tout l'héroïsme de l'hypocrisie, nombre de mortifications, que, dans son triomphe stupide, la jeune Fontanges ne lui épargnait pas. Peu-à-peu sa constance, qu'on louerait si elle eût eu un autre objet, surmonta les premières et les plus fâcheuses préventions. La supériorité de son esprit, l'attrait de ses graces, le charme

de toute sa personne reprirent leur ascendant accoutumé. Elle regna au cercle, à la promenade, au spectacle, au jeu. Qui eut résisté à la séduction de son entretien? la cour se groupait autour d'elle pour en jouir dans une sorte d'extâse. On oubliait, en l'entendant, que ces paroles de soie sortaient d'une ame perverse. Le roi lui-même demeurait dans le silence de l'admiration; mais un regard de la sotte renversait ces prestiges élevés par l'esprit. On regretait que celui de l'amante adorée ne donnât signe d'existence que pour prouver son excessive médiocrité; et l'on allait se consoler de ce malheur dans un tête-à-tête, où l'on trouvait au moins le plaisir de la sympathie.

Voilà donc l'empire, sinon reconquis, au moins partagé : Mlle. de Fontanges conserva celui du cœur et des sens, Mad. de Montespan gouverna l'imagination et l'esprit. C'était beaucoup qu'un tel avantage, après de telles défaites; c'était peu, si elle n'y joignait l'autre ascendant, qu'elle

regardait avec raison, comme bien autrement important et décisif. Mais le tems et les facilités qui, de son commerce avec le Roi, avaient fait une habitude languissante et machinale, ne lui permettaient plus de prétentions personnelles. Seulement elle pouvait, en en excitant d'étrangères, opposer un obstacle, peut-être même un contre-poids à celles de sa rivale, et se ménager dans le besoin qu'auraient d'elle les favorites qu'elle produirait, un nouveau moyen de fortune et une ressource coutre de nouveaux revers. Cette théorie peut se nommer la prudence du vice et la philosophie des courtisans.

Il s'agissait de pressentir avec sagacité des sujets dignes de ce deshonneur; il fallait les choisir avec intelligence et les employer avec dextérité. C'eût été le comble de l'infortune et de la maladresse, que de répéter la méprise dont Mlle. de Fontages venait de profiter. La marquise, avertie par cette dure leçon, exclut les sottes de son plan. Elle commençait à com-

prendre qu'une idiotte qui plait a tout le talent imaginable, que cette idiotte repousse le frein par entêtement ou par présomption, et que, pourvu qu'on ait la main légère, il n'est pas difficile de mener les gens d'esprit.

La première qu'elle suscita fut Mlle. de Ludre, jeune personne de dix sept ans, vive, spirituelle, sémillante, espiègle et très-gaie. Elle parut à un souper que Mad. de Montespan donnait à la favorite. Mad. de Maintenon y assistait; et quoique sa présence tempérât un peu la pétulance de la nouvelle odalisque, le jeu des saillies de celle-ci ne manqua pas de frapper le Roi. Il s'informa curieusement qui elle était, lui adressa quelques galanteries, qui, de la part d'un monarque tel que Louis XIV, furent aisément prises pour des avances, et dit à la marquise qu'il reviendrait souper chez elle dans la huitaine, à pareil jour. Mad. de Maintenon, recueillant avec ces paroles le regard qui les accompagnait et que le prince

laissa tomber sur Mlle. de Ludre, se retira en gémissant tout bas et se dit avec amertume qu'il mourrait dans l'impénitence finale.

Le jour suivant, Mad. de Montespan se rendit chez la favorite de la veille et lui prodigua, avec ses caresses, toutes les instructions pour qu'elle devint celle du lendemain. Personne mieux que la marquise ne connaissait Louis XIV et ne l'aurait dirigé à son gré, si les travers du caractère n'eussent à chaque moment obscurci chez elle les clartés de l'esprit. Celles-ci lui servirent efficacement pour indiquer à Mlle. de Ludre la marche qu'elle avait à tenir; mais Mlle. de Ludre était une petite étourdie, pétrie de graces et de malice, qui ne calculait rien, se livrait à l'inspiration du moment, ne connaissait point d'avenir et se rendait avec toute l'ingénuité de son âge et tout l'abandon de son tempérament, au moindre attrait du plaisir. La conquête d'un grand Roi la toucha moins que celle de l'homme aimable. Sans ambition, sans cupidité, sans

desirs, sans projets, elle ne montra que celui de dérider ce front royal qui paraissait trop sérieux. Elle écouta sans étonnement et presque sans attention les graves leçons de la marquise qui s'impatientait de cette légèreté, et ne sortit du silence qu'elle avait gardé, que pour se livrer aux folles saillies d'une imagination brillante et déréglée. Mad. de Montespan mécontente commença à s'inquiéter de la bonté de son choix, et pressentit qu'un troisième lui deviendrait bientôt indispensable.

Elle jetta alors ses vues sur les demoiselles la Mothe - Houdancourt. Elles étaient trois, d'une jeunesse qui ne passait pas vingt-deux ans, d'une beauté assez remarquable et dans chacune toute différente; d'ailleurs pauvres, très-nobles, parfaitement élevées, remplies de talens et ne demandant qu'à les faire servir à leur avancement. Dans l'intervalle des huit jours, la marquise les réunit en un concert, où chacune déploya ses avantages: l'une la dignité de son

maintien et les graces de son geste au clavessin ; l'aînée, le charme d'un gozier flexible et pur ; la troisième, les mêmes dons auxquels elle ajouta une danse de caractère parfaitement exécutée. Le Roi les honora des plus vifs applaudissemens, leur adressa à toutes trois en général, puis à chacune particulièrement les politesses les plus affectueuses et leur fit accepter des témoignages du plaisir qu'elles lui avaient donné. Mais il les avait accueillies toutes trois avec la même faveur ; à toutes trois il avait distribué la même dose d'éloges, nulle préférence marquée pour une seule : c'est ce que ne manqua d'observer la marquise, assez mortifiée de cette galanterie bannale et plus encore peut-être de la remarque du Roi, qui lui rappella que son souper devait avoir lieu dans quatre jours. Sans ce ressouvenir, qui était un ordre, il est vraisemblable qu'elle l'eût oublié.

Ne pouvant se dispenser d'y montrer Mlle. de Ludre, pour le triomphe de qui il était d'abord destiné, elle

voulut du moins qu'il fût partagé par mesdemoiselles de la Mothe-Houdancourt. Mais les lutineries de la première opérèrent sur le Roi une sensation incomparablement plus vive que tout le talent des autres. Il ne pouvait se défendre de lancer des regards enflammés sur cette physionomie noble et séduisante, qui peignait avec fidélité les variations d'une ame plus mobile encore. Il comparait à cette vivacité piquante les tendresses mélancoliques de la Vallière, la noble fierté de Montespan, les langueurs un peu assoupissantes de Fontanges. Sa pensée alors, comme ses regards, s'arrêtait à Mad. de Maintenon, dont, malgré ses égaremens, l'affectueuse dignité le touchait, quoique lui en imposant. Un coup d'œil expressif de la veuve lui fesait involontairement baisser les yeux ; il soupirait, par un retour sur lui même, gémissait de se sentir sans courage et s'abreuvait, si l'on peut le dire, de l'amertume des remords, avant d'avoir goûté les délices de la possession.

Mad. de Montespan n'eut pas de peine à deviner qu'il voulait les connaître. Une pèche offerte à Mlle. de Ludre représenta la pomme tombée aux pieds de la beauté. Toute femme qui plait n'est-elle pas Vénus ? Les trois sœurs se retirèrent mortifiées d'une préférence sur laquelle chacune avait compté. Mlle. de Fontanges, qui aimait son amant avec trop de sincérité pour soupçonner la sienne, crut lui être agréable en accueillant une personne qu'il semblait distinguer. La marquise raillait malignement cette simplicité ; et Mad. de Maintenon, la seule que la passion n'aveuglât pas, murmurait intérieurement du retard de la conversion.

Ce qu'elle n'avait pas calculé, mais ce qu'avait prévu Mad. de Montespan, arriva. Le règne de Mlle. de Ludre finit presqu'aussitôt qu'il eut commencé. Louis, que ses fantaisies avaient amusé, s'en dégoûta, quand il se fut apperçu que variées en apparence, elles présentaient toujours un résultat uniforme et fatigant. L'ame

sérieuse du grand Roi pouvait sourire un instant au jeu capricieux d'une marionnette espiègle ; mais ce délassement prolongé ne convient qu'aux cœurs vides, qu'aux esprits nuls pour qui la succession du tems a besoin d'être marquée par des secousses bizares et des convulsions ridicules.

On n'avait pas manqué à la cour de remarquer les mesures de Mad. de Montespan. Croirait-on, si l'on ne connnaissait la turpitude du cœur de l'homme et la bassesse d'un courtisan ; oserait-on imaginer que plus d'un établit ses calculs sur ces indignités? Dans ce pays, l'important, même l'exclusif, est de faire fortune ; on ne s'inquiète pas des moyens et l'on ne blâme que les revers. Dans le nombre de ces seigneurs loyaux et délicats, se signala le marquis de Grancey. Nouvel époux d'une femme charmante, mais peu riche, il comprit qu'elle devait réaliser la dot qu'il lui avait reconnue, et en outre, contribuer par l'extinction de ses dettes, à le placer dans une situation digne de

son illustration. On voit que s'il prenait pour l'augmenter un chemin sûr, il n'en était pour cela pas moins détourné, quoique de tous tems il eut passé pour battu. Cet honnête époux conduisit sa femme chez Mad. de Montespan, qui, devinant au premier mot, donna des espérances. Au reste, ces honteuses démarches furent sans fruit; ou celle qui en était l'objet ne convint pas; ou le Roi qui, dans ses excès ne cessa jamais d'être honnête homme, jugea qu'elle ne devait pas lui convenir. Le marquis retourna dans ses terres, honteux d'être deshonoré pour n'avoir pas réussi.

Ces menées, auxquelles Mlle. de Fontanges ne prenait aucune part, qu'elle était même loin de soupçonner; ces menées agitaient madame de Montespan, et n'aboutissant à rien, ne la satisfesaient pas. Poussée à bout, plus par son caractère encore, que par les événemens, elle tenta d'en amener un des plus extraordinaires, et qui, s'il échouait, semblait ne lui laisser aucune ressourse. Il

s'agissait de déterminer la vertueuse et belle duchesse d'Harcourt à jouer le rôle qui ne sied qu'au vice ambitieux ou effronté. Cette dame réunissait, au plus haut degré, toutes les qualités de l'ame et tous les dons de plaire. La marquise se persuada que si elle daignait, non les employer à captiver le Roi, mais paraître quelquefois en sa présence, elle effacerait sans retour, cette beauté nonchalante, cette statue idiotte qui le retenait subjugé comme par un aveuglé talisman. Mais la duchesse, après avoir été présentée à la Cour, dans les commencemens de son mariage, y paraissait si rarement que, malgré l'éclat de sa jeunesse, de son rang et de sa beauté, elle y était presqu'inconnue. Comment l'y attirer et la décider à quitter ses paisibles domaines, où elle jouissait à-la-fois des adorations de son époux et de la reconnaissance de ses vassaux? Il n'y avait guère d'apparence que cela fût possible : aussi Mad. de Montespan, après avoir examiné toutes les

difficultés, imagina pour les surmonter, un tout autre moyen. Le duc d'Harcourt passait une grande partie de l'année dans sa terre de Brunoy, où il s'occupait à des essais sur l'agriculture. Par les soins d'un affidé subalterne, il fut dénoncé au ministre comme ayant ordonné des fouilles extraordinaires et des exploitations, dont le résultat avait accumulé dans ses souterreins de grands amas de salpêtre. Sur les soupçons que firent naître ces premiers renseignemens, il fut mandé à la cour, où Mad. de Montespan avait supposé que la duchesse se rendrait pour solliciter en faveur de son époux. Mais par un contretemps imprévu, cette dame était retenue dans son appartement par une foulure au pied; ce qui détermina la marquise à faire demander, par Mlle. de Fontanges, une chasse dans la forêt de Senars, sous prétexte d'y lancer un chevreuil, dont on vantait depuis longtems la force et les ruses; abbandonnant d'ailleurs au hazard l'occasion de rapprocher de

Brunoy le monarque fatigué et celle de lui ménager un tête-à-tête avec la belle duchesse.

M. d'Harcourt se justifiait dans les bureaux, quand la chasse eut lieu. Ce fut dans cette partie que le vent ayant dérangé la coëffure de Mlle. de Fontanges, elle se la fit rattacher avec un ruban couleur de feu, dont les bouts flottaient négligeamment sur le front; singularité, disent quelques mémoires, qui plut tellement au Roi, qu'il pria sa maîtresse de ne pas se coëffer autrement de la journée; ce qui, dès le lendemain, changea en mode à peu près universelle un coup de vent et du hazard.

Ce dernier servit à merveille les projets de la marquise. La glace manquant au dîner, qui se prenait sur une esplanade de verdure, d'où l'on découvrait le château de Brunoy, un courtisan, qui probablement avait le mot, proposa d'y aller établir la halte. A ces mots rumeur générale, applaudissement universel. On se ressouvint faiblement que le propriétaire gémis-

sait sous le poids d'une accusation capitale ; mais on se rappella très-bien que son épouse était charmante. Louis, à qui cette circonstance retraçait sa jolie figure, ordonna le départ ; et, donnant la main à ses deux favorites, il les établit dans leur calèche et caracola à leur portière. Mad. de Maintenon n'était pas du voyage.

Le Roi qui n'aimait à causer aucun dérangement, ayant défendu qu'on courut avertir madame d'Harcourt de son arrivée, cette duchesse eut à peine le tems de se présenter au bas de son perron pour recevoir Sa Majesté. On a déjà observé que Mad. d'Harcourt était d'une beauté rare, on pourrait même dire parfaite. Les portraits qui nous restent d'elle, la représentent sous les traits d'une brune, dont le teint brille de toute la délicatesse et de tout l'éclat des blondes. Son indisposition, et l'inquiétude que lui donnait l'affaire et l'absence de son mari, avaient répandu sur tout son visage une légère teinte de mélancolie. Toute la Cour fut touchée de son aspect et

le Roi en parut vivement ému. Mais personne, plus que madame de Montespan, ne lui témoigna de tendre intérêt. Elle prévint même ses plus chers desirs, en demandant au Roi, qu'il examinât lui-même l'affaire du duc ; ce que ce prince promit, et ce qui pénétra la duchesse d'attendrissement et de reconnaissance.

Il était tard. Sous prétexte que Louis fatigué ne pourrait, sans exposer sa santé, retourner à Versailles, on décida Sa Majesté à prendre un lit dans le château. Quelque seigneurs et les deux favorites demeurèrent près de sa personne. Il fallut que le reste du cortége se contentât du toît de chaume des campagnards. Plus d'un eut à bénir cette nuit que peut-être il vit commencer avec effroi, ou du moins avec embarras. La présence de Louis XIV et de sa suite, fut toujours marquée par des bienfaits.

Tout dormait dans le château, quand madame de Montespan, qui avait eut la précaution de demander un rendez-vous à la duchesse, des-

cendit chez elle, vers le milieu de la nuit. Madame d'Harcourt la reçut avec un respect mêlé d'inquiétude, que ne contribua pas à calmer le discours de la marquise. Elle lui attesta d'abord que, par les renseignemens les plus positifs et les mieux constatés, il était prouvé que M. d'Harcourt était coupable ; que quand son crime d'ailleurs serait imaginaire, il suffisait, pour être réputé réel et punissable, que les preuves légales en fussent administrées au Roi ; qu'à la vérité ce monarque avait paru sensible à la situation de la duchesse, mais que les égards qu'on doit au sexe ne lui ferait pas oublier les exemples de sévérité qu'il devait à ses peuples. Après avoir effrayé par des menaces, l'ame de cette tendre et malheureuse épouse, elle chercha à la rassurer en lui rendant l'espoir. Soyez convaincue, ajouta-t-elle, que vous avez dans moi une protectrice dévouée ; mais peut-être le meilleur avocat dans votre cause est-il vous-même. Ne négligez pas vos avan-

tages; le maître vous voit avec un plaisir marqué. Songez que si vous ne voulez pas que M. d'Harcourt soit coupable, il faut vous montrer quelquefois. Avec un semblable défenseur, comment pourrait-il ne pas devenir innocent ?

L'inexpérience et la vertu de la jeune duchesse ne pouvaient percer jusqu'aux intentions que recélaient ces mielleuses paroles. Elle céda aux conseils de madame de Montespan, à ce qu'elle crût de son devoir, de l'intérêt de son mari ; elle vint à la Cour. Son apparition fut regardée comme un phénomène. Elle était de l'âge des plus jeunes beautés, elle était incomparable aux plus distinguées, son rang la plaçait immédiatement après les princesses, appartenant par les alliances à la royale maison de Lorraine. Le Roi la traita d'abord avec tous les égards dûs à sa dignité. Mais l'éclat de tant de charmes devait toucher son cœur ou enflammer ses sens. Mad. de Montespan crut s'appercevoir que sa rivale était

négligée et que le monarque, naturellement méthodique et rangé, se montrait inquiet et soucieux. Elle lui revéla son secret, qu'il fit peu de difficultés d'avouer. Après un éloge plein de chaleur, il ajouta : comment ne pas adorer madame d'Harcourt ?

Malheureusement pour le succès des complôts de la marquise, cet amour de Louis, fondé sur une haute considération, n'avait ni la fougue d'un délire excité par l'imagination, ni l'ivresse d'une fermentation élevée dans les sens. Sa tendresse était vertueuse, comme celle qui en était l'objet ; il l'aimait, ainsi qu'on peut aimer les substances angéliques sans projet et sans espoir. Par un accord bizarre et difficilement explicable, cette passion, ou plutôt ce sentiment, n'avait point éteint celui qui l'unissait à mademoiselle de Fontanges ; seulement, il paraisait un peu modéré. Mais ce qu'il lui ôtait en ardeur, il le lui rendait en preuves manifestes. Il signala l'époque de sa grossesse, en la fesant duchesse, voulant réparer ainsi par des honneurs,

les torts de son inconstance ; ce qui, comme l'on voit, était loin de remplir les vues de madame de Montespan qui échouait de tous côtés.

Plusieurs occasions la convainquirent qu'il fallait renoncer au moyen qu'avait semblé lui offrir la présence de madame d'Harcourt. Non seulement le Roi n'éprouvait pour elle que les sentimens les plus épurés ; mais elle était femme, s'il en eut conçu de différens, à ne pas les flatter du plus léger espoir. Elle aimait passionément son mari, pour lequel elle avait obtenu une justice éclatante ; mais, en admettant qu'il eut été criminel et menacé, elle lui eut préféré la vertu. Louis admira l'union de ce couple aimable et respectable ; il le proposa publiquement pour modèle à ses courtisans, et se le proposa à lui-même en secret. Il le renvoya couvert de gloire et de considération. Ainsi furent déconcertées, les dernières ruses de son artificieuse maîtresse, qui toujours désespérée du triomphe continuel de sa rivale, ne rougit pas d'employer, pour le détruire, jus-

qu'à la vertu de madame de Maintenon.

« Nous ne nous aimons pas, madame, osait-elle lui écrire, et nous » ne devons pas nous aimer. Mais, » quand des ennemis s'estiment, ils » peuvent unir leurs forces contre » un ennemi commun. Voici l'occasion de signaler encore un zèle qui » a déjà tant éclaté contre moi. Mademoiselle de Fontanges, qui me » remplace dans l'amour du Roi, » ne me remplacerait-elle pas dans » votre haîne ? Elle en est beaucoup » plus digne assurément; car elle est » jolie et sera longtems jeune. Il est » vrai que son esprit n'est pas dangereux; mais le Roi est la preuve » que les hommes, pour être subjugués, ne regardent pas à l'esprit. Si cela n'était pas, il y aurait » longtems que nous applaudirions « à votre élévation, madame. En attendant que cette justice se fasse, » croyez-moi, liguons-nous contre » cette belle stupide; laissons sa place » vacante, si mieux nous n'aimons

» y mettre une intelligence, ou une » vertu. Il sera tems alors de reprendre nos démêlés, et, si c'est votre » goût, de continuer à nous haïr. »

Madame de Maintenon répondit : » Mlle. de Fontanges est belle, mais » sans attraits ; elle est vaine, mais » sans malice ; mademoiselle de » Fontanges n'est pas dangereuse. Il » faut aux dernières agitations du » Roi un jouët qui le calme, en leur » donnant le change. Cette jeune » ignorante est toute propre à cela. » Ce goût passera, comme la saison » des roses et des cerises ; fiez-vous » à mon pronostic. Il serait ridicule » et barbare de se réunir pour étouffer cette fleur qui se fâne. Laissons-la tomber d'elle-même sur sa tige. » Je la plains, car je ne hais que le » vice méchant : c'est à vous, madame, à voir si j'ai quelques motifs » pour vous haïr ? »

Cette lettre n'expliquait pas entièrement l'opinion de madame de Maintenon sur mademoiselle de Fontanges. Malgré les obstacles, on peut

être à cause d'eux, le zèle de cette illustre dame était loin de se rallentir. Sans se permettre de juger la conduite et de condamner le silence de ses vertueux complices, elle ne croyait pas les trahir en les devançant. La conversion du Roi, qu'elle respectait comme son maître, qu'elle chérissait comme son ami, était son projet constant et favori, le but de toutes ses démarches, l'objet de toutes ses pensées. Elle voyait souvent la favorite, qui révérait son noble caractère et fléchissait avec plaisir sous son utile ascendant. Dans ces colloques, qu'il serait bien interressant d'avoir recueilli, on a su qu'en ménageant beaucoup la personne, elle ne fesait aucune grace du vice; elle l'humiliait de toute la hauteur d'une conscience qui se sent forte de son intégrité. Mais après avoir abattu cette jeune ame sous le poids de ses égaremens, elle la relevait par l'espérance d'une victoire prochaine. Que dois-je faire, lui demandait mademoiselle de Fontanges? « Renoncer au Roi, ré-

» pondait madame de Maintenon : » vous l'aimez, ou vous ne l'aimez » pas ; si vous l'aimez, vous devez le » sauver et vous sauver avec lui ; si » vous ne l'aimez, pas, l'effort ne » doit point vous coûter. Quoi qu'il » en soit, le quitter, c'est faire une » action belle et louable. » La favorite ne savait que répondre. Un jour, elle murmura à demi-voix, dans une impatience concentrée : ne dirait-on pas qu'il est aussi aisé de quitter un Roi, *que de quitter sa chemise ?* Louis, informé de ces démêlés que ne lui cachait pas sa véridique maîtresse, en estimait davantage celle qui les excitait. C'est la vertu en personne, s'écriait-il avec admiration ; elle dit la vérité et ose la dire sur un point qui se pardonne peu. Je ne suis pas digne de cette femme-là.

Quelle différence de madame de Montespan, qui rapportait à son triomphe personnel, toutes ses manœuvres et qui ne rougissait d'aucunes ! Qui ne croirait qu'elle les eût toutes épuisées, ou que le mauvais

succès de celles qu'elle avait tentées ne l'eût découragée? Non, elle possédait au plus haut dégré l'énergie du vice et l'intrépidité de l'impudence. Elle s'adressa au confesseur du roi; elle irrita le zèle, déjà trop amer, d'un courtisan; elle courut à Chaillot porter dans la paisible retraite de madame de la Vallière, ses jalouses fureurs et ses vindicatifs projets. Sœur Louise de la Miséricorde fut allarmée. Sa tendre piété, jointe peut-être, à quelques souvenirs, l'engagea à écrire au Roi une longue lettre, que lui remit un prélat, plus dévoué que prudent. Louis lut cette lettre avec une attention qui tenait de l'attendrissement; mais réprimant bientôt cette émotion; Je vous remercie, monsieur, dit-il à l'évêque; je ferai des sages remontrances de madame Louise tout le cas qu'elles méritent, et qu'elle-même a droit d'en attendre. Cependant, vous m'obligerez de renfermer ce zèle dans votre diocèse.

Ce monarque reçut plus mal en-

core les avis du duc de Mazarin, dont la dévotion bizarre et les procédés extravagans avaient paru à la marquise des instrumens favorables à ses desseins. A force de lui peindre, sous les couleurs les plus noires, la conduite du roi, elle avait tellement échauffé la tête de cet insensé, qu'il s'était cru favorisé d'une vision; et ce fut pour la révéler au prince, qu'il demanda et obtint une audience secrète. Son maintien d'enthousiaste, son jargon prophétique déridèrent un peu la gravité royale, qui faillit être totalement déconcertée quand le duc s'écria avec l'accent d'un véritable parodiste : que l'ante-Christ, sorti des abymes de l'iniquité, allait établir son règne ; que l'abomination de la désolation était dans le lieu saint, et qu'il donnait au gouvernement l'avis qu'une révolution allait bouleverser le royaume, si Louis ne renvoyait Mademoiselle de Fontanges. Et moi, répondit le Roi, je vous donne avis de mettre ordre à votre cerveau.

Quant au père de la Chaise, qui était le confesseur, homme d'un caractère indulgent, d'un sens droit et d'un esprit parfaitement sain, quoique médiocrement étendu, il agit, dans cette circonstance, plus en véritable chrétien, qu'en fanatique rigoureux. Il comprenait, ainsi que Bossuet lui-même, (et ce grand nom, dans toute matière de cette nature, est d'une autorité infaillible) que pour dégager l'ame du roi des coupables liens où l'avait si long-tems retenu l'adultère, il fallait lui permettre ceux d'une moins scandaleuse volupté. Il n'ignorait pas que pour tempérer les passions, il faut les balancer l'une par l'autre; et que le cœur le plus vertueux n'est pas celui où elles ne vivent plus, mais celui où se modérant mutuellement, elles le maintiennent dans un juste équilibre. D'ailleurs ne connaissait-il pas son auguste pénitent? Ne savait-il pas qu'un obstacle l'enflammait, que des facilités amenaient la tiédeur qui finissait par un refroidissement total?

Comme tous ceux qui s'intéressaient à la gloire du roi, il attendait tout du tems et de la sagesse de ce grand Dieu, qui tient le cœur des princes dans sa main. C'est pourquoi il hésita peu à lui accorder une absolution qui ne scandalisa que les hypocrites et les libertins. Madame de Maintenon pleura de joie en voyant Louis s'approcher de la table sainte, et madame de Montespan crut se venger de la condescendance du confesseur, en disant: ce père de la Chaise n'est qu'*une chaise de commodité.*

Ces mouvemens, dont trois femmes étaient la cause ou l'objet, partageaient la Cour, où sous les apparences de la concorde, la guerre civile filtrait ses venins dans tous les cœurs. On considérait madame de Maintenon, on redoutait madame de Montespan, on ne haïssait pas mademoiselle de Fontanges. On nommait l'une précieuse et prude, l'autre orgueilleuse et intrigante, la troisième sotte sans malice et sans projets. Les honnêtes gens, les femmes vertueuses se dé-

claraient pour la veuve ; ceux qui prétendaient à la fortune et ne prétendaient plus à l'honneur, pour la marquise ; les jeunes personnes et les inconséquens pour la petite duchesse. On escortait la première à l'église, on entourait sa rivale dans le cercle, on suivait l'autre chez le Roi. Un courtisan qui était honnête et qui voulait passer pour adroit s'honorait de l'entretien de madame de Maintenon, s'amusait de celui de madame de Montespan, se piquait de ne pas s'ennuyer avec mademoiselle de Fontanges. Un véritable courtisan les ménageait toutes trois et vivait sans se déclarer. L'observateur désintéressé les étudiait curieusement ; l'homme de bien n'en estimait qu'une.

Si les animosités enflammaient les armées, que dire des chefs ? La marquise, plus trahie par elle-même encore, que par ses ennemis, fesait rejaillir sur tout ce qui l'entourrait les éclats de son mécontentement. Elle tirait de son génie caustique et méchant des traits envenimés, dont

elle perçait d'outre en outre son odieuse rivale. Celle-ci, aux coups dont la raillerie publique l'avertissait, plus que son propre sentiment, ripostait par des témoignages non équivoques de son influence et de son crédit. Elle demandait beaucoup au Roi, qui ne lui refusait rien ; on eut dit qu'en l'environnant d'une considération artificielle, il cherchait à la dédommager de ses privations; ou peut-être voulait-il, en la rendant dispensatrice de ses graces, anmoblir son choix et se justifier à ses propres yeux. Remarquons, à l'avantage de cette heureuse odalisque, que dans les courts instans de son élévation, elle ne méconnut ni le sang, ni l'amitié, ni la reconnaissance. Sa famille eut part à tous les bienfaits ; ceux qui lui avait consacré des soins ou des services, furent généreusement récompensés. La duchesse d'Arpajon, dont on avait rejeté les conseils, obtint beaucoup sans rien demander. Mademoiselle de Fontanges se plaisait à donner ; et cette qualité, qui était la

première de celles qui décoraient le Roi, aide à expliquer pour cette fois, la phénomène de sa constance. En effet, nous allons voir qu'il la lui conserva jusqu'à la mort.

Le rôle que jouait madame de Maintenon, au milieu de tous ces débats, était assorti à la dignité de son caractère, à la capacité de ses talens, à l'importance de son objet. Semblable au Jupiter de l'Illiade, elle se montrait parmi ces intérêts, qu'elle modérait, comme si elle n'y eut eu aucune part. Placé entre les caprices de l'amour, les emportemens de la jalousie, les chagrins du mariage et les remords d'une conscience qui fut toujours inexorable, le Roi subissait les supplices réunis d'un amant délicat et passionné, d'un volage qui mérite des reproches, d'un époux infidèle et peu exempt de remords, d'un honnête homme et d'un chrétien que le crime épouvante et qui le commet, que la vertu charme et qui la fuit. Son cœur flottant dans une cruelle incertitude, ne savait où se

prendre et n'osait s'arrêter. Les charmes de Fontanges, son doux naturel chatouillaient sa faiblesse et sa sensualité ; l'habitude le ramenait par instinct à la marquise; il souhaitait s'élever jusqu'à madame de Maintenon. Elle commençait à le diriger contre ses sensations, mais selon ses idées ; car les vapeurs formées par les passions du Roi n'ont jamais obscurci son génie ; et il est digne de remarque, que jamais ses principes ne furent plus sains, que quand sa conduite fut plus répréhensible. Il s'accusait, se blâmait, se condamnait ; et au défaut de courage, il montrait des remords ; ses amantes pouvaient l'amuser, en les endormant ; son amie le consolait, en les tenant éveillés Dans des colloques que Louis prolongeait, il aimait à entendre cet organe si mélodieux et si pénétrant, cet organe, qui semblait devoir servir d'interprête à l'amour, devenir celui de la sagesse éternelle, et quelquefois même des vengeances célestes. La persuasion coulait de cette bouche

séduisante, et s'insinuait dans toutes les facultés du Roi. Son cœur était ému, son intelligence éclairée, son oreille et ses yeux ravis, tous ses sens dans une sorte d'enchantement; et lorsqu'il voyait l'union, au moins apparente, que la prudence de madame de Maintenon ramenait quelquefois entre deux haîneuses rivales, il ne pouvait se refuser au sentiment de sa supériorité, et convenait en lui-même de ce que mademoiselle de Fontanges avait répété souvent, qu'il ne manquait à cette femme qu'une couronne.

Cependant le règne de cette jeune favorite allait passer; tout son éclat commençait à pâlir, et pour prouver qu'il n'était qu'emprunté, il allait s'éteindre dans la tombe. Ainsi vont se vérifier les calculs de madame de Maintenon; ainsi sur-tout vont s'accomplir les pressentimens des pontifes et les augustes prophétiques de Bossuet. Le tems n'était point venu, avait-il dit : il arrive maintenant; il arrive et amène, sous les yeux du monarque affaibli, un de ces spec-

tacles fertiles en leçons. Ecoutons celle qui sort du lit de mort de mademoiselle de Fontanges.

Sa grossesse avait eté marquée par nombre d'accidens ; ses couches ne furent point heureuses. D'indignes bruits circulèrent aussitôt à la honte de madame de Montespan ; nous ne croyons nullement qu'ils aient été fondés ; mais c'est un grand malheur d'offrir dans son caractère de quoi expliquer un grand crime. Quoi qu'il en soit, la favorite tomba dans une langueur qui la conduisit rapidement au terme des grandeurs et de la vie. On dit que touchée du faste jusques dans ses derniers momens, elle sollicita de son royal amant des gardes contre les entreprises de sa rivale. Elle voulut entrer dans un couvent du faubourg Saint-Jacques, pour y finir sur la cendre, des jours consumés dans la molesse. Le Roi, que sa situation contristait, ne lui refusa rien. Mais elle réservait à sa grande ame une dernière épreuve.

Prête à expirer, elle ramassa toutes

ses forces pour appeller son amant et son roi. Le confesseur, homme indulgent et pitoyable, ne rejetta point cette demande; il l'appuya même auprès de Louis. Mais ce prince s'effrayait d'un semblable spectacle; il redoutait une émotion trop vive, et par un sentiment de douce pitié, il refusait à son amante ce dernier témoignage d'amour. Mad. de Maintenon consultée, fut d'un avis contraire; elle pressentait de quelle influence allait être cette scène sur l'esprit et sur le cœur du prince. Mad. de Montespan, par un tout autre motif, se rangea à cette décision. Qui, moi, avait elle dit d'abord, porter des consolations à qui me causa tant de peines! Mais l'horrible plaisir de voir sa rivale abattue l'emporta; et le déguisant sous le semblant d'un retour de compassion, elle voulut accompagner madame de Maintenon et le roi.

La voiture part et roule dans le silence. Le monarque soupirait profondément; madame de Maintenon déduisait de cette circonstance ex-

traordinaire, des considérations générales; la marquise approuvait vaguement, raillait avec modération et comprimait sa joie. On arrive. On traverse une voûte sombre, qui retentit lugubrement, et au bout de laquelle s'ouvrent avec des bruissemens prolongés deux gigantesques battans, qui, dans un immense vestibule tendu de noir et éclairé par des lampes, laissent voir deux doubles files de religieuses voilées et prosternées. La supérieure était à leur tête et complimente Sa Majesté ; on la conduit ensuite, à travers plusieurs galeries, dans une salle où pénétrait un jour douteux, et dans un coin de laquelle était un lit entourré de religieuses. En face, sur une table où brûlaient des flambeaux, s'élevait l'image de Dieu crucifié, qu'un prêtre invoquait par ses soupirs pieux et proposait pour modèle à la patiente étendue sur ce lit. Dans cette patiente déjà couverte des ombres de la mort, on montre à Louis sa malheureuse amante. Il contemple cette victime de la dou-

leur, il cherche parmi cette pâleur livide, à démêler quelques-uns de ces traits qu'il idolâtra. C'en est fait : ces yeux d'où jaillissaient tous les feux de l'amour, sont ternes et chargés d'un poids qu'ils ne peuvent soulever ; ce front, naguère si noble, s'humecte d'une sueur brûlante ; cette bouche si gracieuse, maintenant convulsive et décolorée, exhale tous les souffles empestés de la fièvre ; une maigreur horrible s'est étendue sur ces chaires qu'un sang pur nuançait des plus douces teintes ; et déjà de larges meurtrissures semblent marbrer de pourpre l'albâtre de ce sein flétri Le roi regardait sans voir, soupirait avec effort, éprouvait un tremblement et un trouble dont il ne pouvait se remettre. Mad. de Maintenon s'asseyant au chevet de la mourante: Sire, dit-elle avec solemnité, voilà la duchesse de Fontanges! Madame de Montespan, debout au pied du lit, arrêtait des regards avides sur la victime, et ne disait mot. Ce fut elle-même, ce fut Mlle. de Fontanges qui

rompit ce funèbre silence. La présence du roi, les consolations de madame de Maintenon, semblèrent la ranimer. Elle tendit à son amant une main décharnée qu'il couvrit de pleurs et de baisers. Je meurs contente, dit-elle, mes derniers regards ont vu pleurer mon roi. Puis un instant après, voici celle, ajouta-t-elle en montrant madame de Maintenon, qui vous consolera de ma perte. Elle fera plus, car en remplaçant l'absente, elle vous fera supporter la présence d'une femme... Jusqu'alors mademoiselle de Fontanges n'avait pas remarqué madame de Montespan. En cet endroit, ses yeux ayant rencontré ceux de la marquise, qu'à son immobilité sans doute, elle prit pour un spectre, elle sembla frappée d'un subit effroi. Elle s'élança à demi de son lit, sur lequel elle retomba d'abord, mais d'où elle se souleva comme un fantôme, enveloppée de draperies. Je la vois, s'écria-t-elle avec un accent étouffé et en arrêtant sur elle des yeux hagards; la voilà cette créature perverse

qui veut tout immoler à son orgueil, jusqu'à l'honneur, jusqu'au salut de son roi ! C'est elle qui a porté la discorde dans les familles et l'adultère dans le lit nuptial. C'est elle qui a semé ma vie d'amertume ; c'est par elle que je descends dans le tombeau avant le tems ; c'est elle qui perpétuera l'opprobre et le malheur partout où elle promènera sa présence. Fuis-la, prince, chasse-la de tes conseils et de ton lit, si tu veux renaître à la gloire et à la tranquillité ! En achevant ces mots, mademoiselle de Fontanges, que ce délire venait d'épuiser, tomba dans une agonie convulsive, dont on voulut sauver le spectacle au roi. Il revint pénétré de douleur, épouvanté par ses remords, poursuivi par l'image de son amante, offensé du silence hautain de la marquise, à peine sensible aux consolations de son amie et plus malheureux que jamais.

Cette mort réveilla tous les intérêts. On ne doit pas dire que jamais mademoiselle de Fontanges ait eu un parti ;

ceux qui profitaient de sa faveur, ne l'auraient probablement pas défendue contre un revers. Seulement, placée entre les deux rivales, elle avait empêché le triomphe de l'une et la perte de l'autre. Sa disparution laissant le champ libre, les brigues se renouèrent, on réorganisa les cabales, des deux parts on se prépara à combattre, et l'on espéra triompher. Des réunions eurent lieu chez M. de Louvois, chez madame de Montespan. Dans ces réunions, où l'on agitait incessamment la question de s'emparer du roi, le ministre montrait son caractère dur, son génie rusé et méchant; la marquise, son esprit souple en intrigues et fertile en ressources; madame d'Hudicourt étalant le ridicule de ses nouvelles espérances et de ses anciennes prétentions, faisait clairement entendre qu'il n'y avait qu'une personne propre à remplacer mademoiselle de Fontanges, sans nuire à madame de Montespan; et madame de Montespan, que cette noble confiance égayait, mais qui voulait se

la rendre utile, ajoutait que cette personne unique était madame d'Hudicourt. Alors, ou madame de Richelieu se proposait pour négocier cet arrangement qu'on regardait comme très-prochain, ou, plus habituellement, madame de Richelieu divaguait avec dignité, discourait longuement et ne concluait à rien. La ligue était renforcée par les odalisques d'une nuit, par les favorites d'un jour qu'on avait appelées comme auxiliaires. Ainsi, mademoiselle de Ludre apportait ses graces étourdies, les trois sœurs la Mothe-Houdancourt le souvenir de leurs talens dédaignés. Les Mortemarts bénissaient l'occasion de faire briller leur ingénieuse causticité; l'abbesse de Fontevrault citait les Grecs, les Latins, on dit même la Vulgate; sa sœur de Thianges vantait sa maison, qui croissait en ancienneté, et ses filles, déjà si remarquables parmi les beautés modernes. L'observateur la Rochefoucault, que ses principes eussent éloigné de ces assemblées, si son système

ne l'en avait rapproché, en a esquissé le tableau dans des notes qu'il recueillait probablement pour se justifier à soi-même sa complicité dans cette intrigue. Il est vraisemblable que si ces notes n'ont point été publiées à la suite des *Mémoires* de cet écrivain célèbre, c'est que leur éditeur ne les a considérées que comme des ébauches peu dignes de son génie et de sa réputation. Nous copions ici celle qui nous a paru donner de la situation des choses et du caractère des personnes une idée assez vraie. C'est une conversation qui se tint chez madame de Montespan, à la suite d'un dîner où elle avait réuni sa cabale. Les interlocuteurs sont Messieurs de Vivonne, de la Rochefoucault, de Louvois ; mesdames d'Hudicourt, de Thianges, de Fontevrault, de Ludre, la Mothe-Houdancourt, de Richelieu et Montespan. Le bruit se répandait que madame de Maintenon avait adressé au roi le discours dont nous rendrons compte dans cet entretien. Ce fut le duc de Vivonne qui

apprit cette nouvelle à la confédération.

M. de Vivonne. Voici quelque chose de positif; je le tiens de Marsillac qui, lui-même, le tenait du roi.

Mad. de Montespan. De Marsillac! C'est un mensonge ou une flatterie.

M. de Vivonne. Madame de Maintenon a demandé au roi une audience particulière.

Mad. d'Hudicourt. Qu'elle n'a pas obtenue?

Mad. de Richelieu. Depuis celle du Mazarin, il n'est plus si facile.

Mad. de Montespan. Je parierais qu'il l'a été.

M. de Vivonne. Et vous gagneriez.

Mad. de Montespan. Cette femme fait du roi tout ce qu'elle veut.

M. de la Rochefoucault. Je doute qu'elle en fasse un véritable grand homme; il y a trop d'étoffe.

Mad. de Montespan. Trop d'étoffe, M. le duc! Y songez-vous? Je ne m'en suis jamais apperçue.

M. de la Rochefoucault. Je le crois

bien, madame ; ce n'est pas de l'esprit qu'il faut pour voir ces choses-là.

Mlle. de la Mothe-Houdancourt, l'aînée. Et dit-on, monsieur, ce qui s'est passé dans cette audience ?

Mad. de Fontevrault. Rien que de très-ordinaire, je crois ; madame de Maintenon est fort pédante, le roi n'est pas amusant ; les détails doivent être insipides.

M. de Vivonne. Il me semble au moins qu'ils sont instructifs.

Mlle. de Ludre. Eh ! monsieur, dépêchez-vous donc de nous instruire.

M. de Vivonne. Le roi était debout, le coude appuyé sur sa cheminée, et la tête sur la main. Il rêvait, quand madame de Maintenon est entrée.

Mad. de Montespan. Il rêve le plus souvent.

Mad. de Fontevrault. Ne pourriez-vous pas, mon frère, nous faire grace des détails.

M. de la Rochefoucault. Madame l'abbesse voudrait qu'on causât comme

on devrait faire un livre. Les détails, dans la conversation, peignent les mœurs ; il ne faut par écrit que des résultats.

Mad. de Fontevrault. En ce cas, mon frère, vous m'écrirez cette entrevue ; mais quatre lignes, s'il vous plaît. Je vais achever le dernier chapitre du troisième livre de Thucydide.

Mad. de Thianges. Ma sœur est toujours dans l'histoire ancienne.

Mad. de Fontevrault. La chronologie vous plairait mieux, n'est-ce pas, ma sœur ?

Mad. de Montespan. Revenons à l'histoire moderne.

M. de Vivonne. Mad. de Maintenon a fait trois révérences avant que le roi l'aperçut.

M. de la Rochefoucault. Avec beaucoup de graces, sans doute, car il faut convenir qu'elle en est pétrie.

Mad. d'Hudicourt. Pour de l'esprit, d'accord ; mais pour des graces ! M. le duc est plus galant que véridique.

Mad. de Montespan. Ma chère amie, ne lui reprochons pas une indulgence dont nous profitons quelquefois.

Mlle. de Ludre. Mais puisque le roi n'a vu madame de Maintenon qu'à la troisième révérence, comment a-t-on su qu'elle en avait fait plus d'une?

M. de Louvois. Eh! morbleu! mademoiselle, voilà une question bien importante! C'est qu'apparemment Marsillac aura regardé à travers la serrure.

Mad. de Montespan. D'écouter aux portes à cela, il n'y a pas si loin; l'un est presque la conséquence de l'autre.

Mad. de Fontevrault (interrompant sa lecture). Quelle prolixité! que de détails inutiles! quel amas de superfluités! Et pas un mot du fait.

Mad. de Thianges. Bon Dieu, ma sœur, à qui en avez-vous? Est-ce que Thucydide raconte comme un narrateur d'aujourd'hui?

Mad. de Fontevrault. Vous lui faites injure, ma sœur. Il n'y a point

d'historien plus précis à-la-fois et plus exact. Il dit beaucoup de choses en peu de mots. Son style est compassé et souvent sententieux. A mon avis, il a surpassé Hérodote, qu'il a imité visiblement, mais auquel sa modestie l'empêche de se croire comparable. Les véritables savans lui rendent plus de justice, et il ne faut lire des deux auteurs que quelques pages pour en être convaincu. Je veux que vous jugiez vous-même.

Mad. de Montespan. Ah! ma sœur, vous nous effrayez! Je m'en rapporte à vous pour ma part, et je crois que ces dames sont de mon avis.

M. de la Rochefoucault. Il eût pourtant été fort agréable de comparer des citations grecques; et l'on aurait pu tenir registre de cette séance, pour la coudre aux mémoires de l'Académie.

Mlle. de la Mothe-Houdancourt, cadette (à M. de Vivonne). M. le duc veut-il que je lui aide à déchiffrer l'air noté sur cet écran?

M. de Vivonne. Vous le voyez, mademoiselle, je continue l'entretien; chansons pour chansons, j'aime encore mieux celles qui se chantent. Du moins, me procurent-elles quelquefois l'avantage d'entendre une belle voix.

Mlle. de la Mothe-Houdancourt, cadette. Ah! monsieur, vous êtes trop indulgent! (Elle solfie les premières notes de l'air).

Mad. de Montespan. Ah! voilà l'académie transformée en concert.

Mad. de Richelieu. Nous sommes loin de madame de Maintenon.

M. de la Rochefoucault. On s'en rapproche; et quoique ce soit par un chemin détourné, il y a moins loin d'elle à Lully, que de Thucydide à elle.

Mad. de Montespan. N'est-il pas question d'Aspasie dans Thucydide?

Mad. de Thianges. Et sans doute aussi de Phryné, ma sœur?

Mad. de Montespan. Comment, ma sœur, une épigramme! Je ne vous croyais que l'orgueil de la famille.

Mad. de Thianges. Pour vous en adjuger tout l'esprit, n'est-ce pas?

Mad. de Fontevrault. Si vous pouviez goûter la douceur de ce style, vous auriez pitié de vos prétentions.

M. de Louvois. Je voudrais, pour beaucoup, que madame de Maintenon nous entendit. Elle aurait grand plaisir à juger ses ennemis, et ne manquerait pas d'applaudir à leur générosité.

M. de la Rochefoucault (à mademoiselle de la Mothe-Houdancourt, la cadette). Allons, mademoiselle, nous vous prierons tout-à-l'heure d'enchanter nos oreilles; M. de Vivonne veut bien laisser l'écran pour madame de Maintenon.

M. de Vivonne. Sauf à faire comme ces dames, à quitter madame de Maintenon pour un écran. Après la troisième révérence : Sire, a-t-elle dit avec timidité...

Mad. de Richelieu. Je n'ai jamais vu que cette femme fut timide.

Mad. de Montespan. Mon frère veut dire avec embarras.

M. de Louvois. Embarras, timidité, qu'importe? On sait à quoi s'en tenir sur ce qu'on connaît; le sait-on sur ce qu'on ignore? Pour Dieu, mesdames, laissez parler monsieur le duc.

M. de la Rochefoucault. Ces dames ont raison; l'exactitude est la première qualité d'un historien.

M. de Louvois. Et le silence, le premier devoir d'un auditeur.

M. de la Rochefoucault (à demi-voix). Il faut se taire, car la maxime vient d'un ministre. (Le silence s'établit).

M. de Vivonne. Sire, a dit madame de Maintenon, je viens remplir auprès de vous un ministère pénible, et qui peut le devenir d'autant plus, que Votre Majesté le trouvera peut-être déplacé.

Mad. de Montespan. Quel début apostolique! Il y a là dedans du Gobelin ou du Bossuet.

M. de Vivonne. Asseyez-vous, madame, a dit le roi, en l'interrompant et en avançant un fauteuil...

Mad. de Richelieu. Un fauteuil, monsieur le duc! En êtes vous bien sûr?

Mad d'Hudicourt. Cela n'est pas croyable : un fauteuil!

Mlle. de Ludre. Un fauteuil! cela est impossible!

Mlle. de la Mothe-Houdancourt, l'aînée. Du moins, cela n'est pas vraisemblable.

Mlle. de la Mothe-Houdancourt, la cadette. Jamais le roi n'offre de fauteuil à personne.

Mlle. de la Mothe-Houdancourt, la jeune. Il a donc fait exception pour moi, car au concert où Sa Majesté nous fit l'honneur de nous applaudir, je me rappelle fort bien que j'avais un fauteuil.

Mad. de Montespan. Vous ne savez pas, mon enfant, qu'un concert est un lieu public, et qu'il y a loin de là, pour les conséquences, au particulier du cabinet.

Mlle. de la Mothe-Houdancourt, la jeune. Je sais, madame, que n'importe où soit un fauteuil, c'est tou-

jours un fauteuil ; et comme le roi a beaucoup d'égards pour les dames, je suppose qu'il veut, en leur en offrant un, qu'elles soient mieux assises que sur un pliant.

M. de la Rochefoucault (à demi voix, à M. de Vivonne). Voilà une petite fille qui ne s'imagine guère avoir fait un chapitre de philosophie.

M. de Vivonne. En effet, il est vraisemblable que c'est son intention. Quoi qu'il en soit...

Mad. de Richelieu. Quoiqu'il en soit, monsieur, ou ce n'est pas son intention, ou Sa Majesté n'est pas toujours parfaitement polie. Je n'ai jamais eu de fauteuil, moi.

Mad. d'Hudicourt. On vous a dit, madame, qu'il n'en avait offert que dans le tête-à-tête.

Mad. de Richelieu. Croyez-vous me l'apprendre, madame, et me rappeler ce qui s'y passe ?

Mad. d'Hudicourt. Mais, madame, quand les événemens datent d'un demi-siècle, il n'est pas aisé de s'en ressouvenir.

Mad. de Richelieu. Cela serait difficile, si ces événemens n'avaient pas franchi la durée d'une nuit.

Mlle. de Ludre. Madame la duchesse ignore qu'il y a des nuits dont le souvenir traverse les siècles.

Mad. de Richelieu. Je m'en rapporte à vous pour me l'apprendre, ma belle demoiselle.

Mad. de Fontevrault. Où sommes-nous, mon frère, et qu'a donc de commun ce malheureux fauteuil avec les affaires particulières de ces dames? En vérité, le fameux trépied d'Hélène, qui, au rapport de Strabon, était une sorte de tabouret, fit moins de bruit et excita moins d'aigreur.

M. de la Rochefoucault. Mad. de Fontevrault n'ignore pas qu'il ne fut disputé que par des hommes.

Mad. de Montespan. Allons, Vivonne, finissez et abrégez les détails.

M. de Vivonne. Madame de Maintenon s'est assise et tremblait; le roi, demeuré de bout, l'a encouragée...

Mad. de Montespan. Etes-vous

bien certain, mon frère, que le roi soit resté debout?

M. de Louvois. Debout, assis, qu'est-ce que cela fait? En vérité, madame, vous ne vous attachez qu'aux minuties, et j'admire la patience de M. de Vivonne.

M. de Vivonne. « Sire, a-t-elle reprit, en hésitant un peu, je viens appeler de la conduite de Votre Majesté abusée, à sa sagesse mieux instruite...

Mad. de Fontevrault. Cela est imité de cette femme, qui en appela de Philippe ivre, à Philippe à jeûn.

M. de Vivonne. « Mademoiselle de Fontanges est morte, Sire, et vous a montré par où finissaient toutes les grandeurs et toutes les voluptés. Le cercueil s'est ouvert dans ses plus jeunes ans, et la faulx a coupé cette rose à peine épanouie; mais du creux de ce séjour de deuil, sa voix s'élève vers vous; elle vous implore, elle vous menace...

Mad. d'Hudicourt. Ce discours n'est pas gai.

Mad. de Fontevrault. Ce discours ressemble à deux versets de la seconde ou de la troisième prophétie d'Ezéchiel.

Mad. de Montespan. Ce discours est fort insolent; le roi est bien bon de l'avoir souffert.

M. de Vivonne. « Elle vous implore, comme elle le fit à son heure dernière, et vous conjure de penser à votre salut. Elle vous menace, si vous continuez à repousser les occasions que le ciel vous en offre...

Mad. de Richelieu. Peut-on rien imaginer de plus audacieux?

Mad. de Montespan. Peut-on rien dire de plus rusé?

M. de la Rochefoucault. Il y a bien de la sagesse dans cette ruse, et cette audace n'est pas d'une ame commune.

M. de Vivonne. Le roi a répondu: Eh! bien, madame, que faut-il faire, parlez? Vous voyez si je pense à un autre choix. Madame de Maintenon a répliqué sans hésiter: Renvoyez madame de Montespan.

Mad. de Richelieu. Quel acharnement !

Mad. de Montespan. Quelle impudence !

M de la Rochefoucault (à demi-voix). Quelle incivilité !

M. de Vivonne. Mais, a observé le roi, elle m'aime, et peut-être l'aimè-je encore.

Mad. de Montespan. Peut-être !... (En pleurant.) Ah ! l'ingrat ! s'il m'aimait, l'eût-il écoutée, et la passion ménage-t-elle ceux qui l'offensent ?

M. de Vivonne. « Sire, a repris madame de Maintenon, si vous l'aimiez, voudriez-vous achever sa perte et son déshonneur ? L'honneur est d'un prix au-dessus de tous vos trésors, et le monde entier ne vaut pas une ame. Si jamais elle vous avait aimé, vous aurait-elle séduit ? Quand l'amour n'est pas une vertu, il est le plus honteux des vices.

Mad. de Fontevrault. Comme tout cela sent le pédagogue ! Je vois la férule cachée sous cette main qui caresse.

Mad. de Montespan. Qui caresse, ma sœur ! Ah ! que les blessures qu'elle fait sont à-la-fois outrageantes et cruelles !

M. de Vivonne. A ces mots, le roi a levé des yeux étonnés, où madame de Maintenon a cru lire un certain mécontentement. Elle a gardé le silence ; mais le roi l'a assuré qu'elle pouvait tout dire, qu'il connaissait trop bien ses sentimens pour s'offenser de ce qui viendrait d'elle.

Mad. de Montespan. Vous voyez que le traître est son complice.

M. de Vivonne. « Je dois vous dire, Sire, a-t-elle repris, si les bienfaits dont Votre Majesté m'a comblée peuvent m'autoriser à lui en témoigner ma reconnaissance, par le plus important avis ; je vous dirai qu'aimer les femmes est une tache à la gloire d'un prince ; que ravir la femme de son prochain est une injustice punie par toutes les lois, mais que ravir la femme de son sujet est un crime qui n'a pas de nom.

Mad. de Montespan. Abrégez, de

grace, Vivonne, abrégez. Chacune de ces paroles me tue.

M. de Vivonne. Madame, a répondu le roi, avec douceur...

Mad. de Montespan. Avec douceur ! Vous voyez bien qu'il ne m'aime plus.

M. de Vivonne. Cela même, à force d'être vrai, cesse d'être offensant. J'ai trop aimé en souverain ; j'ai poussé trop loin mon autorité ; il y avait de la lâcheté à m'en prévaloir, de l'injustice à en abuser. Mais toutes ces choses se sont faites malgré moi. J'ai trop aimé, je n'ai pas été mon maître ; j'ai trop fait sentir que j'étais celui des autres. Et voilà comme une faute en entraîne une autre.

Mad. de Fontevrault. Un abyme en creuse un autre, dit la Sagesse: *Abyssus abyssum invocat.*

M. de Vivonne. « Vous vous accusez avec tant de bonne foi, qu'il suffit de vous livrer à vos réflexions, a de nouveau continué madame de Maintenon ; mais, Sire, vous voilà libre désormais. Laissez, je vous conjure,

à madame de Montespan les deux ressources qui lui restent : les larmes, qui seules peuvent la réconcilier avec Dieu, et une retraite volontaire, qui peut seule lui rendre l'estime des hommes.

Mad. de Montespan. Voilà pourtant la femme que j'ai tirée de la misère, que j'ai élevée au rang de mon amie, que j'ai faite la gouvernante de mes enfans! Qui m'eut dit, quand un placet à la main, elle sollicitait du pain et un azile, qui m'eut dit que je ne lui ferais accorder l'un et l'autre, que pour conjurer ma perte! Serpent que j'ai réchauffé et qui me perce le cœur!

M. de Vivonne. » Au lieu de disputer au Seigneur un cœur qu'il vous envie, que Votre Majesté cesse de donner l'exemple contagieux d'un libertinage qui remplit notre sexe de corruption et le vôtre de bassesse. »

Mad. de Richelieu. Est-ce là de la duplicité?

M. de Vivonne. « Il vient un tems

où de longs remords succèdent à ces courts plaisirs. »

M. de la Rochefoucault. Cette maxime n'est pas toujours vraie, et c'est encore être vertueux que d'avoir des remords.

M. de Vivonne. « Retracez-vous l'agonie de votre maîtresse infortunée ; et s'il vous faut un exemple vivant, jettez les yeux vers les grandes Carmélites. »

Mlle. de la Mothe-Houdancourt, la jeune (pleurant). Ah! monsieur, le roi a-t-il pu résister?

M. de la Rochefoucault. Voilà un enfant d'une ingénuité rare ; et je n'ouïs jamais rien de si spirituel que ses bêtises.

M. de Vivonne. A ces mots, le Roi s'est détourné pour essuyer ses pleurs. Au même instant, les battans se sont ouverts. On a vu entrer monsieur de Montausier, M. Bossuet et M. le Prince. Ce dernier donnait la main à la Reine, qui s'est jettée à genoux dès le seuil. Tout le monde en a fait autant, et madame de Main-

tenon a fondu en larmes. Il s'est écoulé quelques instans d'un silence seulement interrompu par des sanglots. Le Roi attendri, confus, hors de soi, respirait à peine. Sire, a dit M. de Montausier... Que veut-on de moi, a interrompu Sa Majesté, d'une voix altérée ? M. de Meaux s'est avancé, et toujours à genoux : Sire, s'est-il écrié avec cet accent auquel on ne résiste pas, votre cour, votre peuple, l'église vous supplient et la Reine est à vos pieds ! Relevez-vous, madame, a dit le Roi avec véhémence; c'est à moi d'être aux vôtres ! Cette posture a repris le prélat, convient à l'humiliation et aux chagrins de la reine. Comme elle fut tout par l'amour de Votre Majesté, sans lui elle ne se croit rien. Ah ! Sire, complettez le nombre de vos vertus, en rendant votre cœur à cette auguste et malheureuse princesse ! En ce moment madame de Maintenon a osé prendre la main du roi et le conduire vers Marie-Thérèse, que cette scène a presque fait évanouir. On lui a prodi-

gué des soins, et son époux lui a fait des promesses. Elle a tout pardonné, tout oublié, et seulement elle a demandé que madame de Maintenon restât auprès d'elle. Le roi lui-même l'en a sollicitée, mais cela n'était pas suffisant. M. de Montausier a demandé votre exil, ma sœur ; M. de Meaux l'a conseillé, et M. le Prince l'a exigé. Voilà ce que m'a apppris Marsillac.

On conçoit que durant quelques jours, madame de Montespan ait été frappée de terreur. La crainte de l'exil, mais plus que cela, le triomphe de sa rivale, la jettait dans les extrêmités les plus opposées. La marquise était née avec des passions ardentes, qu'une éducation peu chrétienne avait d'abord fait fermenter et qu'avait développées par la suite la facilité de s'y livrer. Elle s'était abandonnée à l'amour en voluptueuse sans frein; à l'intrigue, en ambitieuse sans retenue ; aux prodigalités, en favorite qui se rit de la nation, dont elle épuise les trésors. Cet événement, qui lui ôte à-la-fois toutes ressources,

ne lui laisse que le désespoir et des regrets. Elle perd en un instant l'amant qui l'adorait et dont elle aimait la grandeur, le crédit que lui donnait sa honteuse élévation et les bassesses des courtisans; enfin l'opulence qui était la suite de cette coupable fortune. Des bras d'un protecteur tendre et compâtissant, elle va tomber peut-être dans les mains d'un époux justement irrité. Que devenir dans une situation si critique ? A qui avoir recours ? La plupart des amis, que lui fesait la faveur, ou la fuient dans son revers, ou l'en blâment, ou en jouissent. Elle ne peut, elle n'ôse consulter qu'elle-même ; et que sont les conseils d'un esprit troublé par le désespoir ? Tantôt elle forme le projet d'aller ensevelir dans un cloître sa honte et ses ennuis; tantôt elle croit que de longs voyages les dissiperont. Plus souvent elle se décide à s'aller précipiter aux genoux du roi, qu'elle se flatte de ramener à force de soumissions et d'amour. Ses enfans lui semblent un moyen sûr de triomphe;

et elle se dit que madame de Maintenon n'a point d'enfans. Mais bientôt l'image de cette rivale victorieuse assiége sa pensée et renverse ses desseins. Elle ne veut tenir d'elle que ses malheurs et frémirait que des services pussent adoucir sa haîne. Dans ces alternatives qui bouleversent son ame et fatiguent ses sens, elle s'adresse par fois au Dieu consolateur des affligés; mais ce grand Dieu a-t-il des remèdes pour qui n'eut pas de confiance? Il ne fait couler des consolations que dans des cœurs déchirés de remords et non bourrelés de regrets. Ce n'est pas le crime qu'elle déteste, c'est l'occasion de le commettre qu'elle redemande. C'est ainsi qu'elle passe les jours et les nuits. Elle s'inquiétait plus que jamais sur son sort, quand elle reçut de madame de Maintenon la lettre suivante :

« La reine, votre auguste maîtresse,
» a obtenu de son époux, que vous
» ne fussiez point exilée, madame.
» Vous pouvez, à votre choix, re-
» tourner à Paris, ou demeurer à la

» cour. Vous y conservez votre place
» et tout l'extérieur de crédit que
» vous valut la faveur du monarque.
» Sa Majesté est dans l'intention que
» vous continuiez à toujours être le
» canal des graces qu'elle se plaisait
» à répandre par vous. Si vous lui
» avez fait connaître ce que vous êtes
» aujourd'hui, elle n'a pas oublié
» ce que vous lui fûtes autrefois.
» Pour moi, madame, s'il n'était pas
» téméraire d'hazarder un conseil, je
» croirais vous être utile, en vous
» invitant à vous en ressouvenir. »

Mad. de Montespan, que cette lettre, plus que sa disgrace, aurait dû amener à un retour sur elle-même, trouva des consolations dans le faste d'une fausse grandeur. Sa nouvelle situation fut une énigme pour les courtisans, qui ne concevaient pas qu'on put continuer à être favorite, après avoir cessé d'être maîtresse. On concevait encore moins que tout semblât s'opérer par elle, tandis que tout n'allait réellement que par la modeste Maintenon. Pendant que la

France était encore aux genoux de l'autre, celle-ci commençait à voir aux siens le maître de la France. Sa faveur se fortifiait d'autant plus, qu'elle fesait moins d'efforts pour l'établir. Quelquefois la marquise murmurait de se sentir dépendante de l'ancienne gouvernante de ses enfans; mais la douceur, mais la bonté de cette gouvernante, qui marchait sans desirs et sans efforts dans le chemin de la fortune, lui fesaient pardonner d'involontaires succès. Vivonne n'en paraissait ni étonné, ni mécontent; la Rochefoucault, qui les croyait le fruit d'une adresse profonde, applaudissait plus à ce qu'il jugeait leur cause, qu'à ce qu'il voyait leurs effets; Louvois méditait l'occasion de rendre quelqu'éclatant service à celle qu'il ne pouvait s'empêcher de haïr et d'admirer. La plûpart de ses autres ennemis n'avaient ni assez de constance dans le caractère, ni assez de perversité dans l'ame, pour prolonger un inutile ressentiment. Peut-être l'envie ne pardonne-t-elle pas au

mérite qui s'élève ; et tant qu'elle conserve l'espoir d'empêcher ses progrès, elle le persécute : mais que faire, quand, par sa seule transcendance, il est parvenu ? L'important était de cacher son existence ; une fois connu, il règne ; et le plus sensé est de partager l'admiration qu'il inspire. Apparemment que madame de Richelieu n'avait pas fait ce raisonnement. Tout se rangea, on sembla se ranger autour de madame de Maintenon, hormis cette duchesse. Elle était d'un caractère à oublier les injures ; mais elle ne pouvait pardonner les bienfaits. Ceux d'une femme, qui avait été son inférieure et qu'elle avait insensiblement élevée au rang de son amie, navraient son cœur d'amertume et le pénétraient de ressentiment. Elle s'indigna que, de toute la cabale ourdie par madame de Montespan, il ne restât personne ; et par sa haîne opiniâtre et ses menées vigoureuses, elle résolut de représenter, en quelque sorte, la faction, et de réparer ce qu'elle appellait son insigne lâcheté.

Un esprit aussi méprisable ne devait imaginer que des moyens peu généreux. Après avoir long-tems médité son plan, croirait-on, si on ne la connaissait déjà, qu'elle en borna le produit à lâcher contre Mad. de Maintenon, à peu près comme un dogue hargneux, le prince de Marsillac? Et qu'était-ce que le prince de Marsillac? Madame de Montespan l'a ébauché en deux mots dans la conversation que nous venons de rapporter : menteur et flatteur; nous ajoutons mauvais plaisant, railleur insipide, sans talent pour médire, comme sans honte pour calomnier. Son rang le fesait supporter à la Cour; sa hardiesse l'avait poussé dans les petits appartemens. On le voyait sans conséquence, on l'écoutait sans confiance et sans plaisir. Le roi le regardait comme une sorte de bouffon, et s'amusait quelquefois à l'entendre. Mad. de Richelieu, qui professait pour lui une haute estime, se persuada que s'il daignait seulement effleurer madame de Maintenon de ses traits satyriques

elle était perdue. L'histoire de cette dame lui fut contée dans le plus grand détail. Par le tour naturel de son malin génie, il n'y saisit que ce qui pouvait prêter aux allusions méchantes, aux équivoques dangereuses, aux interprétations empoisonnées ; et au premier cercle qui eut lieu, il essaya l'effet de ces premières batteries. Dabord, on les reçut avec indifférence et sans étonnement, ensuite on s'en émerveilla et l'on feignit d'en être allarmé, puis on craignit moins de les goûter et d'y applaudir. Marsillac eut l'adresse de ne les diriger en apparence que contre le premier mari, dont le style burlesque fut examiné et moqué, dont les infirmités furent tournées en ridicule, dont l'esprit même fut calomnié, aussi bien que la caractère. Alors le cul-de-jatte, *Jodelet*, *l'Enéide travestie*, la qualité bizarre de *Malade de la reine*, tout fut passé en revue ; tout jusqu'à l'équipée du Mans, qui du brillant abbé Scaron avait fait un déplorable assemblage des misères humaines.

De-là, par des transitions plus faciles qu'ingénieuses, on passa à la veuve. Et puis sa naissance dans une prison, son voyage en Amérique, sa misère chez madame de Neuillant, dont elle gardait les dindons, sa misère plus grande encore chez madame de Villette qui la convertit pour lui procurer du pain. Et puis encore les amours de Villarceaux, et les prétentions du comte de Guiche; les éternels placets au roi et la protection de madame de Montespan; enfin la *tendre* et *fervente* amitié de la duchesse de Richelieu payée par la plus noire ingratitude. Le roi, cela se supposera aisément, n'était pas présent à ces récits; mais ils étaient conçus de manière à ce qu'ils lui parvinssent, ou du moins à ce que ce qu'il en aurait appris, lui donnât le désir de les connaître entièrement. Le conteur fut appellé, c'est ce qu'il demandait; on le mit sur la voie, c'était son projet; il ménagea la femme, en raillant beaucoup le mari; et par des insinuations adroites et perfides, il jetta quelque

trouble dans le cœur du monarque. Louis cependant avait entendu mille fois les mêmes choses, et peut-être pis, de la bouche de madame de Montespan ; mais les plaintes passionnées d'une rivale n'avaient pas à ses yeux la même importance, que les simples observations d'un homme qu'il croyait désinterressé. Le trait lancé par la main de Marsillac s'enfonça dans cette ame fière et susceptible, qui pouvant tout, comme homme d'état, jamais comme particulier, n'ôsa rien contre l'opinion. (1)

L'estime profondément sentie qu'il éprouvait pour madame de Mainteuon, un sentiment plus tendre dont il commençait à recevoir l'influence; tout détermina ce prince à interroger ceux qu'il regardait comme les arbitres de la considération. Il avait facilement remarqué que parmi les personnes qui s'occupaient volontiers de cette dame, il s'était formé deux

(1) Voyez la Note *a*, à la fin du Volume

partis très-distincts : l'un d'amis chauds et peut-être enthousiastes, l'autre, si l'on en excepte madame de Montespan, d'ennemis timides et faiblement déclarés. Il vit, il sonda les uns et les autres. Le grand Condé, avec sa vivacité ordinaire, lui dit que les d'Aubigné étaient aussi nobles que les Bourbons, et que madame de Maintenon avait à elle seule toutes les qualités de ses ayeux. M. de Montausier vanta la franchise et la solidité de son caractère. M. de Meaux ajouta que c'était la *Femme forte* dont parle l'évangile. Le marquis de Louvois avoua qu'il ne pouvait refuser un témoignage à ses grandes qualités, mais qu'il la croyait intrigante, ambitieuse, dissimulée, et d'autant plus dangereuse qu'elle le paraissait moins. Vivonne, n'osant louer une sagesse qui lui était préjudiciable, parla de son amabilité ; et M. de la Rochefoucault ajouta qu'elle était faite pour réussir.

Peu satisfait de ces éclaircisse-

mens, qui ne lui apprenaient que ce qu'il savait déjà, Louis crut devoir s'adresser à madame de Maintenon elle-même, dont la véracité n'était point suspecte. Il était persuadé qu'elle s'expliquerait avec toute l'impartialité qu'elle eut mise à parler d'un autre ; et cette opinion était déjà un éloge. Elle répondit au roi que, quoique la femme la plus honnête fut celle dont on parlait le moins, et qu'il ne convînt à personne de s'entretenir de soi en bien ou en mal, elle obéirait au désir exprès de Sa Majesté, pour laquelle elle allait s'occuper de tracer les mémoires abrégés de sa vie. De cette époque Louis compta les jours, impatient de fixer son opinion sur la personne qui fixait son cœur, et voulant trouver dans une estime raisonnée la justification de son nouvel attachement.

Cependant la cabale de madame de Montespan, quoique divisée, n'était point entièrement rompue et se ralliait quelquefois. Là se médi-

taient de ces manœuvres obscures, de ces tracasseries de détail que le même jour voit naître et déconcerter. On avait ouï dire au roi que si madame de Maintenon avait du goût pour le mariage, il lui ferait épouser un grand seigneur. C'en fut assez pour qu'on cherchât à prévenir cette bonne volonté qui paraissait hors de saison. On persuada au vieux duc de B. qu'il lui fallait une femme, et que cette femme devait être la veuve Scaron. Le duc était libertin ; en lui vantant les charmes de celle qu'on lui destinait, on le convainquit sans peine qu'il était amoureux. Jadis, il avait eu occasion de lui rendre quelque service, ce qui lui fournit celle de se faire présenter chez elle. Après trois visites, où le vieillard se montra galant et même passionné, la négociation fut ouverte par madame de Richelieu. Cette duchesse craignant d'avoir madame de Maintenon pour supérieure, travaillait à ce qu'elle ne devînt que son égale. La veuve fut agréablement surprise que le nom

de son burlesque époux ne la rendit pas indigne d'une alliance illustre ; elle ne rejetta pas celle du duc de B. et demanda du tems. Un incident bizarre vint rompre ce projet qui, sous couleur d'avancer la fortune de madame de Maintenon, l'eut totalement bornée. Madame de Montespan, qu'elle voyait de loin en loin et par un reste de pitié, eut la fantaisie d'aller consulter une de ces Sybilles qui lisent les destinées humaines sur le visage ou dans la main. Madame de Maintenon et madame d'Hudicourt, déguisées en femmes-de-chambre, accompagnèrent la marquise, qui excita à peine l'attention de la prophétesse, transportée par la présence de la veuve. Que vois-je, lui dit-elle ? Quelle grandeur présagent l'éclat de vos yeux et ce signe particulier qui les distingue ! Ma bonne amie, vous deviendrez une dame plus haute et plus puissante que votre maîtresse ; ne m'oubliez pas dans votre prospérité. Madame de Maintenon rit de la prophétie

à laquelle elle n'ajouta pas foi, ou qu'elle accorda avec le mariage proposé; mais madame de Montespan, qui voyait chaque jour décliner son crédit, tomba dans une rêverie profonde; et craignant que ce mariage ne fut le premier échelon de cette grandeur promise, elle décida madame de Richelieu à le rompre. Ce changement ne fit que prévenir l'intention de la prudente veuve, ainsi qu'on peut s'en convaincre par ce fragment d'une lettre qu'elle écrivait à l'abbé Gobelin :

« .... La volonté de Dieu soit bénie » et faite en toute chose ! S'il a jugé » celle-ci utile pour mon bonheur » ou mon salut, je ne m'y oppose » pas et suis prête à obéir; mais il » me paraît un peu dur de ne faire » toute ma vie que changer de » chaînes et de devenir l'esclave d'un » vieillard, après l'avoir été d'un » estropié et d'un enfant. Encore » cet estropié était-il homme d'esprit, » du meilleur naturel, et avait-il » des mœurs; le vieillard, dit-on,

» n'a rien de tout cela. Voilà une » triste perspective. Un grand nom, » de belles alliances, un rang à la » Cour ne me tenteront jamais. Je ne » suis ambitieuse que de repos, mais » je le veux honorable; et quand je » serai seule chez moi, je ne veux » avoir ni à gémir, ni à rougir... »

Elle était, dit-elle, ambitieuse de repos, et elle ne l'obtint jamais. Le commencement de sa vie fut agité par la misère, le milieu par l'intrigue, la fin par l'embarras des grandeurs. Les ames de cette trempe s'abusent elles-mêmes sur leur vocation. Supérieures à toutes les autres, elles se composent de l'élément subtil et enflammé, qui ne vit que par l'activité. La sphère de feu semble être leur région; elles en descendent quelquefois pour apporter sur la terre leur consumante ardeur. Si une raison forte et sur tout si l'ascendant d'une religion, que la foi rend toute puissante, n'avait pas modéré celle de madame de Maintenon, elle aurait laissé par tout des traces de ravage

et de dévastation. Ne sentant rien faiblement, elle n'eut éprouvé de l'amour que l'ivresse, de l'ambition que les fureurs. Avec un génie plus profond, c'eut été une autre Montespan. Mais le malheur avait tempéré cette grande ame: elle en subordonna tous les mouvemens à la raison, et elle fit fléchir cette raison sous la main de Dieu. Qui mieux qu'elle méritera le nom de philosophe chrétienne?

Le charlatan d'Anvers n'avait point guéri le duc de Maine, qui boîtait en grandissant et que le roi eut voulu rendre aussi droit qu'il était aimable. Il fut question d'un voyage à Barège; et ce voyage pouvait-il se faire sans madame de Maintenon? Elle y reçut, pour son élève, tous les honneurs qu'on rend aux fils des rois, et pour elle-même tous les égards qu'on doit aux talens et à la vertu. Elle vit dans le Poitou ses parens, qu'elle accueillit, comme si jamais elle n'en avait été dédaignée. Le roi, parfaitement content de sa correspondance, le fut plus encore de son retour.

Quand il vit son fils bien portant et marchant bien, il s'écria : Ah! madame, quel plaisir vous me faites! Madame de Montespan fut jalouse de n'être que mère ; et dès ce moment la fortune de la gouvernante eut été assurée, quand même son élévation n'eut pas été méditée dès long-tems.

En effet, le mariage du Dauphin occupait toute la Cour, et le monarque son père lui formait une maison. S'il n'eut consulté que son sentiment particulier, il en eut certainement donné la première place à madame de Maintenon. Mais plein de respect pour ces bienséances qui font respecter les rois, il comprit que l'ancienneté, qui tenait lieu de mérite à beaucoup, lui manquant absolument, il ne pouvait, sans blesser les amours-propres et l'étiquette, céder à ses plus chers désirs. Néanmoins, afin de les accorder avec l'usage et le préjugé, après avoir fait passer madame de Richelieu, des fonctions de dame d'honneur de la reine, à celles de dame d'honneur de la future dau-

phine, il voulut balancer cette autorité, en adjoignant à cette duchesse, madame de Maintenon, avec le titre de dame d'atours.

Quelle fut alors la conduite de madame de Richelieu et de son amie, ou plutôt sa complice, madame de Montespan? Celle de deux femmes haineuses, parce quelles étaient médiocres et vindicatives, parce que elles étaient obligées. Elles entourèrent la princesse de Bavière, dès son arrivée, et par des narrations mensongères ou exagérées, elles lui communiquèrent une partie de leur ressentiment contre madame de Maintenon. Ces premières impressions ne s'effacèrent jamais; elles avaient laissé dans une tête, naturellement pensante et méditative, des traces profondes. Madame la Dauphine témoigna à sa dame d'atours les égards qu'on ne saurait refuser à une conduite constamment sage; mais elle se défia toujours des apparences, qu'on lui avait peintes comme trompeuses, et lui refusa sa confiance et son intimité.

Celles de la reine la dédommageait. Cette princesse lui devait le retour de son bonheur, et la payait par une considération éclatante de celle qu'elle-même recevait du roi. Dieu me l'a suscitée, disait-elle dans l'excès de sa joie, pour me rendre le cœur que Mad. de Montespan m'avait ravi. Nous croyons avoir fait remarquer que Marie-Thérèse était d'une timidité, qu'on eut facilement prise pour de la froideur. Celle de son époux, qui durait depuis de si longues années, n'avait pas contribué à l'enhardir. Et quand il fallut répondre à des empressemens dont elle avait cessé d'être l'objet, elle se trouva embarrassée. Madame de Maintenon la rassurait, l'encourageait, la soutenait. Son époux, ranimé par tant de circonstances singulières, la demanda un jour; elle hésita si elle irait au rendez-vous : son amie, car quel autre nom donner à madame de Maintenon, l'y accompagna. On assure qu'elle trembla tant que dura l'entrevue, et que ce fut avec une sorte de terreur,

qu'elle reçut les embrassemens de l'hymen.

Madame de Richelieu, nous copions ici les annalistes, témoin du triomphe de la veuve, sèchait de l'avoir abandonnée. L'envie qui la dévorait, prit un détour bizarre pour arriver à ses fins ; et feignant le repentir, cette dame prétendit que c'était à elle à rapprocher les deux époux que ses conseils et madame de Montespan avait désunis. Ausssi ardente pour un bien imaginaire, que pour un mal réel, elle disait qu'elle avait toujours joué le rôle de mediatrice, qu'elle le jouerait encore ; et que si le roi voulait se convertir, elle le convertirait aussi bien que femme du monde. Puis jetant des semences de division entre la reine et sa belle-fille, elle en accusa madame de Maintenon.

Ces deux princesses devaient se convenir. Toutes deux étaient dévotes, toutes deux négligées, toutes deux malheureuses. Cependant elles ne s'aimaient point, se voyaient rarement, et se manquaient mutuellement de

ces égards qui font les liens des familles. Au lieu de s'en prendre au contraste de leur caractère, plus fort que la sympathie de leurs destinées, la Dauphine soupçonnait de leur animosité réciproque la femme à qui seule était due l'union qu'il y avait à la Cour. Madame de Maintenon, dont l'unique objet était de mettre la paix où elle n'était pas, fut vivement affligée d'un si injurieux soupçon et aussi étonnée de la malignité des hommes, que si elle eut commencé à les connaître. Elle n'eut pas besoin de se justifier dans l'esprit de la reine. Mais la Dauphine refusa de l'écouter. Jalouse elle-même de la faveur de sa dame d'atours, elle craignait d'être détrompée, parce qu'elle avait résolu de ne pas l'aimer. Madame de Richelieu lui avait peint madame de Maintenon comme un esprit dangereux, et sur-tout l'avait conjurée de se défier d'un éclaircissement. La princesse, déjà trop solitaire, s'enferma davantage. Le roi précédemment fesait venir tous les

jours chez lui madame de Maintenon; et pour la consoler de ces désagrémens, il alla chez elle. Il y passait quelquefois deux heures à causer avec une amitié, une aisance, une liberté qui lui fesaient goûter des plaisirs inconnus. La vertueuse favorite parlait bien, parlait juste, parlait à propos. Elle amenait la conversation sur des sujets que le monarque trouvait intéressans, ou qu'elle savait rendre tels, par le tour de nouveauté qu'elle leur donnait. Elle souriait avec complaisance, ne s'ennuyait pas à des contes répétés vingt fois, et avait l'air de les entendre pour la première. Souvent un mot jeté sans prétention, une allusion indirecte rappelait au prince ses devoirs, retraçait les souffrances de la reine, les déprédations des maîtresses, les vices et les abus de la dissolution. Peu-à-peu la vertu chrétienne s'insinuait dans ce cœur, où déjà étaient rentrées la décence et l'honnêteté.

Cependant les nouvelles distinctions dont Louis honorait madame

de Maintenon, ne pouvaient lui faire oublier l'injure faite à son caractère. C'était la blesser à l'endroit le plus sensible de son cœur, que de suspecter sa sincérité. Elle dit au roi qu'il lui était impossible de soutenir les injustes regards de madame la Dauphine et de servir une maîtresse qui la regardait comme son ennemie ; qu'elle avait toujours concilié les esprits ; qu'ayant le malheur d'être un sujet de discorde à la Cour, son devoir était d'en sortir, parce qu'il n'y avait pas de sacrifice qu'elle ne fît à la paix. Louis jugea que pour dissiper ces mal-entendus il ne fallait que les éclaircir. La reine, madame la Dauphine et madame de Maintenon eurent en sa présence un long entretien, dont le résultat fut que madame de Richelieu était envieuse, et madame de Maintenon innocente. La Dauphine témoigna publiquement son regret de s'être méprise : elle la conduisit dans sa chambre, la priant d'oublier le passé ; et la reine ne se gouverna plus que par ses conseils.

C'était un poste assez agréable que celui de madame de Maintenon, et, comme dit madame de Sévigné, c'était une place unique. Elle voyait le monarque sous ses lois, la reine dans sa dépendance, les princes et les ministres dans son antichambre. Madame de Montespan seule murmurait et Louvois était mécontent. Mais qu'il est glorieux d'inspirer de tels mécontentemens et de justifier de telles haines ! Quelque chose néanmoins manquait à cette favorite d'une espèce si rare. Elle était moins satisfaite du roi, qu'on l'eut crû, que sa Cour ne l'était, que son peuple et lui ne l'étaient eux-mêmes. Il avait cessé d'être libertin, mais il n'était pas converti. Honnête homme selon le monde, ce n'était point encore à Dieu qu'il rapportait sa probité. Enfin il commençait à avoir des mœurs, et son amie voulait qu'il eût de la religion.

J'ai représenté jusqu'ici Louis XIV comme un monarque religieux, et ce mot paraîtrait maintenant contradictoire, si je ne l'expliquais. Croire

avec soumission et sincérité, est-ce avoir de la religion ? Non, si l'on ne réchauffe la foi par les œuvres. Pratiquer les préceptes de l'évangile, est-ce avoir de la religion ? Non, si l'on ne soutient la charité par la foi. Mais réunir l'une à l'autre ne suffit pas encore, si tantôt l'on déroge à la foi par une lâche indulgence, si tantôt on blesse la charité par des actions répréhensibles. Tout descend du ciel et tout doit s'y rapporter; les rois, plus que les autres hommes, ne sont que des dépositaires. Telle était la morale de madame de Maintenon, qui avait le courage de ne point appeler vertu, même dans son maître, ce qui avait un motif humain. Ce langage sévère honorait la femme forte qui le tenait, et l'homme courageux auquel il était adressé. Louis ne la quittait jamais que fort content d'elle et fort mécontent de soi. Il songeait à donner à sa marche plus de régularité et un but plus louable. L'orgueil le retenait moins que l'habitude, dont l'empire s'accroît avec

l'existence. Cependant, il comprenait qu'après avoir édifié ses peuples, il fallait qu'il fut utile à soi-même. C'est une chose bien admirable que cette religion, tellement accomodée à notre faiblesse, qu'elle récompense comme une vertu le soin de notre conservation !

Un spectacle à jamais déplorable avait décidé ce monarque à l'acte le plus vigoureux de sa vie, au renvoi de madame de Montespan. Le ciel lui en réservait un semblable pour achever son ouvrage. En revenant des frontières d'Alsace, où elle avait suivi son époux, la reine tomba malade. Le roi parut très-affligé. Madame de Maintenon, disent ses *Mémoires*, se partagea, entre le roi qu'elle consolait avec affection, et la reine qu'elle servait avec empressement. Les médecins avaient cessé d'espérer, toute la Cour fondait en larmes. Madame la Dauphine demandait, en sanglottant, qu'il lui fût permis de recevoir la dernière bénédiction de sa mère mourante ; et le confesseur n'oubliait rien

pour rendre utile au salut du roi un spectacle qui le frappait si vivement.

La reine recouvra la voix et la vue, appela madame de Maintenon qui s'était retirée pour gémir et pour prier en liberté. Elle tira sa bague de son doigt, et la lui donna, soit, observe l'auteur des Mémoires déjà cités, par un secret pressentiment de ce qui devait arriver, soit pour lui laisser une marque non suspecte de son estime, soit pour indiquer au roi le choix qu'il devait faire, s'il s'élevait un jour au-dessus du préjugé. Arrivée à ce moment où tout paraît petit, hormis la vertu, elle allait donner essor à ses sentimens pour la seule femme peut-être irréprochable d'une Cour corrompue: la parole expira sur ses lèvres, et l'on n'entendit que quelques mots entrecoupés par ses soupirs.

Dès que la reine eut rendu le dernier, madame de Maintenon, qui ne l'avait point quittée, sortit pour se retirer chez elle. Mais le duc de la Rochefoucault, qui naguères, si

l'on s'en rappelle, avait dit qu'elle était faite pour réussire ; cet ennemi qui l'admirait, la prit par le bras avec vivacité, et lui dit : Il n'est pas tems, madame, de vous retirer : dans l'état où est le roi, il a besoin de vous. Ces mots et cette démarche ont peut-être fixé pour jamais le sort de madame de Maintenon.

Cette première entrevue, dans un instant si critique, frappa singulièrement le roi. Madame de Maintenon, qui lui avait si souvent donné des preuves d'attachement, ne lui en avait point encore donné d'une telle sensibilité. Elle paya d'abord au tendre respect qu'elle devait à la reine un tribut de larmes ; et ces larmes seront sincères aux yeux de tout observateur qui aura su apprécier le caractère de la femme qui les répand. Une ambitieuse, dominée par ses projets, eut difficilement comprimé sa joie coupable, ou plus difficilement peut-être, elle eut arrêté l'effusion de ses larmes feintes. Celles de madame de Maintenon appartiennent à l'amitié, à

la reconnaissance. Mais bientôt la même pitié qui en avait ouvert la source, en suspend le cours. Ce ne sont pas seulement des pleurs qu'elle doit à la reine, ce sont des consolations qu'il faut à Louis. Ce prince perd à-la-fois une compagne, une épouse, une amie : les dernières circonstances font aussi qu'il perd une amante. Le reine l'était redevenue, graces au soin de madame de Maintenon. Qui le consolera de tant de pertes ? Madame de Maintenon fait parler le christianisme ; le roi l'écoute comme si elle fesait parler l'amour. Plus d'une fois, il avait reconnu l'ascendant de son éloquence ; il se complait aujourd'hui à en recevoir le joug. Il semble qu'il veuille prolonger sa douleur pour qu'elle prolonge son entretien. Ce mêlange de force et de tendresse, de courage et de sensibilité, donnent aux discours de son amie je ne sais quel attrait irrésistible, dont à chaque instant il est plus avide ; à son visage une expression céleste dont son ame

à-la-fois et ses sens sont touchés. Il commence à sentir le bonheur de s'être affranchi des liens d'un impur et tyrannique amour ; et cet amour délicat, qui prend sa source dans les ames, il le desire comme l'unique et souverain bien.

Que les philosophes qui expliquent les opérations de l'ame par le mécanisme des sens, trouvent simple et même nécessaire le changement opéré dans celle de Louis ; qu'ils attribuent ce changement à la satiété des plaisirs charnels et à la nouveauté des voluptés de sentiment ; qu'ils voyent enfin la marche ordinaire de la nature, où se distingue aisément un prodige de la grace : pour nous, c'est dans l'inexplicable influence de cette grace sainte que nous trouvons la solution de ce phénomène. Nous admirons par quels insensibles degrés, elle amena le roi de l'ivresse des plaisirs, à la conviction de leurs dangers, et de la crainte qu'ils inspirent, au dégoût, qui pourtant ne les accompagne pas toujours. Et cette circonstance est remarquable. La

plupart de ceux dont la volupté étourdit le cœur et les sens, une fois qu'ils ont effleuré des lèvres sa coupe attrayante et empoisonnée, la savourent à longs traits, et ne la quittent que quand ils l'ont épuisée. La modération est chez eux le fruit de l'impuissance; ils ne deviennent prudens que parce qu'ils ne peuvent plus être criminels : mais la nécessité n'est nullement un mérite, et ils sont sages, sans être vertueux. En est-il de même du roi? C'est avec la retenue d'un cœur maître de soi, qu'il a connu l'amour; il a essayé de la volupté, et rejeté la débauche; il ne connaît du plaisir que les roses. Et c'est quand leur parfum pourrait le mieux chatouiller ses sens, qu'il en dédaigne, qu'il en fuit la douce vapeur. Dans l'âge où l'on peut encore plaire, sur-tout où l'on sait si bien aimer, il veut en borner la jouissance à celle du cœur. L'hymen, qui lui a rendu de chastes plaisirs, l'a préparé à ceux du sentiment; et si la religion ne les sanctifie point encore, c'est par

eux qu'elle se ménage de loin un triomphe complet et durable.

Madame de Maintenon avait une sagacité trop exercée pour ne pas s'appercevoir des progrès qu'elle fesait dans l'esprit et dans le cœur du roi; mais elle avait trop de prudence pour s'en prévaloir, et trop de modestie pour les rapporter à d'autres qu'à Dieu. M de Louvois, le plus mortel de ses ennemis, fut contraint de lui annoncer, de la part du monarque, qu'elle l'accompagnerait dans son voyage de Saint-Cloud. Là, il voulait, ou pleurer, ou se consoler en toute liberté; mais sur-tout il voulait jouir de l'entretien de madame de Maintenon. La Cour parut surprise d'un tête-à-tête si prompt, si décidé, et dans un lieu éloigné de tous les regards. La calomnie recommença ses soupçons injurieux, l'envie ses malignes équivoques. Jalouse d'une faveur si marquée, Mad. la Dauphine, qui s'attribuait le droit exclusif de consoler son beau-père, et qu'une saignée ordonnée par Louvois con-

traignit à ne pas l'accompagner ; madame la Dauphine ne put cacher son mécontentement. Mais au poste où madame de Maintenon se considérait placée par la providence, les jugemens humains pouvaient lui paraître téméraires et nullement dangereux. Elle connaissait la pureté de ses intentions et en appelait à son cœur. Le voyage de Saint-Cloud dura cinq jours, durant lesquels elle fit tout pour détacher le roi du commerce des femmes ; et, sans le vouloir, tout aussi pour l'attacher irrévocablement à une seule.

Louis, enchanté de tant de charmes réunis à tant de solidité, trouvait bien doux d'avoir recouvré sa liberté pour l'engager encore. C'était la première fois qu'il éprouvait les transports d'une passion sans en connaître les inquiétudes. Son ame reposait dans un calme délicieux, qui lui permettait d'apprécier son bonheur, et que ne troublait en rien le tumulte des sens. Soit en comtemplant, soit en écoutant son amie, il entrait dans un ra-

vissement qui tenait de l'extâse, et dont il ne sortait que pour se livrer à des projets dont l'éxécution le perpétuât. Une foule d'idées assiégeait alors son imagination. Sa déférence extrême pour l'opinion et pour les usages établis l'empêchait de se livrer entièrement à celle qui l'eut flattée davantage; cependant, il savait que le tems est un grand maître, et ne pouvait se défendre de jeter souvent les yeux sur la bague, qui du doigt de la reine, avait passé dans celui de madame de Maintenon.

Cette dame ne portait pas ses regards dans un avenir si obscur et peut-être si lointain. Elle jouissait avec une pieuse reconnaissance du présent, qui mettant le roi à sa discrétion, s'il est permis de le dire, le rendait si facile aux mouvemens de la grace et aux conseils du christianisme. Elle admirait la divine influence de ce culte d'amour, qui par les moyens les plus doux, s'insinue dans les cœurs, feint d'y pénétrer avec leurs penchans afin de les mieux détruire, et n'établit

son empire que par ce qui peut faire la félicité.

Il semblait au roi que la sienne eût été complette, s'il en eût osé parler à celle qui en était la cause ou l'occasion ; mais comment s'ouvrir sur une matière si délicate? Revenu aux affections les plus nobles, il éprouvait le pudique embarras qu'elles inspirent. Il oubliait qu'il était maître, et eût tremblé de s'en ressouvenir. Il oubliait mieux encore qu'il avait passé l'époque où la timidité est louable, et sentait qu'une première déclaration coûterait plus à madame de Maintenon, qu'à madame de Montespan la dernière faveur. C'est alors qu'il comparait à cette femme unique les trois femmes qui trop long-tems avaient règné sur la France et sur lui. Il trouvait dans celle ci leurs qualités perfectionnées et nul de leurs défauts : un esprit délicat, une mémoire ornée, un jugement d'une vigueur remarquable et d'une rectitude parfaite, une constante égalité de caractère, une sensibilité toujours éclairée, et cet in-

définissable je ne sais quoi qui semble achever les qualités, et sans lequel peut-être elles ne pourraient plaire.

Quoiqu'épurées par la réflexion et par le sentiment, ces idées n'avaient point banni des sensations d'une autre sorte; seulement elles les dirigeaient vers un but louable et honnête. L'homme n'est point une substance angélique à qui l'innocent usage des sens soit interdit; et Louis n'était pas d'un âge à fermer les yeux auprès de la plus belle femme de sa Cour. Madame de Maintenon conservait au sien tout ce qui peut être beau sans la première fraîcheur : des yeux dont l'éclat, tempéré par le sentiment, rayonnaient à-la-fois de tendresse et de majesté, un sourire spirituel et fin, un teint dont la blancheur animée rappelait la jeunesse et prouvait la santé. Ajoutez une démarche noble et pleine de graces, le geste éloquent d'une main charmante, et ces formes séduisantes dont l'adolescence même ne garantit pas toujours la perfection.

De jour en jour plus épris, le roi devenait de jour en jour plus embarrassé. Il saisissait toutes les occasions où un mot, un geste pouvaient laisser pressentir ses sentimens; mais il craignait d'hazarder une explication. A quoi l'entraînait-elle, en effet? La vertu de madame de Maintenon ne permettait pas de supposer qu'elle en souffrit les suites légitimes? Et pourtant, cette alternative pressante ne laissait à la passion du prince et à l'honneur de son ami, que le dernier moyen. Mais dans ce cas, ces suites approuvées par la morale et la religion, le seraient-elles par la politique? Et si elles ne l'étaient pas, que devenait le roi, que devenait madame de Maintenon? Les souverains sont bien malheureux! La politique qui forme leurs alliances les condamne souvent au supplice de vivre avec ce qu'ils n'aiment point, tandis que la religion, qui les surveille avec sévérité, leur défend de chérir ce qui pourrait leur plaire. Le cœur des potentats semble un holocauste perpétuel, et il leur

faut, pour le subir, toutes les vertus d'un héros.

Malgré ces inconvéniens, Louis ne put se défendre de laisser échapper ce secret, qui n'en était plus un pour personne. Le comte de Vexin, un des enfans du roi et de madame de Montespan, venait de mourir, et madame de Maintenon, qui l'avait élevé, le pleurait amèrement. Ah! s'écria le roi, qu'il serait doux d'être aimé de quelqu'un qui sait si bien aimer! Il n'en dit pas davantage, et trembla d'en avoir trop dit. Madame de Maintenon feignit de ne pas l'entendre; mais le roi, soulagé par cet aveu, parla bientôt comme si on lui eût confessé qu'on l'avait entendu. De ce moment, il ne put plus vivre sans elle; sans elle il ne trouvait plus ni repos, ni plaisir; avec elle seule il s'entretenait, il jouait, il s'amusait. A la chasse, à la campagne, à l'armée, il tombait dans la tristesse pour peu qu'elle s'éloignât. Ses soins pour elle, ses prévenances, ses délicatesses étaient extrêmes; ses craintes l'étaient encore davantage.

Il tremblait d'aimer et de ne pouvoir plaire; madame de Maintenon ne s'était point expliquée, et elle ne témoignait qu'elle connut la passion du roi que par des sévérités. Mais à une partie de chasse, le cheval de Louis s'étant abattu, on lui crut le bras cassé, et madame de Maintenon ne put retenir ses pleurs. Le monarque les remarqua, n'en voulut pas davantage, et se crut des mortels le plus heureux.

Elle comprit bientôt son imprudence et le danger de sa situation. Les courtisans avaient parlé, et les félicitations qu'on lui adressa sur l'accident du maître, lui prouvèrent à quel degré elle se trouvait dans l'opinion. Elle prit aussitôt la résolution de l'éclairer sur ses véritables sentimens. Depuis long-tems elle avait promis au roi les détails de ses premières années; elle crut que l'occasion se présentait de les lui donner. Voisine du trône ou de l'infamie, elle voulut prouver que sa misère passée lui défendait d'approcher de l'un, mais que

sa vertu présente devait la garantir de l'autre. Ce fut avec une rapidité, digne de son courage, qu'elle travailla, pour ainsi dire, à sa gloire et à sa ruine; à sa ruine, si l'on considère qu'elle combattait le penchant du roi et lui fournissait des armes contre elle-même; à sa gloire, si la seule véritable et solide repose dans une conscience pure et dans l'estime universelle. Voici cette pièce à jamais mémorable.

NOTE.

(a) Qui respecte l'opinion se respectera toujours soi-même et sera toujours respecté: Louis XIV en est la preuve et l'exemple. Des déclamateurs l'ont appelé despote; je ne sache pas de souverain qui l'ait moins été. Il voulait inflexiblement, à la vérité, mais il ne voulait que ce qu'avait ou aurait demandé l'opinion; car, parmi l'étonnante réunion de qualités qu'on admire dans ce monarque, celle de pressentir les esprits doit être au rang des premières.

Elle décèle incontestablement la prescience du génie; je pense que l'art de les contenter ne vient qu'après. Louis XIV posséda encore cet art au suprême dégré; ce qui, au surplus, ne prouve pas que sous son règne, le peuple n'ait manqué de rien. Souvent il manqua de pain, plus souvent il se vit contraint de sacrifier la dixme de la population au chancre presqu'incurable

d'une guerre de trente ans. Mais au milieu de ses privations, il bénissait son maître, dont ces belles paroles lui fesaient oublier sa misère : *Je ne veux pas qu'on soit dur à mon peuple.* Il était animé d'un véritable esprit public, d'une haute et profonde raison nationale, ce peuple que les philosophes du dix-huitième siècle ont représenté comme un troupeau d'esclaves. Il comprenait fort bien, qu'à la suite des horreurs de la Ligue, des troubles qui suivirent la mort de Henri IV, des agitations de la Fronde, il était de la politique la plus sage et la plus nécessaire de porter au-dehors du royaume la fermentation qui depuis François 1er. en remuait l'intérieur. En ce sens, les longues guerres de Louis XIV ont sauvé la France, comme celles de la révolution vinrent d'arracher cet empire à ses propres fureurs. Et lorsque Despréaux, dans ses admirable épîtres, Quinault dans ses prologues charmans, et la Fontaine dans ses épilogues immortels, fesaient entendre l'éloge du roi dans le concert de toutes les muses, ces poëtes célèbres se contentaient d'embellir de leurs vers les vœux de l'opi-

nion. On s'est beaucoup récrié sur la flatterie qui environna le trône du grand monarque. Mais d'abord il est remarquable que ceux qui ont élevé ce reproche, ont été les premiers à en mériter un semblable. MM. de Voltaire, St.-Lambert, Marmontel, qui l'ont adressé à Boileau, à Quinault, à la Fontaine, à Molière, je crois même à la Bruyère, mais sur-tout à Bossuet, ne se rappelaient probablement pas l'un qu'il n'avait cessé de blûler l'encens de la plus vile adulation aux pieds de la prostituée Pompadour; l'autre qu'il ne paraissait pas un nouveau masque sur la scène mobile du ministère, pour lequel il ne rimât de petits madrigaux; le troisième qu'il avait loué le roi de Suède précisément pour les mêmes motifs qui lui fesaient blâmer Louis-le-Grand. Il me semble ensuite qu'il ne faut pas être si léger, ni si prompt, quand il s'agit de juger les hommes d'un tel siècle, c'est-à-dire de prononcer sur ce que, dans l'espace de quatre mille ans, l'esprit humain a produit de meilleur. Lorsqu'un Montausier, cet homme qui, le seul peut-être, permettra de joindre au titre de courtisan, l'épithète de

véridique ; quand, dans le cabinet du roi, il osait lui dire la vérité ; quand un Bossuet la lui annonçait du haut de la tribune sacrée ; quand un la Rochefoucault, un la Bruyère animaient de son esprit leur touche indépendante ; lorsqu'un Molière la fesait retentir sur son théâtre, devenu l'école des bienséances ; lorsqu'un Despréaux l'enfermait dans des vers, que sa muse rendait proverbes en naissant : certes, ils s'entendaient moins pour flatter, que pour s'accorder avec l'opinon. Aussi Louis XIV et eux ont-ils reçu d'elle le prix de leur déférence. Elle les a signalés à la postérité comme les nobles fils du génie et de la vertu.

Au dix-huitième siècle, jaloux de leur gloire, qu'il a été si loin d'atteindre, appartenait nécessairement cette pensée profondément immorale et perverse : *qu'il faut mépriser l'opinion.* La conjuration ourdie depuis plus de cinquante ans contre le trône et l'autel, avait assez décelé que tel était son principe favori ; et ceux qui, légataires des philosophes, ont par le renversement de toutes les institutions, exécuté leur testament politique, ont prouvé mieux encore

qu'ils savaient honorer des traditions aussi précieuses. Nul d'entre eux pourtant, que je me rappelle, n'avait traité de cette matière exclusivement et par dissertation spéciale. Robespierre l'entreprit le premier. dans un des cahiers de son *Défenseur de la constitution*, il a donné, à sa manière, une sorte de théorie de l'opinion; mais, ce qu'on croira difficilement, c'est qu'il y pose en principe que l'homme public et l'homme privé doivent déférer à ses jugemens. Il cite le proverbe italien, qui est devenu le titre d'un petit livre, et qui pourrait devenir le sujet d'un gros : *Dell' opinione regina dèl mundò*. Il est utile d'observer que tandis que Robespierre appellait l'opinion la reine du monde, il commençait à faire fléchir cette reine sous ses proscriptions. Le tocsin du 10 août avait sonné; et bien que l'opinion ne commandât pas les massacres, on massacrait.

Dix ans après cette époque (cela est remarquable), il est venu un écrivain qui a été plus loin que Robespierre, et qui a fait un roman volumineux, dont voici ce me semble le résultat : *On est malheureux*

lerie la sagesse des siècles. Rien n'a été respecté par sa plume moqueuse : ce qu'il y a de saint dans les nœuds qui attachent la terre au ciel ; ce qu'il y a d'important dans ceux qui unissent les peuples à leurs institutions ; ce qu'il y a de sérieux dans la morale, dans les coutumes, dans l'opinion, ses épigrammes ont tout insulté. Et comme malheureusement les graces en embellissaient le tour, que l'enjouement les assaisonnait et que l'esprit en éguisait la saillie, elles ont été répétées d'un bout de l'Europe à l'autre, reproduites dans toutes les langues, déposées dans toutes les têtes. On applaudissait avec ivresse à ce que l'opinion eût dû flétrir avec opprobre, à ce que l'autorité eût dû punir avec rigueur. Cependant il est digne de remarque, que tandis que la France se perdait si gaiement et que les disciples de M. de Voltaire se multipliaient de tous côtés, les professeurs de son Ecole étaient rares, ou pour mieux dire, il était le seul qui se chargeât de rire pour faire rire les autres.

Ce moyen utile et honnête, quand le bon sens l'emploie à corriger les mœurs, odieux

et criminel, lorsque la méchanceté s'en sert pour les corrompre, M. Rousseau ne le connut pas. Il fallait un Héraclite au siècle qui s'amusait d'un philosophe rieur : celui de Genève le fut. Mais il ne se borna pas à gémir sur les misères de l'humanité ; il entreprit de les faire cesser. Son ame méditative, qu'enflammait un génie longtems comprimé, qu'irritait un orgueil excessif, qu'avait aigrie les injustices des hommes ; son ame, blessée par les abus de la société, se réfugia dans le sein de la nature non pourtant de cette nature hideuse et déplorable, où, parmi des forêts sauvages, des rocs escarpés, des fleuves sans lit et des abymes fangeux, un chétif animal, qui retrace à peine la primitive ébauche de l'homme, dispute aux ours et aux reptiles quelques fruits âpres ou les lambeaux palpitans de quelque sanglante proie ; mais, par la puissance d'une imagination forte, par l'élan d'une riche et noble pensée, M. Rousseau traversant les âges de la dégradation, remonta vers cette nature première que la bonté de Dieu avait créée pour l'homme innocent, et dont elle

l'avait fait le chef-d'œuvre et le maître. Sur un cœur d'une sensibilité si exquise, cette idée devait prendre et prit en effet un ascendant que les contradictions, loin de l'affaiblir, rendirent indomptable. Alors ont paru ces écrits à jamais fameux, monumens immortels de délire et de raison, de folie et de sagesse, d'erreurs pernicieuses et d'admirables vérités; ces écrits où la dialectique la plus vigoureuse est employée à faire triompher les principes les plus erronnés; où la chaleur de la passion est substituée au sang-froid de l'examen; où le paradoxe scandaleux, le sophisme effronté déploient toutes les ressources du raisonnement, toutes les richesses de l'élocution; où le mensonge enfin emprunte quelquefois les couleurs de la vérité et l'éloquence de la vertu.

Tout fut extraordinaire dans M. Rousseau: l'homme, l'écrivain, le talent, l'objet de ses travaux, les formes dont il les revêtit, le but qu'il s'y proposait. Les conseils qu'il donne aux nations sont des lois, les instructions qu'il fait entendre aux instituteurs et aux mères sont des ordres. S'il ana-

lyse la politique, il en fait la science des dieux ; s'il ose peindre l'amour, c'est avec les traits brûlans qui tourmentent et charment l'univers. D'ailleurs, il foudroye de quelques coups de plume les fruits des arts, les productions des lettres; il appelle de ses cris éloquens la morale et la vérité ; il dénonce au tribunal des ames généreuses les abus des institutions sociales ; il allume dans tous les cœurs le feu séditieux des innovations ; nouveau Spartacus, il ouvre les déserts aux esprits qui se révoltent, et entraîne les esclaves à la liberté.

Au milieu de quel peuple cet immortel charlatan avait-il élevé les tréteaux de son génie ? Au milieu d'un peuple crédule et mobile, sur qui la nouveauté eut toujours des droits, que l'extraordinaire subjugue et qui ne sait ni réprimer la fougue d'un premier mouvement, ni tourner à son utilité son ignorance, ses erreurs, ou son inexpérience. M. Rousseau compta presqu'autant de partisans qu'il eût de lecteurs, c'est-à-dire la presque totalité des Européens; et parmi ces partisans, un nombre immense de disciples déclarés, de propaga-

teurs et d'enthousiastes. Ce fut cette masse que la révolution trouva toute préparée, et qui se développant par dégrés, a porté l'épidémie de son indépendance jusques dans les derniers rangs de l'Etat. Ce n'est pas dans une note que l'on peut prouver que, si cent causes primitives et éloignées, rapprochées et secondaires, ont concouru à cette grande commotion, elle a eu pour auteurs principaux, les sages du dix-huitième siècle, et plus spécialement parmi ces sages, le sophiste de Genève et le patriarche de Ferney. Un écrivain très-estimable à-la-fois et très-ingénieux, M. Fiévée, a dit avec beaucoup de sens, que la préface des annales de la révolution devait être l'histoire de la philosophie du dix-huitième siècle.

Quoique je n'aie point encore nommé la dame auteur, sur les productions de laquelle je me suis proposé de constater mon sentiment, je n'en suis moins éloigné qu'on pourrait le croire. Partisan déclaré de la philosophie du dernier siècle, c'est dans les écrits que cette philosophie a enfanté, qu'elle a puisé ses sentimens et sa doctrine.

Ce que j'ai dit du sage de Genève m'a plus rapproché d'elle encore ; et il n'y a entre madame de Staël et M. Rousseau, que l'intervale qui sépare le maître de son disciple.

C'est avec ce titre que cette dame a paru sur l'horison philosophique et littéraire ; et c'était pour le mériter qu'elle présenta au public ses *Lettres sur la personne et les ouvrages de J.-J. Rousseau*. Autant on fut étonné de sa précocité et à-la-fois de la maturité de talent qui distinguaient cet écrit, autant on éprouva de chagrin, même de répugnance d'avoir à l'attribuer à une femme. On conservait encore alors quelques restes de cette urbanité française qui ne permet pas de supposer que certaines matières puissent être agitées par le sexe. Une illusion, digne de notre délicatesse, nous faisait aimer qu'il les ignorât, et nous persuadait sur-tout qu'il était incapable de les soumettre à des discussions dogmatiques. La fille de M. Necker, car à cette époque, si je ne me trompe, celle qui devait écrire *Delphine* n'était point mariée ; mademoiselle Necker, disais-je, eut le dangereux

courage de braver ce préjugé; à l'âge où l'on ne doit que sentir, fesant partie du sexe qui sait éprouver, douée des moyens de plaire et de peindre, elle préféra disserter et instruire. Dès-lors, s'étant faite homme, elle arracha l'admiration, sans obtenir l'estime; et comme son premier pas avait été une insulte à l'opinion, l'opinion s'en vengea en lui refusant constamment son aveu.

Ce petit ouvrage, les *Lettres sur Rousseau*, quoique souvent écrit de verve, l'est plus correctement que ceux qui l'ont suivi. Jugé sur le fond, il donna de ce personnage une idée juste, mais superficielle de ses écrits et sur-tout de l'*Héloïse* et de l'*Emile* une idée plus approfondie, mais beaucoup trop favorable. Il semble que la liberté des formes littéraires adoptées par Mademoiselle Necker lui permettait de discuter amplement les qualités de son héros, celle de ses ouvrages et sur-tout leur influence sur les institutions sociales. Mais pour un tel travail, ce n'est pas seulement de l'exaltation dans la tête qu'il faut; c'est de la justesse dans les idées et sur-tout de la sincérité dans le cœur. Il faut se garantir

des fumées de l'enthousiasme, se dépouiller des prestiges de la prévention. Ce genre de mérite moins brillant, mais probablement beaucoup plus utile que celui de Madame de Staël, n'est point compatible avec la nature de son talent. Il lui convient de concevoir des systèmes singuliers, de les soutenir par des idées paradoxales, d'agiter les esprits bizarres ou altiers, et d'inquiéter ceux pour qui la morale n'est point une chimère.

C'est ce que Madame de Staël a prétendu, et ce à quoi elle n'a que trop bien réussi dans son livre *De la Littérature, dans ses rapports avec les institutions sociales.* Il y a dans cet ouvrage, deux à trois pensées mères, sur lesquelles il repose entièrement, et dont toutes les autres ne sont que les corollaires. Par l'une, Madame de Staël établit le système d'une perfectibilité indéfinie, dont l'évidence, résultat de tant de siècles, démontre l'absurdité. Par l'autre, après avoir essayé de prouver que la littérature de toute la terre était partagée en méridionale et en septentrionale, elle semble vouloir donner à cette dernière la supériorité,

sur l'autre. Sa troisième pensée établit l'infériorité du siècle de Louis XIV, comparé au dix-huitième ; et la dernière enfin présage la bienheureuse influence de la révolution française, sur les destinées de la France et de l'Europe.

Il faudrait un livre pour discuter et pour réfuter celui de Madame de Staël. Ce qu'il y a peut-être de plus inconcevable, c'est l'époque où il a paru. Certainement rien ne dut frapper davantage l'observateur, que de voir un écrivain français, une femme, préconiser le perfectionnement de l'intelligence sur les ruines fumantes de sa patrie. Il est vrai que les grandes secousses qui de tems en tems ébranlent ou renversent les empires et amènent les siècles de barbarie, ne sont point, selon l'auteur, un obstacle à la propagation des lumières et de la félicité. Ce sont au contraire, des moyens vraisemblablement éloignés, dont se sert le maître de toutes choses pour arriver à cet unique but de la création. Il suit de-là que pour peu que les ravages de la révolution se fussent étendus au Kamchatka et à l'Indostan, nous eussions pensé l'atteindre. Je

ne sais si ces vues transcendantes animaient le Comité de salut public, mais tout l'univers reconnaîtra que s'il lui doit l'obligation de sa presque perfectibilité, il doit par la même raison une rancune éternelle aux génies timides et bornés, qui fesant rétrograder les lumières, l'ont rendu à son ignorance passée, et à son ancienne tranquillité.

C'est dans les âges écoulés qu'il faut chercher les leçons du présent et la marche des siècles à venir. Quatre grandes époques ont signalé les efforts de l'esprit humain; et sauf quelques modifications locales, chacune de ces époques a présenté les caractères généraux de celles qui l'ont précédé ou suivie. Dans l'ignorance, qui est la barbarie des idées, dans la barbarie, qui est l'ignorance des faits, la mémoire a commencé les efforts; dans la première hypothèse, elle a appliqué les traditions à l'industrie; dans la seconde, elle a appliqué l'industrie aux arts. C'est le règne de l'érudition, qui se nourrit de découvertes, mais qui les emploie mieux à l'utilité qu'à l'agrément, parce qu'il lui manque le génie qui

de peu fait toutes choses, et sur-tout le goût qui les ordonne. Première période, non de perfectibilité indéfinie, mais de perfectionnement graduel. Des nuages plus ou moins épais, couvrent tout l'horison de l'intelligence ; par fois ces nuages s'entrouvrent, et laissent poindre la lumière. A ses lueurs encore douteuses, certains esprits s'éveillent ; l'inquiétude que leur cause cette demi-clarté les excite aux recherches intellectuelles, aux discussions métaphysiques. On touche à des objets qu'il faudrait laisser dans une obscurité totale, ou illuminer de tous les rayons de la vérité. Mais une curieuse présomption fait taire la prudence, étourdit sur les dangers des questions oiseuses, mal debattues et plus mal résolues encore. L'ambition, l'amour d'une vaine gloire, la cupidité ramassent ces idées à peine débrouillées ; elles les ressèment, s'il est permis de le dire, et en font éclorre des troubles. La fermentation gagne l'esprit, le besoin du désordre s'empare des cœurs. On essaie quelques attentats ; mais la raison publique, qui se forme de l'intérêt commun menacé, n'a

rien perdu de sa force; elle l'oppose toute entière aux tentatives des novateurs; souvent en triomphe; et s'il faut capituler avec eux, elle ménage leur ruine sous les arrangemens. Cette période, qui enfante des controverses religieuses et politiques, s'écoule difficilement sans innovations, sans crimes énormes, sans vertus remarquables, sans guerres domestiques. Elle est le second dégré par où passe l'esprit humain, pour arriver à la civilisation.

A peine a-t-il touché le troisième, qu'il se dégage de ses langes sanglantes et fangeuses, et paraît tout resplendissant de clarté. C'est l'avénement du génie, qui semble descendre du ciel, pour consoler, pour enrichir, pour embellir la terre. A sa voix, d'illustres monarques s'assaient sur les trônes ébranlés et les raffermissent. Les Homère naîssent pour chanter les Achille des derniers âges; le marbre s'amollit, la toile s'anime pour immortaliser les exploits, les talens, les vertus. L'industrie s'accorde avec les arts, les sciences dirigent l'industrie. On dirait qu'un fleuve de vie nouvelle circule dans les veines ra-

jeunies du corps social, dont toutes les parties s'avancent par un admirable concert vers la perfection.

Mais il n'est plus donné à l'homme d'y atteindre. Ici commence la quatrième période, où reparaît l'empreinte de ce stigmate fatal, qui nous defend de passer certaines limites. La jouissance des chefs-d'œuvres en amène la satiété ; la délicatesse du goût le rend dédaigneux, sa finesse le rend exigeant. Il veut de nouvelles sensations, il demande de nouveaux plaisirs. Le bel-esprit, naguere obscur et honteux, accourt lui offrir les siens. On raffine sur les voluptés intellectuelles ; les idées subtiles sont rendues par des termes équivoques ; on analyse la pensée, on la dissèque, on la *tamise*, si l'on ose se servir de cette expression. Aux touches franches et fières dont le génie marquait ses chefs-d'œuvres, ont succédé des compartimens symétriques, des maximes oiseuses, des épigrammes froides ou amères, des excursions métaphysiques, tous les travers de l'esprit, tous les défauts de la *manière*. On préfère Lucain à Virgile, Boucher à le Sueur, Marivaux à Molière : la décadence est constatée.

Si parmi la foule de ces esprits de cinquant, qui vont à la renommée par la singularité, la nature a jetté quelque génie entreprenant, il sent bientôt ses forces s'écarter du chemin battu, et s'ouvre une route nouvelle. Mais celle qui conduit au temple de la véritable gloire, lui paraissant fermée, il marche à côté, et se signale par un genre d'audace, jusqu'alors inoui. Les grands hommes n'en avaient acquis le titre et la considération, qu'en consacrant leurs talens à célébrer la divinité, à propager les mœurs, à défendre les institutions sociales; il emploie les siens à les insulter, à en discuter les abus, à leur opposer des projets de réforme. Nouvel Érostrate, il voudrait incendier le temple; imitateur des deux Brutus, il brûle de poignarder César et d'exiler Tarquin. Ses complôts trouvent des approbateurs, sa hardiesse lui fait des prosélytes. Sans avoir ses talens, on prêche sa doctrine. A la surface d'une patrie qu'ils tourmentent et déshonorent, pullule une race de conspirateurs métaphysiciens, et de déclamateurs philosophes. Leur théorie un jour se change en pratique; et le len-

demain, sous des flots de sang et des ruines fumantes, les nations redescendent de tout le poids du crime et du malheur, dans l'abyme de la barbarie. Heureuses quand une main toute puissante les en retire, avant qu'elles y soient englouties.

Voilà, à quelques circonstances près, l'inévitable circonférence que parcourt l'intelligence humaine, à qui madame de Staël, par un essor contre sa nature et sa position actuelle, veut faire décrire une ligne droite qui de la terre s'élève insensiblement jusqu'au ciel. Il n'est pas défendu de croire, qu'avant la chûte du premier homme, telle aurait pu être sa marche. Mais depuis, la main qui châtie son orgueil, le retient enfermé dans ce cercle, d'où il ne peut s'échapper que par la tangente de la mort.

Au reste ce système de perfectibilité est bien loin d'être nouveau; et depuis Paracelse qui le bâtissait avec des nombres, jusqu'à M. Mercier qui le construisit dans un rêve, (l'An 2440.) Il a été rajeuni et a reparu plus d'une fois. Tous les réformateurs l'ont habillé à leur manière, depuis Luther, qui par esprit de perfectibilité, se montrait l'en-

nemi des indulgences, jusqu'à un je ne sais quel Babœuf, qui, aussi par amour pour la perfectibilité, prêchait le partage des terres, et se disait l'ami du *bonheur commun*. N'oublions pas que le philantrope Condorcet, dont *la Décade* vient de vanter avec tant de complaisance les œuvres inédites (Ce doux ami de l'humanité qui, par horreur du sang, se borna, dans le procès du roi, à voter contre cet auguste et innocent accusé LA PEINE DES FERS); n'oublions pas, dis-je, qu'il occupa les loisirs de sa proscription, en exquissant un tableau par lequel il cherche à démontrer dans les progrès de l'esprit humain, la marche insensible, mais réelle de la perfectibilité.

Il faut accorder à Mad. de Staël sa division de la littérature en deux branches, dont l'une a couvert la moitié méridionale de fleurs brillantes et de fruits délicieux; dont l'autre a ombragé la moitié septentrionale de feuillages sombres et de quelques fruits sauvages. Il me semble qu'à ces deux littératures, dont en effet les caractères ont plus d'opposition que d'analogie, il serait juste d'en ajouter une troisième, la littéra-

ture sacrée, dont Moïse me paraît le chef, comme Homère et Ossian le sont des autres. Pour continuer la comparaison, on la représenterait comme une belle branche de ces palmes qui croissent aux bords égyptiens, où elle a pris naissance. Son Parnasse serait le Sinaï, Dieu lui-même sa Muse, et la harpe de David frémirait dans ses concerts.

Quant à la supériorité de la littérature du Nord sur celle de l'Orient, ce paradoxe ne serait pas tombé sous la plume de madame de Staël, si, douée comme elle l'est du rare talent de l'observation et de connaissances si variées, elle avait daigné réfléchir que la principale qualité de la littérature n'est pas d'être philosophique, mais poétique. Or, entre l'école dont Homère est le chef, et celle qui nomme Ossian pour le sien, quelle comparaison peut-on faire qui ne soit toute au désavantage de celle-ci? Je ne méconnais point les beautés originales et sublimes qui éclatent dans quelques poëtes allemands ou britanniques; en général, ils pensent profondément, éprouvent avec force, s'expriment avec véhémence;

peignent avec énergie, et, par des commotions vives et violentes, ils communiquent à l'ame la chaleur des mouvemens dont ils sont agités. J'aime la disposition pittoresque de leurs scènes; j'admire la grandeur des caractères qu'ils évoquent; je me plais surtout à partager la passion qu'ils inspirent; et mon cœur, saisi de la fierté sombre de leurs tableaux, s'abandonne à l'ivresse d'une douleur voluptueuse et mélancolique. Voilà sans doute des beautés de tous les âges et de tous les lieux. Mais par combien d'écarts déplacés, de grossièretés bizarres, faut-il les acheter? Et ce qu'il y a de plus inconcevable et de plus révoltant, c'est que ces défauts ou ces excès sont précisément voisins des morceaux les plus étonnans, des traits les plus sublimes. On dirait que leurs auteurs ont pris à tâche d'étaler une robe de pourpre et d'or, pour faire admirer leur courage à la souiller de fange à pleines mains.

Des beautés d'un ordre moins extraordinaire, il faut en convenir, caractérisent les littératures orientales et du Midi; mais celles qui brillent dans les productions de leurs

maîtres, ont avec l'éclat du soleil, la marche régulière et majestueuse de ce grand astre décrivant son cours sous un ciel sans nuages. Le génie poétique du Nord ressemble à la foudre qui, de ses flèches de feu, déchire les nuées qu'elle éclaire. C'est une muse sévère et sauvage qui, au souffle des aquilons, au bruit des torrens, parcourt les bruyères de la Calédonie, et s'arrête quelquefois sur la pointe d'un roc, pour accorder aux mugissemens de la mer et des tempêtes, sa harpe agreste et mélancolique.

Divin aveugle de Méonie, tes accens sont purs quoiqu'élevés, et fiers quoique doux. Où trouver ailleurs un intérêt, qui, comme l'incendie de Troye, augmente à chaque instant et envahit toutes les facultés ? Où trouver cette prodigieuse variété, cette profusion de caractères, dont la nature se plait chaque jour à reproduire les types, mais qu'un art inimitable a décoré de toutes les perfections idéales ? Où trouver cet incroyable talent de peindre, ou plutôt cette puissance de créer qui fait apparaître un nouveau monde avec toutes ses formes, tous ses mouvemens, toutes ses couleurs !

Homère opère ces prodiges et de plus grands encore. L'imagination la plus féconde ne saurait concevoir sa fertilité ; la plus riche est étonnée de sa magnificence. Lisez-le pour la première fois, il vous terrasse ; pour la centième, il vous découvre de nouveaux trésors. A travers la perspective de vingt-huit siècles et les ruines tant de fois renouvelées des empires, nous contemplons son fantôme, qui commande toujours à la terre ; et l'éloignement des tems et des lieux qui diminue ou anéantit tout ce qui est mortel, ne fait que l'agrandir et le rendre plus imposant.

Une note n'est point une dissertation, et quelques résultats jetés, pour ainsi dire, par fragmens, ne sont rien moins que des jugemens motivés. La cause d'ailleurs contre laquelle plaide madame de Staël, est jugée depuis long-tems au tribunal des siècles et des nations. On n'appelle pas des arrêts de la postérité ; mais si l'on voulait les justifier davantage, au lieu de les nier ou de les combattre, il faudrait comparer les genres, les écrivains et les ouvrages entre eux : Homère à Ossian, Milton à Homère, Homère à

Klopstock ; Sophocle, Eschyle, Euripide à Shakespéar, à Adissons ; Pindare, Horace, à Pope, à Dryden ; Aristophane, Térence à Congrève, et Théocrite à Gessner ou à Thompson.

On a beaucoup tourné en ridicule ce que madame de Staël a nommé *la mélancolie du Nord* ; je ne partage point l'avis de ses critiques, qui ont encore une fois prouvé par leurs plaisanteries que le burlesque, quand on le voulait, pouvait naître du sublime. Rien ne touche plus à celui de l'ame, que cette affection composée de joies sérieuses et de douleurs tendres. C'est ce mêlange de tristesse et de volupté qui fait le charme des écrivains qui ont célébré le malheur. La plupart ont produit des chefs-d'œuvres ; et malgré les imperfections qu'y peut remarquer une critique éclairée, il est juste d'avouer que les beautés prédominent. Milton, Ossian, Shakespéar, James Hervey Young sur-tout, sont remplis de ces beautés fortes, sombres et cependant attendrissantes, qui sorties de leur ame profondément émue, vont remuer dans celle des lecteurs toutes les fibres de la douleur. Mais

c'est du Parnasse chrétien qu'est descendue cette muse mélancolique. Elle inspirait Job bénissant l'Eternel de sa misère; elle dictait à David ses gémissemens, et navrait d'amertume le cœur de Jérémie, dont les lamentations et les pleurs prophétisaient la ruine de Jérusalém.

Des quatre paradoxes sur lesquels roule le livre de madame de Staël, et par lesquels elle veut étayer son système, le troisième est le moins plausible, le plus aisé à réfuter, et conséquemment le moins dangereux. Elle prétend établir la supériorité du dix-huitième siècle sur le précédent. Pour retracer aux lecteurs une idée de ce dernier, je les renvoye au commencement de cet ouvrage. Par l'esquisse informe que j'ai hazardé de cet âge immortel, ils jugeront de la magnificence, que, sous un pinceau digne de l'objet et dans un cadre fait pour son étendue, pourrait avoir le tableau. A cette imposante réunion de grands hommes, qu'oserait opposer *le siècle des lumières!* Le tems approche, où pour humilier son orgueil, au moins pour le punir, on comparera les hommes entre eux et les

productions entre elles. Que trouvera-t-on? Dans l'éloquence de la chaire, l'abbé de Beauvais opposé à Bossuet, pour l'oraison funèbre seulement, le P. Elisée à Bourdaloue, l'abbé Poule à Massillon. Dans l'éloquence du barreau, Séguier à d'Aguesseau, et Gerbier à Cochin. Dans l'histoire, Villaret et Garnier à Vertot, au P. d'Orléans, à St.-Réal, et sur-tout à Bossuet. Dans la poésie héroïque, un maigre croquis épique, dont l'élégance ne rachète pas la sécheresse, au tableau vaste, pur et suave, éclos sous les heureuses mains de Fénélon. Dans la poésie dramatique, quatre tragédies de Voltaire, à-peu-près autant de tous ses émules ou disciples réunis, aux nombreux chefs-d'œuvres de Corneille, de Racine, de Crébillon. Dans la poésie didactique, qui pourra-t-on comparer à Despréaux? Dans l'Apologue, quels noms citer à côté de la Fontaine? Soyons justes cependant; et devançons le jugement de la postérité qui recueillera avec complaisance quelques fables de Florian, de Lemonier, de M. l'abbé Aubert, et dédommagera le dix-huitième siècle de ses affronts, en rappelant,

que notre Delille lui appartient. Il en sera de même de la comédie. Molière reste seul ; Regnard n'a que des imitateurs ; je ne crois pas même que Dancourt ait beaucoup d'égaux. Cependant Gresset a fait une excellente pièce, et Piron un chef-d'œuvre. Tous deux appartiennent au siècle dernier, aussi bien que quelques auteurs qui vivent encore, mais dont les productions capitales pourraient bien être réputées du siecle de Napoléon.

Les autres arts brilleront-ils davantage, si l'on s'avise de comparer les leurs à celles du même genre qui ont illustré le règne de Louis ! Placez les tableaux de Natoire, de Boucher, de Wateau, dans les galeries où l'on révère ceux du Poussin, de Lebrun, de le Sueur. Je dirai la même chose des créations du ciseau, des travaux du burin, des produits de l'architecture. Le cachet du sublime est empreint sur tous ceux du grand siècle ; l'imitation servile, les innovations téméraires, l'exagération ou la mesquinerie sont les caractères de celui qui lui a succédé.

Que reste-t-il donc à cet âge qui s'est

modestement lui-même califié de *siècle de lumières!* Sa philosophie! Elle est l'opprobre de la raison. Sa révolution ! Elle fut le fléau de l'humanité. Il lui reste *quatre* personnages vraiment dignes de l'être, dont un est incontestablement grand, dont les autres, eussent mérité de le devenir, si mieux éclairés sur leur gloire et sur les intérêts de la patrie, ils lui avaient consacré leur génie et leurs travaux.

M. de Voltaire est à-la-fois grand poëte, bon historien quand il le veut, excellent orateur quand il le faut, prodigieusement érudit, savant médiocre, mais presqu'universel. Sa versification est brillante, sa prose est presque toujours parfaite, et hormis le sublime, il ne lui manque guère de qualités. Quant à sa doctrine, il serait difficile qu'elle fut plus perverse. Il se joue de Dieu, insulte l'autorité, brave toutes les institutions, raille la décence et les mœurs. Il aurait pu devenir l'honneur immortel de son siècle et de son pays ; il en sera à jamais la gloire par ses talens, et la honte par l'usage qu'il en a fait.

On excusera davantage M. Rousseau,

quoique ses écrits aient évidemment donné à l'anarchie un caractère légal ; ce qui est en même tems le plus énorme des crimes politiques et le plus incalculable des malheurs. Mais c'est que, malgré ses erreurs, on tiendra compte à M. Rousseau de la disposition mal saine de ses organes. Ce fut un fou illustre, un charlatan sublime. Mais il portait un cœur juste, mais il était persuadé. C'est je crois, le plus grand prosateur français ; et ce serait le premier dialecticien, s'il y avait une logique et une éloquence pour qui pense faux et déraisonne.

Les richesses du style de M. de Buffon enchantent et étonnent ; sa dignité impose l'admiration ; ou se complait dans l'ordre qui y préside ; on est ébloui par sa magnificence. Sa plume est un pinceau ; tous ses tableaux sont corrects, brillans et finis ; ses plus légères esquises ont la touche ferme et pure d'un grand maître. Faut-il l'avouer ? je lui voudrais par fois moins d'appareil, et d'heureuses négligences sont de grandes beautés. Il me semble qu'il connaît peu la magie des demi-teintes ; il me force à redouter tant d'éclat. On dirait qu'il n'ose

être touché et craint de m'attendrir. Enfin, si je le lis avec satisfaction, je le quitte sans regrets.

Les découvertes de nos jours ont démontré les erreurs de sa physique ; Moyse a d'avance réfute celle de sa géologie. Quant à ses principes, ils sont irréprochables ; et l'un des plus beaux cantiques que l'homme ait adressé à la divinité, c'est *l'Histoire naturelle*.

M. de Montesquieu est véritablement le grand homme du dix-huitième siècle. Il a écrit quatre ouvrages, où se distingue le talent le plus flexible et le plus varié. Que d'esprit dans les *Lettres Persannes* ! Que de pensées profondes déguisées sous une superficie de fleurs ! C'est dommage qu'il se soit oublié quelquefois. Mais quand il a écrit sérieusement, il s'est rappelé qu'il fallait obéir à la religion et non la juger, defendre l'autorité et non la combattre, respecter les mœurs et non les railler, employer les préjugés et non les détruire. Son livre est le code des législateurs et le bréviaire des hommes d'État. Il pense beaucoup, et plus qu'il n'exprime, et force à penser. Comme

écrivain, son style est dédaigneux, hautain, négligé, souvent sublime. Ce ne sont pas des liaisons grammaticales qu'il faut y chercher; elles sont dans le raisonnement. Le sien est fier, pressé, concluant. Il s'attache rarement aux preuves, exige qu'on le croie sur parole, et à travers cent intermédiaires qu'il franchit d'un saut, il court aux résultats. C'est alors qu'il devient sententieux et rend des oracles. On n'appelle pas de ses décisions, car il ne commente, ni n'interprête. Acceptez ou rejetez, c'est l'alternative où il vous place. Par l'usage qu'il fait des mots, on voit qu'il les compte pour rien; et s'il s'en sert avec parcimonie, c'est qu'il voudrait s'en moins servir encore. Les graces mêmes qu'il a mises dans *le Temple de Gnide*, il les a dénuées de toute parure; et c'est peut-être parce qu'elles sont pudiques et nues, que nous les croyons des graces antiques. M. de Buffon symétrise son élocution, comme Alcibiade arrangeait sa tunique, et reçoit d'elle une partie de l'agrément qu'il lui donne. M. de Montesquieu, comme un athlète, jette avec négligence son manteau autour de soi; mais

avec le nud paraît la force et quelquefois la grace.

Quand madame de Staël écrivit son livre *De la Littérature*, le Directoire gouvernait; et dans l'hypothèse d'un système républicain, cet auteur présage à la France, que du développement de ce système, sortiront ses plus hautes destinées. C'est la quatrième idée de son livre, sur laquelle il est inutile de revenir, puisque les événemens l'ont suffisamment réfusée; qu'il serait injuste de combattre, puisque madame de Staël tenait moins vraisemblement à la forme du gouvernement, qu'à son résultat: le bien que nous fait la monarchie surpassant de beaucoup celui que nous attendions de la république, les vœux de cette dame doivent être remplis.

Les nôtres le seraient bien davantage, si nous lui voyions consacrer au triomphe de la vérité les rares talens qu'elle a reçus du ciel. Mais que sert de les posséder pour obtenir à des paradoxes un triomphe momentané? Madame de Staël, qui, malgré la haute estime qu'elle professe pour le dernier siècle, a pourtant si bien apprécié l'un

des plus grands hommes du précédent (1), Mad. de Staël n'ignore pas qu'il n'y a de durable et d'estimé que le beau et le vrai. Son livre reposant sur des erreurs, ne peut avoir en littérature philosophique que le rang qu'en histoire naturelle on donne aux productions bâtardes ou monstrueuses; Il abonde en sophismes, mais il est stérile en principes. On y remarque quelques pensées neuves et profondes, un plus grand nombre de rajeunies par l'expression, un non moins considérable de hazardées. Les chapitres des littératures anciennes et étrangères sont très-superficiels. Celui des auteurs anglais, et plus particulièrement les morceaux sur Shakespéar et Ossian, sont pénétrés de chaleur et d'énergie. Nous parlerons du style de cet auteur, en terminant cet article déjà trop long.

La publication de son roman de *Delphine* a été un véritable scandale; et c'est à cette occasion, plus que jamais, qu'il a fallu déplorer l'abus de tant de talens. La pensée

(1) Bossuet.

sur laquelle il est fondé est d'une immoralité profonde, on pourrait même dire d'une perversité raffinée. Elle jette un poison mortel dans les sources où la société puise l'existence. Si *la femme brave l'opinion*, si elle la *méprise*, toutes les convenances sont renversées, la décence n'est plus qu'un mot, l'harmonie sociale s'arrête, la civilisation s'anéantit; l'on rétrograde par une convulsion effrayante et rapide vers la barbarie.

La singularité paradoxale de l'idée mère de ce roman, lui a donné une célébrité assez malheureuse, son mérite littéraire lui assure une réputation assez durable, pour qu'il inspire la pensée, non de le combattre, mais de lui opposer un traité *de l'Opinion*, lequel, je crois, manque à la France. En la considérant dans ses rapports avec les institutions naturelles et sociales, on trouverait qu'elle touche à tout, qu'elle dirige tout. C'est par elle que les religions commandent sans, abus et qu'on obéit sans examen; c'est par elle que les rois gouvernent sans excès, et qu'on fléchit sans résistance et sans humiliation. Altérez, corrompez l'opinion, vous rompez les nœuds qui joignent

le ciel à la terre, ceux qui unissent les hommes entre eux. L'opinion ne crée pas les vertus, elle les fomente, elle leur donne non une valeur plus réelle, mais une plus grande estime; elle les fait naître en les récompensant. L'opinion est encore la religion de celui même qui n'en a pas, ou qui n'en a plus. Elle assure la probité des transactions, consacre les lois de l'honneur, garantit celui des vierges, répond de la fidélité des épouses. Faut-il le dire! L'opinion, qui supplée à la religion, remplace quelquefois la nature. Plus d'un fils scélérat n'a respecté, dans son père malheureux, des jours dont ses vœux hâtaient le terme, que par ce qu'il frisonnait aux menaces de l'opinion; plus d'une mère coquette n'a cédé qu'à l'opinion, en couvrant de ses baisers imposteurs l'adolescente, dont les charmes irritaient son cœur jaloux. Tout n'existe que par l'opinion; et malheur aux imprudens, qui, sous prétexte d'éclairer la terre, tentent de lui démontrer que l'opinion n'est qu'un préjugé!

Je suis éloigné de croire que telle ait été l'intention de madame de Staël. Son héroïne,

qui a constamment méprisé l'opinion, en est toujours victime, et meurt en la bravant; son héros, qui l'a toujours respectée, en est souvent le jouet, et meurt pour l'avoir trop ménagée. La moralité de cet ouvrage ne sort donc ni des événemens, ni du résultat; elle circule avec les principes dont sont animées la plupart des discussions; ce sont ces principes que je ne puis que réputer irrépréhensibles. En général, dans cet ouvrage, comme dans tous ceux des philosophes modernes, le vice ou l'erreur est en action, la morale ou la vertu en discours.

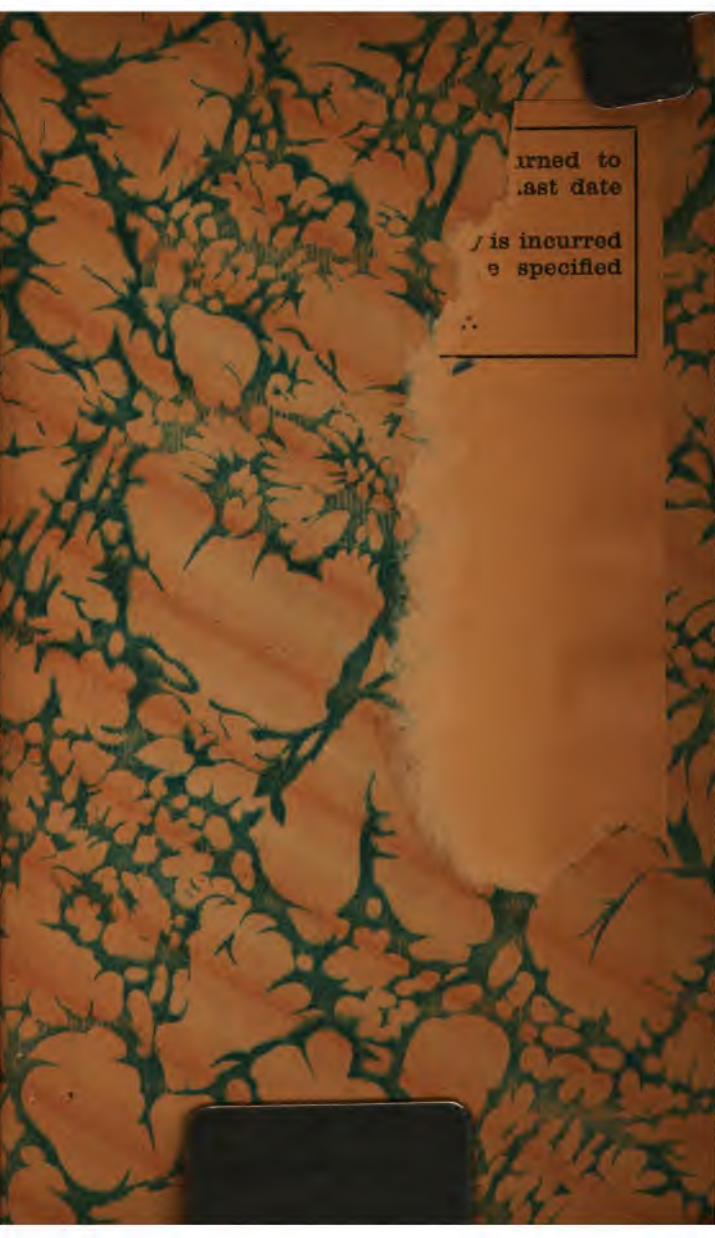
Si d'un examen philosophique, le roman de *Delphine* passait à une discussion littéraire, il serait aisé de prouver que le plan, qui d'abord paraît simple et un, se complique, s'embrouille en se développant, et se charge d'une quantité d'épisodes parasites. L'intrigue, qui au commencement, ne roulait que sur un seul intérêt, se divise bientôt et se partage. Quoique les événemens soient très-communs, ils sont présentés d'une telle manière, qu'ils paraissent extraordinaires et forcés. Les situations feraient un effet bien plus sûr, si elles étaient amenées plus faci-

lement et moins étalées. Il y a quelques caractères très-remarquables, d'un choix neuf et heureux, qui, sauf une légère exagération, sont bien suivis, bien dessinés, bien peints. Il y en a d'autres, dont la conduite contrarie les principes; d'autres, qu'il serait impossible de trouver ailleurs que dans un roman; d'autres, que l'auteur a sans doute crus originaux, et qui ne sont que bizarres et singuliers. Les héros sont des fiévreux, dont les actions sont rarement motivées, qui vivent dans un état de délire, d'autant plus déplorable, qu'il affecte le langage de la sagesse, et qui meurent de la manière la plus funeste, sans que l'horreur d'un tel dénouement soit justifiée par sa nécessité.

Quel genre de mérite a donc valu au roman de *Delphine* son succès et sa réputation? Celui qui décèle incontestablement un talent rare et précieux, peut-être même la présence du génie. Un style qui, quoique peu naturel, plaît toujours, séduit souvent, entraîne quelquefois. Une profusion de sentimens, dont la chaleur se communique à l'ame par l'éloquence de l'expression; beau-

coup de pensées neuves et fortes, rendues de la manière la plus heureuse ; des morceaux où brillent ensemble la faculté du penseur transcendant et le coloris du grand écrivain. On doit citer parmi ces derniers sur-tout les *Fragmens* de Delphine dans sa fuite, ce qui précède la mort de madame de Vernon, et cette mort même ; peut-être aussi la narration du supplice de Delphine et de Léonce. Quant aux *Fragmens*, il y a peu de morceaux de prose passionnée qui soit digne de leur être comparé. Enfin, quoique cet ouvrage n'ait pas le charme attendrissant, ni les solides beautés de la *Nouvelle Héloïse*, il est le seul dans ce genre qu'on puisse mettre à côté, et qui ne doive pas redouter d'être lu à la suite.

Fin du deuxième volume.


ırned to
.ast date
/ is incurred
e specified